Pierre Vidal-Naquet

"Un Eichmann de papier"

Et autres textes sur le révisionnisme

AAARGH

"La politique hitlérienne d'extermination: une déclaration des historiens français" a été publié dans *Le Monde* le 21 février 1979.

"Un Eichmann de papier" est extrait de *Les Assassins de la mémoire* Points Seuil, 1995 © La Découverte 1987, de Pierre Vidal-Naquet, chevalier de la Légion d'Honneur pour services anti-révisionnistes. Ce texte a été numérisé et affiché sur Internet par des anti-révisionnistes qui bénéficient du serveur de l'IRCAM, financé par les fonds publics. Que ne dirait-on si les révisionnistes s'affichaient sur fonds publics ?? Les journaux seraient pleins de dénonciations. Voir: http://mediatheque.ircam.fr/~mf/anti-rev

Le responsable de ce site est un certain Michel Fingerhut, qui est un ancien officier de l'armée israélienne, et par conséquent, un probable correspondant du Mossad. Comment expliquer que les anti-révisionnistes n'aient pas pu trouver d'autres "sponsors"?

Ce texte a entraîné plusieurs réponses chez les révisionnistes. Voyez Faurisson, passim, Thion, Saletta, Mattogno, pour l'essentiel. Voyez les documents rassemblés dans "Le Tiroir du pauvre Vidal-Naquet".

"Qui sont les assassins de la mémoire?" est un texte daté de 1992 extrait de: *Réflexions sur le génocide. Les juifs, la mémoire et le présent*, tome III, Paris, La Découverte, 1995, ISBN 2-7071-2501-6.

"En mémoire des victimes" fait partie d'un dossier publié par *L'Histoire*, n·156, juin 1992.

"Histoire d'une négation" a été publié dans *Le Monde*, le 24 mars 2000.

Table des Matières

La politique hitlérienne d'extermination: une déclaration des historiens français

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il est arrivé à maintes reprises que des publicistes, prenant parfois le titre d'historiens, aient mis en cause la véracité des témoignages sur la politique hitlérienne d'extermination. Ces témoignages avaient, en 1945, une évidence aveuglante. La grande majorité des déportés sont aujourd'hui morts. Il nous reste leurs textes et les archives du IIIe Reich, mais cette documentation n'empêche pas toujours des réflexes qui ne sont"critiques" qu'en apparence. Pour soutenir que le Zyklon B n'exterminait que les poux, il faut en réalité admettre en son for intérieur que les Juifs, les Tziganes, au besoin les Slaves ou les hommes épuisés par leur travail n'étaient précisément que des poux.

Cela dit, il est naturel que la génération qui n'a pas reçu le choc de 1945 se pose aujourd'hui des questions. C'est à son usage, et non en réponse à qui que ce soit, que nous publions la présente déclaration. Nous le faisons en notre qualité d'historiens, qui ne nous donne aucun droit mais seulement un devoir, celui d'être, à travers les écoles de pensée auxquelles nous appartenons, les serviteurs de l'humble vérité, une seule mission, celle dont parlait déjà le "père de l'Histoire" : "Empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire".

"Des animaux humains"

1. On évalue généralement à 6 millions le nombre de Juifs, à 200.000 le nombre de Tziganes, à 100.000 le nombre d'Allemands considérés comme héréditairement tarés, exterminés au cours de la guerre. Il faut y ajouter plusieurs millions de Polonais, de Russes et d'autres Slaves dont le nombre devait être artificiellement réduit, par la faim, la limitation des naissances ou l'extermination, en fonction des besoins de l'État SS, de son espace vital, et de son mépris pour les "sous-hommes", pour ceux que Himmler appelait les "animaux humains".

A ces exterminations collectives s'ajoute l'assassinat individuel, par les méthodes les plus variées - y compris l'empoisonnement par gaz - de très nombreux déportés : Allemands anti-nazis, résistants des pays de l'Europe de l'Ouest - et singulièrement Français -, voire prisonniers de droit commun. Certains de ces assassinats relevaient d'une décision politique, d'autres achevaient des corps désormais incapables de travailler pour la machine de guerre nazie.

2. La matérialité des faits est établie à la fois par le témoignage de milliers de déportés, par les documents administratifs émanant des archives du IIIe Reich et qui demeurent significatifs, même lorsqu'ils sont rédigés dans ce que Eichmann appelait l'"*Amtsprache*" (langage administratif), par les aveux circonstanciés des bourreaux enfin.

3. Cette politique a connu plusieurs étapes. Dès le 1er septembre 1939, Hitler donnait l'ordre de supprimer les malades mentaux allemands qualifiés de bouches inutiles. Six centres d'extermination comprenant des chambres à gaz furent installés en Allemagne (Brandeburg, Grafeneck, Bernburg, Sonnenstein, Hartheim, Hadamar). Devant les protestations publiques du clergé allemand, Hitler.fut cependant contraint en août 1941, de suspendre ce "programme d'euthanasie".

En prévision de l'attaque contre l'Union soviétique, Hitler ordonnait l'extermination, dans les territoires à conquérir, des ennemis raciaux : les Juifs, des adversaires idéologiques les "commissaires" communistes, des éléments "asociaux" les Tziganes. Cette extermination fui d'abord essentiellement le fiait des détachements spéciaux, les "*Einsatzgruppen*". Ils ont tué, principalement par fusillade, mais aussi à l'aide de camions comportant un dispositif permettant de gazer les occupants, un nombre difficile à évaluer d'êtres humains, peut-être deux millions. Ces méthodes entraînaient des difficultés psychologiques pour les autorités militaires et civiles, et ne furent pas appliquées en dehors du territoire soviétique, lieu par excellence de la guerre idéologique. Partout ailleurs, l'extermination fut pratiquée grâce à la création d'installations spéciales, principalement sur le territoire polonais. Au cours des premiers mois de 1942, cinq camps d'extermination, en dehors d'Auschwitz qui leur est antérieur et qui se trouvait alors sur le territoire du Reich, furent créés avec toutes les installations nécessaires, et notamment les chambres à gaz, Chelmno1, Belzec, Sobibor, Treblinka et Maidanek. Une mise en scène adéquate (camouflage des bâtiments en gare ordinaire, à l'aide d'affiches et d'inscriptions correspondantes) était destinée à donner le change aux victimes, pour prévenir les rébellions désespérées de dernière heure. Parmi tant et tant de témoignages, qui ne peuvent évidemment émaner de ceux qui ont été tués, faut-il rappeler celui du SS Gerstein qui tenta en vain d'alerter, dès 1942, les autorités civiles et religieuses sur ce qui se passait dans ces camps? Écrit par lui-même, le 26 avril 1945, pour les autorités françaises, dans un français hésitant, son récit, indiscutable sur l'essentiel, de ce qu'il a vu à Belzec, n'en est que plus saisissant :

> "Moi-même avec le Hauptmann Wirth, police, nous nous trouvons avant les chambres de la mort. Totalement nus, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les bébés, les à une seule jambe, tous nus, passent. Au coin, un SS fort qui, à haute voix pastorale, dit aux pauvres : "Il vous n'arrivera rien que vivement respirer, cela fait forts les poumons, cette inhalation, c'est nécessaire contre les maladies contagieuses, c'est une belle désinfection!" Demandé quel serait leur sort, il leur dit:
> "Vraiment, les hommes doivent travailler, bâtir des rues et des maisons. Mais les femmes ne sont pas obligées. Seulement si elles veulent, elles peuvent aider au ménage ou dans la cuisine." Pour quelques de ces pauvres gens, petit espoir encore une fois, assez pour les faire marcher sans résistance aux chambres de la mort, la majorité sait tout, l'odeur leur indique le sort! Alors ils montent le petit escalier et, voyant la vérité! Mères, nourrices, les bébés à la poitrine, nues, beaucoup d'enfants de tout âge, nus ils hésitent, mais ils entrent dans les chambres de la mort, la plupart sans mot dire, pressés des autres derrière eux, agités par les cravaches des SS. Une Juive, quarante ans environ, les yeux comme des flambeaux, cite le sang de leurs enfants sur leurs meurtriers. Recevant cinq coups de cravache au visage de la part de Hauptmann de police Wirth lui-même, elle disparaît dans la chambre à gaz.

> Beaucoup font leurs prières, d'autres disent : "Qui est-ce qui nous donne de l'eau pour la mort?" (rite israélitique?). Dans les chambres, la SS presse les hommes. <4 Bien remplir", le Hauptmann Wirth a ordonné. Les hommes nus sont debout aux pieds des autres. Sept cents à huit cents à 25 ml, à 45 M3. Les portes se ferment."

Auschwitz

Exposant le 20 janvier 1942, devant une quinzaine de hauts fonctionnaires, ce qu'on appelait désormais "la solution finale du problème juif", le ministre de la Police, Reinhard Heydrich, se contentait de dire qu'une grande partie des Juifs déportés "s'éliminera tout naturellement en raison de son état de déficience physique. Le résidu qui subsisterait en fin de compte - et qu'il faut considérer comme la partie la plus résistante - devra être traité en conséquence". Il s'agissait là d'un double euphémisme: "traiter en conséquence" signifiait en réalité "gazer", et les éléments les moins résistants, les femmes, les enfants, les vieillards, furent traités en conséquence dès leur arrivée sur les lieux d'extermination.

C'est à Auschwitz que le plan nazi d'extermination fut porté à la perfection. Créé en été 1940, d'abord à l'intention des prisonniers politiques ou criminels polonais ou allemands, ce camp, ce complexe gigantesque plutôt, couvrant quelques dizaines de kilomètres carrés, devint tout à la fois un lieu d'extermination immédiate et un camp de travail aux conditions de travail spécialement inhumaines. L'espérance moyenne de vie des détenus était de six mois. C'est en juin 1941 qu'Himmler chargera Rudolf Hoess, commandant d'Auschwitz, d'y établir un camp d'extermination. Après des expériences préalables effectuées sur des prisonniers soviétiques, Hoess opta pour le gaz "Zyklon B", un produit insecticide dont se servait couramment l'armée allemande.

A partir du printemps 1942, les convois de juifs de toutes nationalités, y compris les convois provenant de France, affluèrent à Auschwitz.

Dans chaque convoi, environ les trois quarts des déportés : les enfants, les vieillards, la majorité des femmes, prenaient aussitôt le chemin des chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau. Leurs cadavres étaient incinérés dans de vastes crématoires attenant aux installations d'asphyxie. C'est également à Auschwitz que furent exterminés, pendant l'été 1944, les Tziganes de nationalité allemande. C'est enfin encore à Auschwitz que furent pratiquées de nombreuses "expériences médicales" comportant la dissection *in vivo* d'êtres humains.

Ces pratiques se poursuivirent jusqu'au mois de novembre 1944. Sur l'ordre d'Himmler, les installations meurtrières, chambres à gaz, fours crématoires, furent alors détruites, comme avaient été détruits, un an auparavant, les équipements analogues des camps polonais - à la seule exception de Maïdanek.

Le camp d'Auschwitz fut évacué devant l'avance soviétique au tout début de 1945. R. Hoess estimait le nombre des victimes à deux millions et demi de gazés, à un demi-million de morts dans le camp proprement dit; ces chiffres sont certainement exagérés, mais il n'est pas possible d'en donner de sûrs: les SS ne comptabilisaient pas ceux qui étaient immédiatement conduits à la chambre à gaz.

Les témoignages

4. Un témoignage, un document, peuvent toujours être suspectés. La critique des textes est une des règles fondamentales de notre profession. Il n'est pourtant pas possible de suspecter un ensemble gigantesque de témoignages concordants, émanant de personnes de toutes les professions, de tous les niveaux d'instruction, témoignages qui, pour nombre d'entre eux, ont été produits en justice au cours de procès, où l'on a vu les magistrats, y compris les magistrats allemands, se faire de plus en plus exigeants quant à la qualité de la preuve, au fur et à mesure que l'impression d'horreur immédiate qui avait marqué la fin de la guerre s'éloignait. Faut-il préciser qu'ont témoigné tous ceux qui ont participé, à quelque niveau que ce soit, au processus d'extermination, depuis les membres du "*Sonderkommando*", chargés de conduire les victimes à la chambre à gaz et de dépouiller les cadavres, jusqu'au commandant d'Auschwitz en personne?

5. Un dernier mot pour finir. Chacun est libre d'interpréter un phénomène comme le génocide hitlérien selon la philosophie qui est la sienne. Chacun est libre de le confronter ou de ne pas le confronter avec d'autres entreprises de meurtres, antérieures, contemporaines, postérieures. Chacun est libre de se référer à tel ou tel type d'explication; chacun est libre, à la limite, d'imaginer ou de rêver que ces faits monstrueux n'ont pas eu lieu. Ils ont malheureusement eu lieu et personne ne peut en nier l'existence sans outrager la vérité. **Il ne faut pas se demander comment, techniquement, un tel meurtre de masse a été possible. Il a été possible techniquement puisqu'il a eu lieu.** Tel est le point de départ obligé de toute enquête historique sur ce sujet. Cette vérité, il nous appartenait de la rappeler simplement : il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat sur l'existence des chambres à gaz.

Ce texte a été signé par les historiens dont les noms suivent et qui travaillent ou enseignent au Collège de France, au C.N.R.S., dans les universités de Paris et de province, à l'École des hautes études en sciences sociales, à l'École pratique des hautes études : Philippe Ariès, Alain Besançon, Robert Bonnaud, Fernand Braudel, Pierre Chaunu, Monique Clavel-Levêque, Marc Ferro, François Furet, Yvon Garlan, Jacques Julliard, Ernest Labrousse, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Pierre Levêque, Nicole Loraux, Robert Mandrou, Claude Mossé, Roland Mousnier, Jacques Néré, Claude Nicolet, Valentin Nikiprowetzky, Evelyne Patlagean, Michelle Perrot, Léon Poliakov, Madeleine Rebérioux, Maxime Rodinson, Jean Rougé, Lilly Scherr, Pierre Sorlin, Lucette Valensi, Jean-Pierre Vernant, Paul Veyne, Pierre Vidal-Naquet, Édouard Will.

1. A Chelmno, camp créé en décembre 1941, il ne s'agit pas encore de chambres à gaz fixes, mais d'un garage abritant des "camions à gaz" semblables à ceux qui étaient utilisés en Russie par les Einsatzgruppen.

Un Eichmann de papier

Introduction

J'ai longtemps hésité avant de répondre à l'amicale demande de Paul Thibaud, directeur d'*Esprit* (et qui fut aussi, en 1960-1962, le directeur de *Vérité-Liberté, Cahiers d'Informations sur la guerre d'Algérie*), et d'écrire ces pages sur le prétendu révisionnisme, à propos d'un ouvrage dont les éditeurs nous disent sans rire: "Les arguments de Faurisson sont sérieux. Il faut y répondre."Les raisons de ne pas parler étaient multiples, mais de valeur inégale. Historien de l'Antiquité, qu'avais-je à faire dans une période qui n'était pas "la mienne"? Juif, n'étais-je pas trop directement intéressé, incapable d'une totale objectivité? Ne fallait-il pas laisser le soin de répondre à des historiens moins concernés? Enfin, répondre, n'était-ce pas accréditer l'idée qu'il y avait effectivement débat, et donner de la publicité à un homme qui en est passionnément avide?

Le premier argument ne m'impressionne pas beaucoup. Ayant toujours combattu l'hyperspécialisation des corporations historiennes, ayant toujours lutté pour une histoire désenclavée, j'avais l'occasion nullement nouvelle, de passer à la pratique. Au surplus, le sujet n'est pas d'une difficulté telle qu'il ne soit possible de se mettre au courant rapidement. Je récuse évidemment l'idée qu'un historien juif devrait s'abstenir de traiter certains sujets. Mais c'est hélas un fait que, dans son ensemble, la corporation historienne s'est, en France, peu intéressée à ces questions. Elles ont, il est vrai, quelque chose de répugnant qu'il faut affronter. Il n'est que de voir l'état de nos grandes bibliothèques. Ni à la Sorbonne ni à la Bibliothèque nationale n'existe la documentation de base sur Auschwitz, qu'il faut consulter, pour l'essentiel, au Centre de documentation juive contemporaine, qui lui-même ne possède pas tout, à beaucoup près. Bon nombre d'historiens ont signé la déclaration publiée dans *Le Monde* du 21 février 1979 [1], très peu se sont mis au travail, une des rares exceptions étant F. Delpech.

C'est la dernière objection qui est en réalité la plus grave. Il est vrai qu'il est absolument impossible de débattre avec Faurisson. Ce débat, qu'il ne cesse de réclamer, est exclu parce que son mode d'argumentation – ce que j'ai appelé son utilisation de la preuve non ontologique – rend la discussion inutile. Il est vrai que tenter de débattre serait admettre l'inadmissible argument des deux "écoles historiques", la "révisionniste" et l'"exterminationniste". Il y aurait, comme ose l'écrire un tract d'octobre 1980 signé par différents groupes de l'"ultra-gauche", les "partisans de l'existence des "chambres à gaz" homicides" et les autres, comme il y a les partisans de la chronologie haute ou de la chronologie basse pour les tyrans de Corinthe, comme il y a à Princeton et à Berkeley deux écoles qui se disputent pour savoir ce que fut, vraiment, le calendrier attique. Quand on sait comment travaillent MM. les révisionnistes, cette idée a quelque chose d'obscène.

Mais le sait-on? Et peut-on agir en France, dans notre société centralisée, comme on le fait aux États-Unis où le principal et le plus habile révisionniste, Arthur Butz, enseigne tranquillement l'informatique à la petite université d'Evanston (Illinois), admiré par une minuscule secte, entièrement ignoré par ceux qui pratiquent, de New York à San Francisco, le métier d'historien?

Pour le meilleur et pour le pire, la situation française n'est pas la même. Du jour ou Robert Faurisson, universitaire dûment habilité, enseignant dans une grande université, a pu s'exprimer dans *Le Monde*, quitte à s'y voir immédiatement réfuté, la question cessait d'être marginale pour devenir centrale, et ceux qui n'avaient pas une connaissance directe des événements en question, les jeunes notamment, étaient en droit de se demander si on voulait leur cacher quelque chose. D'où la décision prise par *Les Temps modernes* et par *Esprit* [2] de répondre.

Répondre comment puisque la discussion est impossible? En procédant comme on fait avec un sophiste, c'est-à-dire avec un homme qui ressemble à celui qui dit le vrai et dont il faut démonter pièce à pièce les arguments pour en démasquer le faux-semblant. En tentant aussi d'élever le débat, de montrer que l'imposture révisionniste n'est pas la seule qui orne la culture contemporaine, et qu'il faut comprendre non seulement le comment du mensonge, mais aussi le pourquoi.

1. Du cannibalisme, de son existence et des explications qui en ont été données

Marcel Gauchet a consacré sa première chronique du *Débat* (No 1, mai 1980) à ce qu'il a appelé "l'inexistentialisme". C'est en effet un des traits de la "culture" contemporaine que de frapper tout d'un coup d'inexistence les réalités sociales, politiques, idéelles, culturelles, biologiques que l'on croyait les mieux établies. Sont ainsi renvoyés à l'inexistence: le rapport sexuel, la femme, la domination, l'oppression, la soumission, l'histoire, le réel, l'individu, la nature, l'Etat, le prolétariat, l'idéologie, la politique, la folie, les arbres. Ces petits jeux sont attristants, ils peuvent aussi distraire, mais ne sont pas obligatoirement dangereux. Que la sexualité et le rapport sexuel n'existent pas ne dérange guère que les amants, et l'inexistence des arbres n'a jamais enlevé le pain de la bouche à un bûcheron ou à un fabricant de pâte à papier. Il arrive cependant parfois que le jeu cesse d'être innocent. Il en est ainsi quand sont mis en cause non ces abstractions que sont la femme, la nature ou l'histoire, mais telle ou telle expression spécifique de l'humanité, tel moment douloureux de son histoire.

Dans la longue entreprise qu'est une définition de l'homme, face aux dieux, face aux animaux, la fraction de l'humanité à laquelle nous appartenons a choisi notamment, au moins depuis Homère et Hésiode au VIIIe siècle avant notre ère, de poser l'homme, en contraste avec les animaux, comme celui qui ne mange pas son semblable. Ainsi parlait, dans *Les Travaux et Les Jours*, Hésiode: "Telle est la loi que Zeus fils de Cronos a prescrite aux hommes: que les poissons, les fauves, les oiseaux ailés se dévorent, puisqu'il n'est point parmi eux de justice." Il existe des transgressions de la loi, assez rarement dans la pratique, plus fréquentes dans les récits mythiques. Il existe surtout des transgresseurs catalogués comme tels: ce sont certaines catégories de barbares qui s'excluent par là même de l'humanité. Un Cyclope n'est pas un homme.

Toutes les sociétés ne placent pas la barre à ce niveau précis. Il en est qui sont ni moins ni plus "humaines" que la société grecque ou la société occidentale moderne, et qui admettent la consommation de chair humaine. Il n'en est, je crois, aucune qui fasse de cette consommation un acte comme les autres: la viande humaine n'entre pas dans la même catégorie que la viande chassée, ou la viande des animaux d'élevage. Naturellement ces différences n'apparaissent pas aux yeux des observateurs extérieurs, très empressés à traiter de non-hommes ceux qui sont simplement autres. Voici par exemple, comment s'exprime Bernal Diaz del Castillo, qui fut au début du XVIe siècle un des compagnons de Cortès au Mexique, dans son *Histoire véridique de la Nouvelle-Espagne* (1575): "J'ai à dire que la plupart des Indiens étaient honteusement vicieux [...]: ils s'adonnaient presque tous a faire des sodomies. Pour ce qui est de manger de la chair humaine, on peut dire qu'ils en faisaient usage absolument comme nous de la viande de boucherie. Dans tous les villages, ils avaient l'habitude de construire des cubes en gros madriers, en forme de cages, pour y enfermer des hommes, des femmes, des enfants, les y engraisser et les envoyer au sacrifice quand ils étaient à point, afin de se repaître de leur chair. En outre, ils étaient sans cesse en guerre, provinces contre provinces, villages contre villages, et les prisonniers qu'ils réussissaient à faire, ils les mangeaient après les avoir préalablement sacrifiés. Nous constatâmes la fréquence de la pratique honteuse de l'inceste entre le fils et la mère, le frère et la sœur, l'oncle et la nièce. Les ivrognes étaient nombreux, et je ne saurais dire la saleté dont ils se rendaient coupables." [3] L'auteur de ce récit mélange ici deux sortes de données : des informations factuelles, recoupées par d'autres sources sur les sacrifices humains et la cannibalisme, et un discours purement idéologique visant à justifier la conquête chrétienne. Il va sans dire que l'inceste généralisé, qui est décrit ici, n'existe dans aucune société.

Faire la part du réel et de l'imaginaire, donner un sens à l'un comme à l'autre, tel est le travail de l'anthropologue, de l'historien, qu'il s'agisse d'anthropophagie, des rites du mariage ou de l'initiation des jeunes gens.

L'anthropophagie, ou, comme on dit en généralisant un mot qui signifie dans la langue des Caraïbes "hardi", le cannibalisme, a suscité au cours de ces toutes dernières années deux modèles de réactions, parfaitement symétriques et opposées. La première interprétation qui est de type "matérialiste" a été notamment proposée par Marvin Harris dans un livre où il s'agissait tout simplement d'expliquer à la fois "les origines de la guerre, du capitalisme, de l'Etat et de la suprématie masculine". Si les hommes mangent de la chair humaine, c'est en dernière analyse, parce qu'ils ont besoin de protéines: exemple même d'une explication totalitaire qui, en réalité n'en est pas une [4]. Comment rendre compte, dans ces conditions, du fait que la société aztèque jouissait de très abondantes ressources alimentaires? Comment rendre compte de cet autre fait: les habitants de Mexico assiégés et affamés par les hommes de Cortès en 1521, sacrifièrent leurs prisonniers, et eux seuls, mais sans consommer autre chose que les parties rituellement consommables (les membres), ce qui ne les empêcha pas de mourir de faim? Comme l'écrit Marshall Sahlins : "Il est évident que le contenu culturel en cause – ce prodigieux système sacrificiel – est trop riche, logiquement et pratiquement, pour que puisse en rendre compte le besoin naturel de protéines que Harris propose comme explication. Pour accepter son idée, il nous faudrait en quelque sorte marchander avec la réalité ethnographique [ou] renoncer à ce que nous savons d'elle. Il faut à tout le moins un acte héroïque de foi utilitariste pour conclure que ce système sacrificiel était pour les Aztèques un moyen de se procurer de la viande."

Poser le problème du sacrifice humain et de l'anthropophagie en termes de rationalité économique et de rentabilité conduit à d'incroyables absurdités: le système n'était en aucune façon rentable et relevait même d'une économie de gaspillage.

Mais que faire alors des cannibales s'ils ne cherchent ni à se nourrir ni à maximiser les profits? C'est alors qu'intervient une autre explication: les cannibales n'existent pas, autrement dit ils sont un mythe.

Ouvrons ici une parenthèse: comme beaucoup d'historiens, mes prédécesseurs et mes contemporains, je me suis intéressé à l'histoire des mythes, à l'histoire de l'imaginaire, estimant que l'imaginaire est un aspect du réel, et qu'il faut en faire l'histoire comme on fait celle des céréales et de la nuptialité en France du XIXe siècle. Sans doute mais ce "réel"-là est tout de même nettement moins "réel" que ce qu'on a l'habitude d'appeler par ce nom. Entre les fantasmes du marquis de Sade et la Terreur de l'an II, il y a une différence de nature, et même, à la limite, une opposition radicale: Sade était un homme plutôt doux. Une certaine vulgarisation de la psychanalyse a joué son rôle dans cette confusion entre le fantasme et la réalité. Mais les choses sont plus complexes: une chose est de faire dans l'histoire la part de l'imaginaire de la société, une chose est de définir comme Castoriadis l'institution imaginaire de la société, une autre est de décréter, à la façon de J. Baudrillard, que le réel social n'est composé que de relations imaginaires. Car cette affirmation extrême en entraîne une autre, dont je vais avoir à rendre compte : celle qui décrète imaginaires toute une série d'événements bien réels. Historien, je me sens une part de responsabilité dans les délires dont je vais traiter.

C'est à W. Arens que nous devons cette éblouissante évidence: il n'y a jamais eu de cannibales [5]. Comme il est de règle dans ce genre de découvertes, Arens est passé par plusieurs étapes qu'il nous explique longuement. Persuadé que l'anthropophagie était une pratique fort commune, il fut surpris du caractère imprécis de la littérature ethnographique. Il se mit alors à la recherche d'une preuve décisive, et mit une petite annonce dans une revue à la recherche d'un témoin oculaire. Les réponses furent vagues, mais un jeune chercheur allemand, Erwin Frank, lui précisa qu'il avait dépouillé toute la littérature sur le cannibalisme chez les Indiens du bassin de l'Amazone du XVIe au XXe siècle, et qu'il n'avait pas pu trouver un seul témoignage de première main sur l'action consistant à manger son prochain. De proche en proche, il parvint ainsi à cette constatation à la fois réjouissante et amère: il n'a a pas eu de cannibales, l'anthropophagie est une invention des anthropologues à partir de témoignages inconsistants. La fonction de cette invention est de justifier la domination des sociétés conquérantes sur les sociétés conquises.

Que cette théorie soit proprement grotesque peut être démontré en quelques lignes: sans doute nous manquera-t-il toujours le témoignage des victimes, le seul sans doute qui pourrait satisfaire aux exigences de W. Arens, mais il existe un nombre tout à fait suffisant de témoignages et d'informations pour qu'il ne subsiste aucun doute. Marshall Sahlins et d'autres nous l'ont rappelé, mais l'anthropologue américain a eu le mérite singulier d'analyser la logique qui sous-tend ce type d'opérations, qui relèvent non de la recherche, mais du spectacle universitaire. Il a fait aussi en conclusion, le rapprochement qui s'impose avec ce qui sera désormais le thème essentiel de cet article: "Le livre d'Arens suit un modèle traditionnel des entreprises journalistico-scientifiques en Amériques: le professeur X émet quelque théorie monstrueuse – par

exemple : les nazis n'ont pas véritablement tué les Juifs; ou encore: la civilisation humaine vient d'une autre planète; ou enfin : le cannibalisme n'existe pas. Comme les faits plaident contre lui, l'argument principal de X consiste à exprimer, sur le ton le plus élevé qui soit, son propre mépris pour toutes les preuves qui parlent contre lui [...]. Tout cela provoque Y ou Z à publier une mise au point telle que celle-ci, X, devient désormais le très discuté professeur X et son livre reçoit des comptes rendus respectueux écrits par des non-spécialistes dans *Time, Newsweek* et le *New Yorker*. Puis s'ouvrent la radio, la télévision et les colonnes de la presse quotidienne [6]." Autrement dit, il s'agit dans ce genre d'affaires non de vérité, non de silence, mais tout bonnement de publicité ou de spectacle universitaire.

Disons les choses autrement: soit un personnage mal connu de l'histoire ancienne, dont l'existence a été jusqu'ici acceptée sans problème: par exemple le législateur athénien Clisthène, fin du VIe siècle av. J.-C. Je décide un beau jour qu'il n'a pas existé et je le prouve: Hérodote n'était pas en position de savoir: Aristote répétait des sources elles-mêmes peu dignes de foi. Mais mon objectif réel est autre: il s'agit d'imposer un clivage entre historiens selon mes propres termes. J'appellerai "clisthéniens" tous les historiens mes prédécesseurs: moi-même et ceux qui me suivent, nous serons les anticlisthéniens. Chacun saura que ma théorie est absurde, mais, comme j'aurai respecté les règles du jeu, ma considération n'en souffrira pas. Marshall Sahlins dit durement ce qu'il faut dire au sujet de ces mœurs: "La publication ou la non-publication par les éditions universitaires et, en fin de compte, la nature même de la recherche érudite sont attirées irrésistiblement dans l'orbite de l'opinion moyenne du public consommateur. C'est un scandale."

2. De la Vieille Taupe et des cannibales

S'il existe, on l'a vu, deux formes extrêmes et opposées du délire sur les cannibales: le délire réducteur de Harris et le délire négateur d'Arens, il faut s'attendre à rencontrer ces deux mêmes délires à propos d'un événement autrement traumatisant pour notre histoire d'aujourd'hui que les activités de tous les cannibales passés, présents et à venir: le massacre par l'Allemagne hitlérienne de quelques millions de Juifs européens. Il est toujours satisfaisant pour l'esprit de voir une logique en action. On se réjouira donc de constater que La Vieille Taupe a publié à quelques années d'intervalle deux explications également simplificatrices du génocide hitlérien: la réduction matérialiste et si l'on peut encore appeler ça une explication, la négation pure et simple.

La Vieille Taupe est, rappelons-le, une librairie devenue maison d'édition, qu'on appellera, faute de mieux, anarcho-marxiste. Du marxisme, elle a retenu, non la philosophie critique, dominante chez Marx et quelques-uns de ses disciples, non la perversion étatique de Lénine et de Staline, mais certainement la hantise d'une explication totale du monde, dont le caractère purement "idéologique" est manifeste. A l'humanité un jour réconciliée avec elle-même, qui est l'espoir de l'avenir, s'opposent tous les régimes existants. Qu'ils soient démocratiques-bourgeois, stalino-brejnéviens, sociaux-démocrates, maoïstes, tiers-mondistes ou fascistes, tous ces régimes représentent autant de formes de la domination capitaliste. En particulier, La Vieille Taupe estime qu'il n'existe aucune différence fondamentale entre les deux camps qui se sont affrontés au cours de la Seconde Guerre mondiale, donc aucune perversité particulière du national-socialisme hitlérien. On devinera aussi qu'à partir

de ces prémisses La Vieille Taupe est assez mal préparée à comprendre la place un peu particulière qu'occupent les Juifs dans l'histoire de notre société depuis le triomphe de la dissidence chrétienne.

Donc en 1970, La Vieille Taupe publie une brochure intitulée *Auschwitz ou le Grand Alibi*, reproduction d'un article anonyme publié en 1960 dans *Programme communiste*, organe d'une autre secte marxiste, celle qui fut fondée par Amadeo Bordiga. Le "grand alibi" de l'antifasciste, c'est l'extermination des Juifs par Hitler. A lui seul ce crime creuse la distance qui sépare le démocrate du fasciste. Mais, pensent les bordiguistes, il n'en est rien. Il faut donner, de l'antisémitisme de l'époque impérialiste, l'explication économico-sociale qui s'impose. "Du fait de leur histoire antérieure, les Juifs se retrouvent aujourd'hui essentiellement dans la moyenne et petite bourgeoisie. Or cette classe est condamnée par l'avance irrésistible de la concentration du capital [7]." A cette condamnation, la petite bourgeoisie réagit "en sacrifiant une de ses parties, espérant ainsi sauver et assurer l'existence des autres". La petite bourgeoisie allemande "a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traîneau et se sauver". Le grand capital, lui "était ravi de l'aubaine: il pouvait liquider une partie de la petite bourgeoisie avec l'accord de la petite bourgeoisie [8]". Comment démontrer que la "petite bourgeoisie" est plus menacée en 1943 qu'en 1932, c'est ce que la brochure ne se propose pas de faire. Du moins s'efforce-t-elle de rendre compte du caractère méthodique de l'entreprise: "En temps normal, et lorsqu'il s'agit d'un petit nombre, le capitalisme peut laisser crever tout seuls les hommes qu'il rejette du processus de production. Mais il lui était impossible de le faire en pleine guerre et pour des millions d'hommes: un tel désordre aurait tout paralysé. Il fallait que le capitalisme organise leur mort." Mais pour quel profit? "Le capitalisme ne peut exécuter un homme qu'il a condamné, s'il ne retire un profit de cette mise à mort elle-même." Le profit sera donc recherché par l'épuisement des travailleurs, tandis que ceux qui ne peuvent travailler seront massacrés directement. Mais est-ce rentable? "Le capitalisme allemand s'est [...] mal résigné à l'assassinat pur et simple [...] parce qu'il ne rapportait rien [9]." Aussi les auteurs de la brochure s'étendent-ils sur la fameuse mission de Joël Brand quittant la Hongrie avec la bénédiction d'Himmler pour troquer les Juifs hongrois voués "au moulin" d'Auschwitz, comme disaient entre eux les négociateurs, contre 10.000 camions [10]. Pas un instant les auteurs ne paraissent remarquer que nous sommes alors en 1944, non en 1942, que Himmler a de bonnes raisons de savoir que la guerre est perdue et qu'il faut tenter de jouer de la légendaire "influence juive" sur les alliés de l'Ouest. Les Juifs, en dépit de ces tentatives, ont été détruits "non parce que Juifs, mais parce que rejetées du processus de production, inutiles à la production [11]".

Est-ce le caractère décidément absurde de cette explication qui conduit La Vieille Taupe à une solution inverse, celle de la négation du génocide? Je ne sais, mais si mutation il y eut, ce fut une mutation brusque, car Pierre Guillaume nous l'apprend: depuis 1970, "La Vieille Taupe partageait pour l'essentiel les thèses de Paul Rassinier [12]". Je reviendrai tout à l'heure sur Paul Rassinier, sur les deux livres de lui que La Vieille Taupe a republiés [13] et sur quelques autres. Retenons seulement que de l'explication "matérialiste" on est passé à la négation pure et simple (Rassinier, Faurisson) [14] ou au doute plus ou moins méthodique (Serge Thion). Une formule de Serge Thion montre bien comment le rêve inassouvi de l'explication "matérialiste" se trouve derrière ses insatisfactions actuelles: "Il y a sans doute, écrit-il (p. 37-38), eu des gazages artisanaux, mais la question des méthodes industrielles d'extermination

n'est pas traitée d'une façon qui répondrait à toutes les questions que l'on est en droit de se poser sur le fonctionnement de toutes autre entreprise industrielle, dans un autre contexte." De quoi s'agit-il? De technologie? Mais gazer en grand ne pose pas de problèmes essentiellement différents que gazer de façon "artisanale". Ou s'agit-il d'une interprétation économiste d'Auschwitz? Mais s'il en est ainsi, Thion montrerait qu'il ne comprend pas davantage l'entreprise nazie que Marvin Harris ne comprend le cannibalisme. Car exterminer des hommes même avec des méthodes industrielles, n'est, en ce XXe siècle, pas tout à fait la même chose que de mettre des petits pois en conserve. Et, de même, manger de la viande humaine et manger de la viande de boucherie ne sont pas la même chose, n'ont pas la même charge de sacré. Que faut-il aux "matérialistes", de quoi rêvent-ils? De vastes registres où les entrants seraient marqués vivants et les sortis morts? Nous ne sommes en réalité pas si loin, nous le verrons, de les posséder, à condition de faire l'élémentaire effort de décodage nécessaire. Voudraient-ils un tableau statistique du rendement des chambres à gaz?

Cette querelle sur la rationalité industrielle cache en réalité une ignorance profonde de ce qu'est un système totalitaire. Celui-ci n'est pas un organisme fonctionnant tout uniment sous la conduite d'un chef. Dans l'Allemagne nazie, par exemple, la Gestapo, le ministère des Affaires étrangères, le ministre des Territoires occupés formaient autant de clans qui n'avaient ni les mêmes intérêts ni la même politique. L'appareil judiciaire et l'appareil policier (et déportationnaire) ne fonctionnaient pas selon le même rythme [15]. Pendant longtemps, par exemple, les Juifs condamnés de droit commun échappaient à la déportation. Il a pu y avoir, très normalement, à Auschwitz, et des hôpitaux et des installations d'extermination où disparaissaient des personnes valides. Les oppositions d'intérêt entre ceux qui se souciaient avant tout de tuer et ceux qui voulaient avant tout utiliser la main-d'œuvre, même juive, sont attestées aussi bien par les documents de l'époque que par les témoignages postérieurs. Par-delà les oppositions de clans et de couches sociales, on retrouvait pourtant, chez ceux qui parlent, une même peur devant le réel, une même langue masquée.

En vérité le meurtre de masse se heurte, chez ses auteurs eux-mêmes, à des résistances tellement tenaces que l'on voit par exemple Himmler user tantôt d'un langage direct, ou presque totalement direct: "La question suivante nous a été posée: que fait-on des femmes et des enfants? Je me suis décidé et j'ai là aussi trouvé une solution évidente. Je ne me sentais pas le droit d'exterminer (exactement: extirper, *auszurotten*) les hommes – dites si vous voulez, de les tuer ou de les faire tuer – et de laisser grandir les enfants qui se vengeraient sur nos enfants et nos descendants. Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre (*diese Volk von der Erde verschwinden zu lassen*) [16]." Himmler est ici, si je puis dire, au maximum de la franchise, encore qu'une description du processus réel serait mille fois plus traumatisante. Mais il lui arrive aussi, même devant un public "averti", d'introduire soudain un élément d'atténuation. Par exemple, devant des officiers SS, le 24 avril 1943: "Il en va de l'antisémitisme comme de l'épouillage. Éloigner (*entfernen*) les poux ne relève pas d'une question de conception du monde. C'est une question de propreté [17]." C'est ici la métaphore des poux qui donne son véritable sens à cet "éloignement". Car "éloigne-t-on" un pou? Il arrive enfin que Himmler code et même surcode; ainsi quand il reçoit en Avril 1943 le rapport de R. Korherr, "Inspekteur für Statistik" de la SS, il lui fait dire rapidement qu'il souhaite que nulle part il ne soit parlé du "traitement spécial" (*Sonderbehandlung*) des Juifs [18]. Si l'on veut bien se souvenir que "traitement spécial" était déjà un mot codé pour désigner l'extermination

[19]... Tout cela banal, tristement banal, mais peut-on demander au "matérialiste" S. Thion d'avoir ouvert *Les Langages totalitaires* de Jean-Pierre Faye [20].

3. De l'histoire et de sa révision

A peine la guerre était-elle terminée que le travail historique sur l'univers concentrationnaire commençait: travail modeste de détail, travail d'ensemble auquel quelques noms bien connus sont attachés: Gérald Reitlinger, Martin Broszat, Raul Hilberg, Léon Poliakov, Olga Wormser-Migot, quelques autres encore. Travail difficile parce qu'il implique à la fois la connaissance et l'expérience. Michel de Boüard, historien et ancien déporté, concluait ainsi son admirable esquisse sur Mauthausen [21]: "Quand auront disparu les survivants de la déportation, les archivistes de l'avenir tiendront peut-être en main quelques papiers aujourd'hui cachés; mais la principale source leur fera défaut: je veux dire la mémoire vivante des témoins." De grands livres sur la déportation ont été écrits par des déportés: David Rousset, Eugen Kogon, Germaine Tillion. Un livre comme *Le Mensonge d'Ulysse* de Paul Rassinier doit être mentionné ici: excellent comme témoignage de l'auteur sur ce qu'il a vécu, intéressant quand il critique les autres témoins de Buchenwald et de Dora et met en lumière les responsables de l'appareil politique dirigé principalement par les déportés communistes, il devient franchement absurde et haineux, dès lors qu'il traite de ce qu'il n'a aucunement connu: les camps d'extermination et principalement Auschwitz. Telle qu'elle a été écrite cette histoire a, sinon un sens, du moins du sens. Elle a ses zones opaques et aussi sa logique progressive [22]: "euthanasie" (en partie par les gaz) des malades mentaux, en 1939-1941, extermination, par les *Einsatzgruppen*, des Juifs (hommes, femmes et enfants) et des "commissaires" communistes en 1941-1942, en URSS occupée, organisation puis rationalisation de l'extermination par les gaz (l'oxyde de carbone, d'abord, le Zyklon B ensuite) des Juifs, des Tsiganes, de certains groupes de prisonniers soviétiques, dans les centres spécialisés de la Pologne et puis pour l'essentiel, à Auschwitz, arrêt de la politique d'extermination des Juifs sur l'ordre d'Himmler à la fin d'octobre 1944, mais utilisation de certaines techniques d'extermination dans les camps d'Autriche, d'Allemagne, d'Alsace (petites chambres à gaz de Mauthausen, de Ravensbrück et du Struthof) [23].

Cette histoire a, bien entendu, comme tous les récits historiques besoin d'être critiquée. La critique peut et doit être menée à plusieurs niveaux. D'abord, toute une sous-littérature qui représente une forme proprement immonde d'appel à la consommation et au sadisme doit être impitoyablement dénoncée [24]. Est à éliminer aussi ce qui relève du fantasme et de la propagande. La tâche n'est pas toujours facile, car et le fantasme et la propagande prennent largement appui sur la réalité. Mais il existe des exemples clairs, ainsi celui qui a échappé à l'ardeur des révisionnistes, d'un théologien protestant, Charles Hauter, qui fut déporté à Buchenwald, ne vit jamais de chambres à gaz, et qui délira à leur propos: "Le machinisme abondait littéralement quand il s'agissait de l'extermination. Celle-ci, devant se faire vite, exigeait une industrialisation spéciale. Les chambres à gaz répondaient à ce besoin de façon fort diverse. Certaines, d'un goût raffiné, étaient soutenues par des piliers à matière poreuse, à l'intérieur desquels le gaz se formait pour traverser ensuite les parois. D'autres étaient de structure plus simple. Mais toutes présentaient un aspect somptueux. Il était facile de voir que les architectes les avaient conçues avec plaisir, en y arrêtant longuement leur attention, en apportant les ressources de leur sens

esthétique. C'étaient les seules parties du camp vraiment construites avec amour [25]." Côté propagande, on mentionnera le reportage du journaliste soviétique V. Grossmann sur Treblinka [26] où tout est déformé et monstrueusement exagéré, depuis le nombre des victimes qui est multiplié par plus de trois (de 900.000 environ à 3.000.000) jusqu'au techniques utilisées pour donner la mort.

Il va sans dire que les témoignages et les documents – quoi qu'on lise chez Faurisson (*Vérité...*, p. 210, n. 45), les archives du IIIe Reich sont accessibles aux chercheurs, ce que ne sont pas les archives françaises ou soviétiques – doivent être critiqués (ils le sont en fait déjà et il est vrai qu'il y en a de parfaitement fabulateurs) par des méthodes éprouvées depuis des siècles. Cela signifie, bien sûr, qu'il n'y a en l'espèce rien d'intouchable. Le chiffre de six millions de Juifs assassinés qui provient de Nuremberg n'a rien de sacré ni de définitif et beaucoup d'historiens aboutissent à un chiffre un peu inférieur [27]. De même S. Klarsfeld, par le travail minutieux qui caractérise son *Mémorial*, a abaissé de plus de 40.000 le chiffre donné d'habitude pour la déportation des Juifs de France (de 120.000 à un peu plus de 76.000) [28]. Qui n'approuverait de telles recherches, qui ne souhaiterait que thèses et travaux d'enquête se multiplient, ce qui n'est pas le cas [29]?

(VOIR NOTE EN FIN DE TEXTE)

Enfin il est clair que ce meurtre de masse doit être replacé dans les ensembles dont il fait partie: l'ensemble de la politique hitlérienne d'abord. (Encore ne faut-il comparer que ce qui est comparable: au génocide des Juifs ne fait "pendant" que celui des Tsiganes et, dans une mesure relative, celui d'une fraction des populations soviétique et polonaise.) L'ensemble de la Seconde Guerre mondiale ensuite: il est clair qu'une histoire ne peut être écrite par les seuls vainqueurs. Le massacre de Katyn, le bombardement de Dresde, la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki, le "retour", dans des conditions affreuse, des Allemands chassés de l'est européen, les camps installés près de Perpignan par les gouvernements de la IIIe République et de l'Etat français, la livraison aux Soviétiques des prisonniers russes réfugiés à l'Ouest en font partie au même titre qu'Auschwitz et que Treblinka. Encore, là aussi, faut-il user de comparaisons honnêtes. C'est tout simplement mentir effrontément que de comparer aux camps hitlériens les camps créés, par une décision parfaitement scandaleuse de l'administration Roosevelt, pour loger les Américains d'origine japonaise (Faurisson, in *Vérité...*, p. 189). Le dernier ensemble est celui, planétaire, de notre monde contemporain fertile en massacres (les Arméniens en 1915, les victimes des guerres coloniales) et en populations exploitées jusqu'à la limite de la survie (le tiers monde). Ici encore, il faut user d'une toise élémentaire: par exemple, l'expulsion des Palestiniens ne peut se comparer avec la déportation nazie et le massacre de Deir-Yassin par les hommes de l'Irgoun et du groupe Stern (9-10 avril 1948) peut être rapproché d'Oradour, non d'Auschwitz. Enfin, *last but not least*, il appartient aux historiens de retirer les faits historiques des mains des idéologues qui les exploitent. Dans le cas du génocide des Juifs, il est évident qu'une des idéologies juives, le sionisme, fait du grand massacre une exploitation qui est parfois scandaleuse [30].

Mais qu'une idéologie s'empare d'un fait ne supprime pas l'existence de celui-ci, comme tout le livre de Thion voudrait le démontrer, sous un titre qui correspond très exactement à sa démarche personnelle, non à celle de ceux qu'il attaque. Depuis quand, pour prendre un exemple extrême, le fait que la propagande hitlérienne a

révélé au monde le massacre de Katyn supprime-t-il la réalité de celui-ci? Pourquoi la LICRA ne pourrait-elle à la fois dire la vérité sur Auschwitz et utiliser les services d'un bateleur raciste comme Paul Giniewski (*Vérité*..., p 152-153) ? A l'inverse, il est incroyable de prendre simplement pour un homme "qui a toujours eu son franc-parler" ce nouveau rallié à Faurisson qui s'appelle Vincent Monteil, partisan acharné, et à la limite paranoïaque, des thèses arabes les plus extrémistes sur Israël et les Juifs (*Vérité*..., p. 130-131).

Le programme que je viens d'esquisser relève de la recherche historique. Il n'est pas entièrement accompli, et comme toute recherche historique il ne pourra jamais être achevé.

Est-ce une telle vision critique que nous apporte, même sous une forme excessive, la littérature dite révisionniste [31]? En aucune façon. L'apport de cette littérature concerne, pour l'essentiel, non l'histoire de la guerre 1939-1945, mais l'étude des mentalités contemporaines, depuis les années soixante principalement. Une des très rares informations que l'on puisse retirer du livre de Thion, par exemple, en dehors de ses bibliographies, est la démonstration faite par Faurisson que le *Journal* d'Anne Frank est, sinon une "supercherie littéraire", du moins un document trafiqué (*Vérité*..., p. 213-298). Thion, pour une fois lucide, le remarque (p. 56): "Ceci n'enlève évidemment rien au tragique du sort qu'elle [Anne Frank] a connu."A l'échelle de l'histoire du génocide hitlérien, cette modification relève de la virgule [32].

En vérité, l'idée qu'il faudrait opposer à une école "exterminationniste" une école "révisionniste" est une idée absurde qui est naturellement une création des prétendus "révisionnistes", idée reprise à son compte dans un apparent équilibre par S. Thion. Il existe des écoles historiques qui en affrontent d'autres, lorsque de nouvelles problématiques, de nouveaux types de documents, de nouvelles "topiques" (Paul Veyne) font leur apparition. Chacun a des exemples présents dans la pensée. Mais dirait-on qu'il existe une école pour soutenir que la Bastille a été prise le 14 juillet 1789 et une autre qui affirmerait qu'elle a été prise le 15? Nous sommes ici sur le terrain de l'histoire positive, *wie es eigentlich gewesen*, comment les choses se sont effectivement passées, selon la formule, au siècle dernier, de Ranke, un terrain où le vrai, tout simplement, s'oppose au faux, indépendamment de toute interprétation.

Il y a certes des écoles historiques qui se disent "révisionnistes". Prendre le contre-pied de ce qui est enseigné est une habitude un peu perverse, même si elle part d'un réflexe parfois salutaire. On expliquera par exemple que Staline ne disposait que d'un fantôme de pouvoir à la fin des années trente [33], ou que le gouvernement américain, et lui seul, est à l'origine de la "guerre froide" (travaux de Joyce et Gabriel Kolko) [34], ce qui est d'autant plus aisé à démontrer que les archives américaines sont accessibles tandis que les archives soviétiques ne le sont pas. Il s'agit là de travaux fort discutables, mais qui relèvent tout de même d'une éthique et d'une pratique historique. Rien de tel avec les révisionnistes du génocide hitlérien, où il s'agit tout simplement de remplacer l'insupportable vérité par le rassurant mensonge.

5. Moscou, Nuremberg, Jérusalem

S. Thion écrit ceci qui nous place en réalité au cœur du faux problème dont il débat: "Le plus incroyable, donc, pour qui s'inquiète de cette question est – entre l'énormité

des faits et la généralité de leur représentation – l'étroitesse des sources, si l'on veut bien écarter la foule des témoins qui n'ont pas vu mais qui ont entendu dire. Il est proprement stupéfiant de constater que la pièce maîtresse est l'ensemble des aveux passés devant les tribunaux alliés par les chefs de camps allemands. Si l'on veut bien imaginer la situation de ces hommes vaincus, jouant leur peau entre les mains de leurs geôliers, un petit jeu où vérité et mensonge sont les éléments de base d'une tactique de survie, on ne se dira pas prêt à tout prendre de leurs déclarations pour argent comptant" (p. 33-34). L'analogie, sous la plume des "révisionnistes", est celle des procès de Moscou (*Vérité*..., p. 29, 63, 82, 161) ou des procès en sorcellerie, auxquels les procès de Moscou sont effectivement apparantés (*Vérité*..., p. 82, 183). Nous avons là à peut près la quintessence des paralogismes des "révisionnistes".

C'est tout simplement faux. Il y a beaucoup d'autres témoignages et documents que les aveux des chefs de camp. J'en ai énuméré quelques-uns et je pourrais en citer bien d'autres. J'ai sous les yeux, par exemple, un fascicule particulièrement émouvant qui a été édité à Genève, en 1944, par le Congrès juif mondial; il contient des documents sur Auschwitz et sur Treblinka (orthographié Tremblinki) qui servirent de base à une publication américaine, en novembre 1944, due à l'"Executive Office of the War Refugee Board [50]". Il n'est rien là qui ne concorde sur l'essentiel tant avec les documents des membres des *Sonderkommando* qu'avec les témoignages des dirigeants SS. J'oserai dire aussi que les témoins "qui n'ont pas vu mais qui ont entendu dire" ont aussi quelque chose à nous apprendre. Quand un homme par exemple est séparé du reste de sa famille et qu'il apprend, par les anciens détenus, que la sortie du camp se faisait par la cheminée, quand il existe un nombre immense de témoignages analogues, quand on sait que les intéressés n'ont jamais reparu, ce sont tout de même des témoignages dignes de retenir l'attention. Mais l'essentiel n'est, pour l'instant, pas là. On mélange sous une même appellation des témoignages en réalité très différents. Kurt Gerstein, par exemple, principal témoin du processus d'extermination à Belzec en 1942, chrétien antinazi revêtu de l'habit SS, ne peut se comparer avec le commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss. Or son témoignage, mis en cause pour diverses raisons qui n'étaient pas toutes mauvaises (caractère manifestement erroné des précisions numériques, médiocre qualité des premières publications), a victorieusement subi l'épreuve. Il a même été confirmé par le professeur nazi W. Pfannenstiel, non seulement lors du procès de dénazification de celui-ci, à Darmstadt en juin 1950, mais, ce qui est un comble, lors d'une visite de ce dernier à Paul Rassinier en personne. Que cette confirmation ait été donnée dans un langage ignoblement antisémite n'enlève strictement rien, bien au contraire, à sa valeur [51].

Mais il faut aller plus loin. Raisonner comme si de Moscou ou de Varsovie ne pouvait provenir que le mensonge ou le faux est se tromper du tout au tout. S'il est vrai que les hitlériens pouvaient dire la vérité sur Katyn, il est non moins vrai que les Soviétiques pouvaient la dire sur Auschwitz. On ne saurait dire, d'ailleurs, qu'ils aient mis un acharnement particulier à dénoncer la dimension juive de ce massacre et ce n'est même pas par eux que les informations ont commencé à circuler de 1942 à 1944. Quant à la fraction des archives du camp sur laquelle ils ont mis la main à la Libération, elle n'a pas, si j'en crois mes informateurs de Pologne, réapparu depuis.

S'agissant de la Pologne, de 1945 à nos jours, c'est à dire d'un pays où la satellisation, pour être réelle, n'a pas pénétré en profondeur, d'un pays où l'intelligentsia a gardé son ossature, où l'école historique est florissante, c'est pure absurdité que de présenter les

savants qui travaillent au musée d'Oswiecim comme autant de faussaires. Leurs travaux sont menés avec soin et leurs publications – bien qu'elles comportent quelques points aveugles de nature politique parfaitement évidente (l'URSS, le parti communiste, le nationalisme polonais) – feraient honneur à n'importe lequel institut historique occidental [52]. Et, si l'historien Michel Borwicz, Juif polonais émigré à l'Ouest, est crédible pour Faurisson dans une affaire de faux (*Vérité*..., p. 284), son témoignage et ses analyses historiques, qui s'appuient largement sur ce qui est publié en Pologne valent également quand il s'agit d'affirmer le vrai [53].

Mais la question essentielle n'est même pas là. Y a-t-il quelque chose de commun entre un procès de Moscou (ou de Budapest, de Prague, de Sofia, de Pékin) et deux grandes (non exclusives) sources de documentation comme le procès de Nuremberg (1945-1946) et le procès Eichmann à Jérusalem? Y a-t-il quelque chose de commun entre les aveux de Höss, à Heide et Minden (zone anglaise), à Nuremberg, à Cracovie où il rédigea son autobiographie dans l'attente de la potence, et les aveux de Boukharine, puisque cette comparaison, assez malheureuse [54], a été faite par des militants proches de La Vieille Taupe (*Vérité*..., p.148) ou, mieux, de Slansky? Les procès staliniens sont un genre littéraire qui obéit à des règles extrêmement strictes. L'auteur de ces pages , qui s'était exercé, en 1949, à peu près à la date de la parution d'un article mémorable de F. Fejtö dans *Esprit* (novembre), à décrypter, avec son ami Charles Malamoud, le compte rendu officiel du procès Rajk, croit les connaître assez bien. Le spectacle du procès est, à l'évidence, plus aisément mis en scène si accusés, policiers et magistrats ont en commun ce que Dan Sperber appelle un "savoir partagé [55]", c'est-à-dire s'ils sont les uns et les autres communistes, mais c'est là une condition qui, la torture intervenant dans tous les cas, n'est pas indispensable. La première règle est que l'accusé adopte entièrement le langage de ses accusateurs; mais cette règle-là, si elle caractérise tous les procès de type moscovite, ne vaut pas, à la limite, que pour eux. La seconde, fondamentale celle-là, est que tout, absolument tout ce que dit l'accusé, tant sur les papiers de l'instruction officielle que publiquement, au procès, doit être politiquement signifiant, selon la politique du parti. La signification peut ne pas apparaître immédiatement, elle peut, par exemple, annoncer un procès futur, elle existe toujours.

Dans la documentation sur Auschwitz, il existe des témoignages qui donnent l'impression d'adopter entièrement le langage des vainqueurs. C'est le cas, par exemple, du SS Pery Broad, qui rédigea, pour les Anglais en 1945, un mémoire sur Auschwitz où il avait appartenu à la *Politische Abteilung*, c'est-à-dire à la Gestapo [56]. Il y parle de lui-même à la troisième personne. Mais est-ce le cas des mémoires de Höss [57]?

L'avocat d'Eichmann à Jérusalem, Me Servatius, l'a affirmé : "Le témoignage de Höss est caractérisé par le fait de sa complète soumission [58]", mais je ne crois pas qu'aucun autre lecteur de l'autobiographie puisse avoir cette impression. Höss multiplie les détails autobiographiques, les petits faits vrais, les remarques personnelles, les commentaires politiques les plus variés (y compris une dénonciation des camps soviétiques), les accusations antisémites et antitsiganes. Il n'y a rien là qui sente le fabriqué et le dicté [59]. Höss arrêté par les Anglais a été, nous dit-il – et pourquoi ne le croirait-on pas? –, battu par eux a plusieurs reprises; il désavoue (p. 244) le premier procès-verbal qu'il a signé; il fut également maltraité par ses gardiens polonais au début de son incarcération à Cracovie (p. 247). A Nuremberg, le

15 Avril 1946, il est cité tout d'abord comme témoin de la défense par Me Kauffmann, avocat de Kaltenbrunner, fait que Faurisson si disert au sujet de Höss se garde bien de mentionner[60]. "Est-il exact, lui demande l'avocat, que vous ne pouvez donner le nombre exact des victimes, car on vous avait interdit de les compter ?" La réponse est positive et rend inutiles toutes les spéculations au sujet des chiffres donnés par Höss. Les plus absurdes concernent d'ailleurs non le chiffre de ses victimes, mais le nombre de Juifs dont il prétend qu'ils devaient arriver à Auschwitz si le règne d'Hitler s'était prolongé (par exemple 4 millions de Juifs roumains, 2 millions et demi de Juifs de Bulgarie, p. 287). Le témoignage de Höss n'a évidement d'intérêt que pour ce qu'il a vu. Il mérite naturellement aussi d'être critiqué [61]. Faurisson fait grand bruit au sujet d'une erreur, recopiée à plusieurs reprises, qui dans les témoignages recueillis par les Anglais lui fait parler du camp imaginaire de "Wolzek près de Lublin" (confusion et redoublement avec Belzec et Maïdanek, probablement). Je ne vois pas ce qu'on peut tirer de ce genre d'arguments. Les erreurs, les confusions, voire les absurdités existent dans tous les types de témoignages, et même chez beaucoup d'écrivains notoires qui n'ont pas été forcés de passer aux aveux. Voici un exemple de confusion au moins aussi grave que l'erreur sur "Wolzek". Un auteur qui a parlé précisément de Höss, nous dit p. 43, qu'il est incarcéré à la prison de Krakau et à la page suivante qu'il se trouve à Cracovie. Or Krakau est le nom Allemand de Cracovie. Cet auteur est P. Rassinier dans son livre *Le Drame des Juifs européens* [62].

Quant au procès de Nuremberg, cible principale des révisionnistes, on peut lui trouver tous les défauts du monde. C'est un procès des vainqueurs, les vainqueurs avaient eu aussi des crimes de guerre à se reprocher. Les statuts adoptés par l'accord interallié de 1945 présentent des équivoques, dans la mesure où ce tribunal souverain est placé en partie sous la dépendance du Conseil de contrôle des quatre puissances occupantes. L'article 21 lui fait obligation de considérer "comme preuve authentique les documents et rapports officiels des gouvernements des Nations unies". L'article 19 n'affirme pas seulement comme on se plaît à le dire (*Vérité*..., p. 29, 71, 180): "Le Tribunal ne sera pas lié par les règles techniques relatives à l'administration des preuves[63]", mais explique: "Il adoptera et appliquera autant que possible une procédure rapide et non formaliste et admettra tout moyen qu'il estimera avoir une valeur probante", ce qui revient à dire qu'il est maître de décider de ce qui est preuve et ce qui ne l'est pas.

Mais les statuts eurent en réalité peu d'importance [64]. La seule question qui compte, historiquement, est celle-ci: selon lequel des deux modèles en concurrence le Tribunal fonctionnera-t-il, le modèle libéral, principalement anglo-saxon, ou le modèle soviétique? La réponse n'est pas douteuse. Les Soviétiques, qui avaient détenu le grand-amiral Raeder et H. Fritzche (un collaborateur de Goebbels), lequel fut soumis à un interrogatoire de type moscovite, ne firent pas la loi. Ils ne purent ni imposer la mise au compte des hitlériens de leur crime de Katyn, ni empêcher un avocat allemand (malgré une censure infligée à sa plaidoirie) de faire un peu de lumière sur leur pacte de 1939 avec l'Allemagne, ni empêcher les trois acquittements (dont celui de Fritzche). L'accusation fut loin de l'emporter toujours sur la défense, et le principe du *Tu quoque*, officiellement interdit, l'emporta parfois dans les faits, par exemple lorsque les amiraux allemands purent démontrer que la flotte américaine de l'amiral Nimitz avait fait très exactement ce qu'on leur reprochait. Le principe de la culpabilité collective, officiellement en vigueur, ne fut pas retenu en fait , et le tribunal ne fit pas usage en fait du concept de "crime contre l'humanité" – ces crimes furent traités

comme les crimes de guerre – et abandonna la notion de complot[65]. Que le matériel engrangé à Nuremberg ne soit pas toujours de très bonne qualité est certain. Qu'il y ait un tri à faire est évident, mais ce n'est pas tirer que de rejeter en bloc, et de parler de procès de sorcellerie là où figurèrent des accusés qui, dans leur immense majorité, discutèrent pied à pied les charges qui les concernaient, plaidèrent souvent l'ignorance ou l'innocence, mais ne nièrent jamais ce qui n'était pas niable.

Quant au procès de Jérusalem, il a mérité lui aussi de sévères critiques [66], mais aucune de ces critiques ne me paraît mettre en cause l'administration de la preuve. Eichmann se présenta comme un fonctionnaire de seconde zone, une sorte de chef de gare faisant circuler les trains, il tenta surtout de se libérer du poids écrasant des accusations dont l'avaient chargé ses camarades de la SS pour se disculper eux-mêmes; interrogé selon la procédure anglo-saxonne par le capitaine Less, il précisa qu'il avait eu une connaissance directe et personnelle des camions de la mort de Chelmno, des exécutions de Minsk, des chambres à gaz d'Auschwitz (*Eichmann par Eichmann*, p. 111, 115, 139). Quelle force au monde – puisqu'il ne fut pas torturé –, quel "savoir partagé" avec le Juif allemand qui l'interrogeait aurait pu le contraindre à prononcer cette phrase: "L'été 1941 était déjà bien avancé quand Heydrich me demanda de venir le voir. "Le führer a donné l'ordre de supprimer les Juifs". Ce sont exactement les mots qu'il prononça en me recevant; et pour vérifier l'effet produit, contrairement à son habitude, il s'arrêta un long moment. Je m'en souviens encore très bien [67]." Quant aux ouvrages écrits sur le génocide hitlérien, Eichmann, mieux placé peut-être pour juger de leur valeur historique que les "révisionnistes", "se référait souvent aux œuvres de Léon Poliakov en tant qu'autorité et meilleure source des événements" (A. Less, *Eichmann par Eichmann*, p. 12). Aussi bien la véritable question que se posent ceux qui sont troublés par les arguments des "révisionnistes" – et il en est qui sont de bonne foi – n'est-elle pas de savoir ce qu'a valu tel ou tel procès. A la limite, ils les récuseraient tous. Ce qui est pour eux difficile à admettre est qu'une vérité officielle sanctionnée par les arrêts des cours les plus solennelles, par les discours des chefs d'États de l'Ouest et de l'Est, soit aussi, par exception, la vérité tout court. Là est la véritable difficulté qui nous oblige à nous intéresser d'un peu plus près à l'œuvre de celui qui est le véritable héros culturel du révisionnisme, un héros mort, de surcroît, en 1967: Paul Rassinier.

6. Les comptes fantastiques de Paul Rassinier

Je ne suis pas ici pour "juger" Paul Rassinier. Lucien Febvre rassembla un jour deux études "contre les juges suppléants de la vallée de Josaphat [68]."S. Thion parle des "incroyables calomnies dont il a été la victime" (p. 60). Il accorde "qu'on trouve dans ses écrits des outrances de langage et, parfois, des affirmations discutables", mais il conclut : "Il faudra bien, un jour, réhabiliter Rassinier" (p. 165). Quant à Faurisson : "Révolutionnaire authentique, résistant authentique, déporté authentique, [Rassinier] aimait la vérité comme il faut l'aimer : très fort et par-dessus tout" (*Vérité*..., p. 195). On comprendra que cet éloge, avec cette insistance sur l'amour de la vérité qui caractérise tous les faussaires, ne soit pas exactement de nature à attirer ma propre sympathie [69].

Il y a, en vérité, quelque chose de tragique dans le destin de Paul Rassinier, non pas une coupure selon l'ordre du temps, comme il en est beaucoup : Mussolini, Doriot..., mais une coupure à l'intérieur même de l'être. Ce qui se passe lors de sa mort (28

juillet 1967) symbolise assez bien son destin. A Paris, son éloge funèbre fut prononcé par Maurice Bardèche ; à Bermont, près de Belfort où il fut enterré, c'est un représentant du groupe pacifiste "La Voie de la paix" qui prit la parole [70]. Instituteur, professeur d'histoire et géographie dans un CEG, Rassinier fut communiste, puis socialiste, d'abord de la tendance Marceau Pivert, puis de la tendance Paul Faure. Nombre de militants de cette tendance glissèrent après 1940 au vichysme et à l'antisémitisme (le Juif étant volontiers symbolisé par Léon Blum). Ce ne fut pas le cas de Rassinier. Munichois, il fut pourtant résistant, arrêté par la Gestapo en octobre 1943 et déporté à Buchenwald puis à Dora. Son expérience de déporté fut moins celle d'un militant politique que d'un petit, d'un bagnard de la base. C'est cette expérience qui donne son prix à *Passage de la ligne* (1948), première partie du *Mensonge d'Ulysse* (1950), et à sa critique de la bureaucratie et de la littérature concentrationnaires. *Le Mensonge d'Ulysse* dénonce aussi l'arbitraire français et colonial. Dès 1950 il est préfacé par un anarchiste d'extrême droite, Albert Paraz, antisémite et ami de Céline. L'avant-propos de la seconde édition du *Mensonge d'Ulysse* (1954) rend un hommage remarquable à Maurice Bardèche (*Mensonge*, p. 235, n. 6) qui avait commencé en 1948 sa campagne politique avec *Nuremberg ou la Terre promise*. Il est bon de lire cet "admirable livre" (Rassinier, *Le Véritable procès Eichmann*, p. 43). Maurice Bardèche n'avait pas alors découvert que le génocide hitlérien n'avait pas existé : " Il y avait une volonté d'extermination des Juifs sur laquelle les preuves sont nombreuses " (p. 187). Mais cette extermination ne nous concerne pas : "Ce qui s'est passé à Auschwitz, à Maïdanek et autres lieux regarde les Slaves ; nous, nous avons à nous occuper de l'Occident" (p. 115). Aussi la vraie question est-elle : "Combien de Français ont été à Auschwitz et à Treblinka ?" (p. 162). "Il n'y eut pas de déportation de Français, il y eut une déportation de Juifs ; et, si certains Français furent déportés en même temps qu'eux, c'est qu'ils avaient accepté ou qu'ils avaient paru accepter la défense de la cause juive." Le livre se terminait par une formule lapidaire : "Il nous faut choisir d'avoir les SS avec nous ou chez nous." A partir de 1955, Rassinier se fit éditer par des éditeurs d'extrême droite, Les Sept Couleurs et La Librairie française de l'antisémite professionnel H. Coston. La Vieille Taupe déclare aujourd'hui : "Ceux qui reprochent à Paul Rassinier de s'être fait éditer par un éditeur d'extrême droite sont ceux qui eussent souhaité qu'il ne fût pas publié du tout [71]."

Ces publications, la collaboration à *Rivarol*, sont-elles donc le fait d'un " compromis " héroïque, tel celui, prisé par certains, de Lénine regagnant la Russie à travers l'Allemagne impériale en guerre ? Pas tout à fait. On trouve dans les publications de Rassinier de quoi rassembler tout un florilège des formes les plus stupides et les plus éculées de l'antisémitisme. Dans cette tâche, il se fait du reste aider par des citations d'un extrémiste sioniste délirant : Me Kadmi Cohen. La puissance juive comme centre du commerce et de la banque mondiale remonte très haut dans le temps. Saül, David et Salomon ont fait en leur saison ce que fait Israël aujourd'hui, cet " État-comptoir " qui se trouve " sur les plus importantes artères commerciales du monde moderne " ; Saül, David et Salomon, donc, " tentèrent de l'installer [le peuple juif] au point d'intersection des deux grandes artères commerciales de leur temps ". Le résultat, au bout de dix siècles, fut que " tout l'or " du monde romain fut placé " par des chargements périodiques sur des galères à destination de la Judée ". Rassinier ne précise cependant pas si ces chargements étaient organisés par la banque à l'enseigne du *rubrum scutum*, en français de l'écu rouge (en allemand, Rothschild). " Si, à deux reprises, Rome mandata Titus (70 ans apr. J.-C.) puis Hadrien (135 apr. J.-C.) pour

détruire le royaume de Judée et en disperser tous les habitants dans l'Empire, entre autres raisons, elle avait au moins celle-ci : récupérer ce qu'elle considérait comme son or. Jusqu'à Titus, elle avait été très bienveillante pour les Juifs, l'affaire Bérénice en est la preuve " (*Drame,* p. 128-129). Un historien de l'Antiquité est-il obligé de préciser que tout cela est intégralement grotesque ? Quant à l'idylle entre Titus et Bérénice, elle est, dans son moment essentiel, postérieure à la prise de Jérusalem. Mais il s'agit bien de l'Antiquité : dans le monde moderne également, l'accaparement juif menace. Que demain le mouvement sioniste international mette " la main sur Wall Street " et " le port d'attache israélien de la Diaspora deviendrait non seulement le toit commercial du monde atlantique, mais [grâce au pétrole] le poste de commande aussi de toute son industrie ". Ainsi se réalisera la prophétie biblique, imparfaitement : " Les femmes d'Israël continueront, bien sûr, à enfanter dans la douleur, mais leurs hommes, c'est à la sueur du front des autres qu'ils leur gagneront leur pain et celui de leurs enfants " (*Drame*, p. 129). Simples " outrances de langage " comme dirait S. Thion. Faut-il préciser que les prises de position jugées bellicistes de Léon Blum en 1938 (Rassinier était alors socialiste) " étaient alors inspirées par les prises de position maintes fois réitérées du judaïsme mondial [72] " ? En fait, Rassinier est littéralement obsédé par le thème du complot juif international. Le Centre de documentation juive contemporaine (CDJC), lieu fort pacifique d'une bibliothèque et d'archives où Faurisson put travailler jusqu'en 1978, devient le " Centre mondial de documentation juive " et une " entreprise de fabrication et de falsification de documents historiques " (Drame, p.8 et passim), et cette erreur doublée d'une calomnie franchit l'Atlantique et se retrouve chez Butz (*The Hoax*, p. 248). L'alliance des Juifs et des communistes est une donnée permanente de la politique mondiale. En 1950, Moscou, Tel-Aviv et Varsovie se coalisent contre l'Europe naissante et il en résulte des publications comme le *Bréviaire de la haine* de Poliakov (1951) [73]. " Depuis, dit Rassinier, ça n'a plus arrêté " (*Drame*, p. 9).

La gloire de Rassinier est d'avoir, le premier, exposé de façon systématique qu'il n'y avait pas eu de génocide et exonéré les nazis de " l'horrible et infamante accusation " (*Drame*, p. 107). Car " le drame des Juifs européens [...] est non pas que six millions d'entre eux ont été exterminés comme ils le prétendent mais seulement dans le fait qu'ils l'ont prétendu " (*Drame,* p. 12). Les amis de Rassinier sont, certes, fondés à soutenir qu'en droit ce ne sont pas les sentiments d'un auteur qui comptent, mais la valeur scientifique de ses affirmations. J'en demeure d'accord en principe, encore qu'une paranoïa antisémite ne soit peut-être pas tout à fait la préparation la meilleure à une étude de la politique hitlérienne à l'égard des Juifs. Comme le dit S. Thion, " il importe que ces affaires restent entre honnêtes gens et gens honnêtes " (p. 45). Mais, de la valeur scientifique des travaux de Rassinier, nous avons un garant, Serge Thion, sociologue, membre du CNRS, titulaire d'un doctorat, et qui doit donc savoir lire. Il nous dit que, dans Le Drame des Juifs européens, Rassinier " pulvérise l'étude la plus solide des statistiques concernant le nombre des disparus dans les communautés juives d'Europe, celles de l'Américain Hilberg " (*Vérité*..., p, 164). Voyons un peu.

Je ne suis pas un spécialiste de la démographie historique, mais je suis tout de même capable de suivre un raisonnement élémentaire. Je n'affirmerai ici rien sur le nombre des disparus, notant simplement que, selon le rapport déjà mentionné de Richard Korherr, inspecteur SS pour les questions de statistiques (que l'ouvrage de Thion ne mentionne pas une seule fois), à la fin de mars 1943, plus de deux millions et demi de Juifs avaient déjà été " évacués ", ce qui signifie sans le moindre doute dans

l'immense majorité des cas : tués, et que ce chiffre ne comprenait pas " les décès survenus [...] dans la zone du front ", ce qui, peut-être, en exclut les victimes des actions des *Einsatzgruppen* (Wellers, *Mythomanie,* p. 43) [74]. Rassinier, lui, estime que le chiffre total des pertes juives se situe autour d'un million, un peu plus ou un peu moins (*Drame*, p. 212). Mais comment raisonne-t-il ?

Je dois ici marquer un peu d'étonnement : Rassinier ne raisonne pas ou, plus exactement, il tient le raisonnement suivant : je prends un pâté d'encre, j'y ajoute un pâté d'alouette (avec la proportion usuelle de cheval) et enfin un pâté de maisons et j'obtiens très exactement... 3 268 471 Juifs prétendument exterminés par Hitler mais ayant survécu à la guerre. Comment Rassinier parvient-il à ce chiffre [75] ? En ajoutant les unes aux autres des données de nature entièrement différente. Le nœud du problème est évidemment la masse considérable des Juifs qui vivaient en Pologne, pays partagé en 1939, dans les États Baltes, en Ukraine, en Russie blanche, en Bessarabie : plus de cinq millions d'êtres humains.

Pour sauver, sur le papier, la majorité de ces Juifs de l'extermination, Rassinier dispose d'une source unique : un article du journaliste juif soviétique David Bergelson, qui dans un journal yiddish de Moscou, *Die Einheit* du 5 décembre 1942, article cité, selon Rassinier, dans un journal allemand de Buenos Aires, *Der Weg*, de janvier 1953 [76], a affirmé que " la majorité (80%) des Juifs d'Ukraine, de Lituanie et de Lettonie a été sauvée ", grâce à l'Armée rouge, s'entend (*Drame*, p. 125). Mais l'aire géographique du salut s'accroît un peu plus dans le livre, puisque, p. 218, il s'agit des " Juifs polonais, baltes et roumains qui, dans les années 1941-1942, ont été évacués sur l'Asie centrale et qui, si on en croit le journaliste juif David Bergelson, auraient été au nombre d'environ 2 à 2,2 millions en 1942 " (*Drame*, p. 218). Comme le dit Thion (p. 33), " il y a les bonnes sources et les mauvaises, l'astuce étant de les bien jauger ". Il se trouve que cette source-là ne vaut rien du tout, et des hommes qui parlent à tout bout de champ de propagande de guerre auraient pu s'apercevoir que nous en avons là un exemple typique (cf. G.Wellers, *Mythomanie*, p. 38). D. Bergelson était un écrivain faisant partie d'un comité juif créé par les autorités soviétiques, à fin de propagande précisément, notamment auprès des Juifs américains. Après la guerre, en 1952, mission accomplie, il fut fusillé. Cela, Rassinier ne le dit pas, et pas un instant il ne se demande comment il pouvait être informé et comment l'Armée rouge, surprise et piégée, aurait pu sauver tant de Juifs. Elle en sauva, certes, quelques-uns. Combien ? Nous ne le savons pas.

Cela étant établi, il est inutile de poursuivre l'analyse et de montrer comment Rassinier " sauve " encore un million et demi de Juifs russes. Comme il l'écrit (*Drame*, p. 221), " une étude démographique ne peut être que de caractère technique ". Mais, un peu inquiet devant le résultat de ses propres calculs, Rassinier a ce mot désarmant : " Il faut pourtant bien que, s'ils ne sont plus en Europe et pas en Israël, ces 3 268 471 Juifs [pas un de plus, pas un de moins !] qui étaient bien vivants en 1945 soient quelque part ailleurs – avec le nombre de ceux dont ils se sont naturellement accrus depuis ! " (*Drame*, p. 217). Car, comme le disait un chansonnier après la libération de la France, " les fours crématoires étaient donc des couveuses ". Que faire de ces Juifs en trop ? On peut, bien sûr, provisoirement, les installer en Asie centrale, mais ils ne peuvent y rester indéfiniment. Alors Rassinier a trouvé une solution. Une filière d'évasion clandestine a permis, entre 1945 et 1961 [77], à plus d'un million d'entre eux, " au prix de difficultés sans nombre... [de] quitter l'Asie centrale pour le

continent américain " (*Drame*, p. 218), c'est-à-dire en traversant la Chine et le Pacifique. En conclusion, " ils sont forcément aux États-Unis " (ibid.).

Mais d'autres surprises sont possibles, la brouille entre Khrouchtchev et Mao Tsé-toung aidant (Rassinier écrit en 1963), il va sans dire que Mao aidera les Juifs à quitter le territoire soviétique. " Dans ce cas, il se pourrait aussi que la présence d'un nombre très important de Juifs se révélât soudain, un jour, dans tous les pays du continent américain, peut-être également en Israël " (*Drame*, p. 214). Au XVIIème siècle, il arrivait que les gazettes annoncent soudain la réapparition des dix tribus perdues d'Israël. Rassinier a réussi un exploit de ce type. Mais, comme il l'a dit, " ce ne sont là que conjectures et non certitudes : l'hypothèse de travail dont tous les chercheurs ont besoin comme base de départ de leurs recherches " (*Drame*, p. 219). Et c'est sur la base de raisonnements de ce type – il en est beaucoup d'autres – que Rassinier se croit fondé à écrire du génocide hitlérien qu'il est, en vérité, " la plus tragique et la plus macabre imposture de tous les temps [78] ".

7. La guerre des Juifs

Serge Thion reconnaît à Robert Faurisson, dans le portrait nuancé qu'il en fait (p. 14), " une certaine propension [qu'il partage] à se ranger du côté des vaincus, de ceux qui se trouvent du mauvais côté du manche ". Mais qui sont les vaincus ? Les Allemands, et plus précisément les nazis ? Certes, ils ont été vaincus, et le peuple allemand a souffert, épouvantablement, comme ont souffert épouvantablement d'autres peuples qui n'ont pas été vaincus, les Russes, les Polonais, les Yougoslaves, les Tchécoslovaques et les Grecs. Les Juifs, en Europe orientale et dans quelques autres régions (en Hollande, en Grèce), n'ont pas été vaincus, ils ont été anéantis. Il n'est pas toujours facile de comprendre ce que cela signifie. On peut le réaliser, presque physiquement, dans l'immense cimetière juif de Varsovie, près du ghetto où vint un jour s'agenouiller " le marxiste Brandt ", comme dit A. Butz (*The Hoax*, p. 244) : les pierres tombales disparaissent tout d'un coup autour de 1942 pour ne reparaître que sur une échelle infinitésimale en 1945. Richard Marienstras a tenté de dire cela : " Ceux dont la civilisation - dont la respiration - était tout entière définie par la *yiddishkeit*, ceux dont toutes les relations vitales dépendaient du domaine yiddish, ceux-là, après la disparition de leur culture, ne peuvent modifier ni déplacer leur allégeance fondamentale à ce qui n'est plus et qui ne peut plus exister que dans un souvenir obsédant et terrifié. Pour eux, il n'y a ni projet ni délivrance, ils n'oublient pas quand ils affirment avoir oublié, ils n'espèrent pas, même si le substitut qu'ils donnent à l'espoir est strident – sa stridence révèle le désespoir ou le malheur dont il est fait [79]. " Il fallait essayer de dire cela qui est peu dicible, et, s'il en est qui se sentent " rachetés " par les victoires militaires d'Israël, je ne puis, pour ma part, que les plaindre et même les mépriser.

Ce ne fut pas une guerre et, je l'ai déjà dit, le Conseil d'État de la République polonaise qui, en avril 1967, a conféré aux victimes d'Auschwitz une décoration militaire pour être morts " en luttant contre le génocide hitlérien " a montré qu'il n'avait pas compris ou pas voulu comprendre ce qui s'était passé [80]. Mais, nous dit-on, ce fut précisément une guerre. L'Anglais Richard Harwood (pseudonyme du néo-nazi Verrall) nous l'explique dans cette fameuse brochure qui déclencha la juste fureur de P. Viansson-Ponté et relança dans la bataille Faurisson (*Le Monde*, 17 juillet 1977 et *Vérité*..., p. 65-92) : " Le 5 septembre 1939, Chaïm Weizmann, président de

l'Organisation sioniste (1920) et de l'Agence juive (1929), qui devint plus tard le premier président de la République d'Israël, avait déclaré la guerre à l'Allemagne au nom des Juifs du monde entier, en spécifiant que "les Juifs font cause commune avec la Grande-Bretagne et combattront dans le camp des démocraties [...] L'Agence juive est prête à prendre des mesures immédiates pour utiliser la main d'œuvre juive, la compétence technique et les ressources juives, etc." (*Jewish Chronicle*, 8 septembre 1939). " Peu importe, bien sûr, que Weizmann n'ait eu ni qualité pour parler au nom des Juifs du monde entier, ni d'ailleurs l'intention de le faire [81]. Dirigeant sioniste, étroitement lié avec l'Angleterre, malgré le conflit provoqué par la politique anglaise d'arrêt de l'immigration en Palestine, il a parlé, comme à la même époque Ben Gourion, au nom des siens et d'une idéologie minoritaire. Les sentiments des Juifs américains, par exemple, n'étaient pas douteux, mais personne ne pouvait déclarer la guerre en leur nom. Non content de répéter " Harwood ", Faurisson y ajoute une erreur fort significative : " En la personne de Chaïm Weizmann, président du Congrès juif mondial [...], la communauté juive internationale a déclaré la guerre à l'Allemagne le 5 septembre 1939 " (*Vérité*..., p, 187, même indication p. 91, n.). Le président du Congrès juif mondial était alors le rabbin américain Stephen Wise. Mais, à défaut de pouvoir disposer d'un porte-parole du judaïsme international, le mieux est encore de l'inventer. Cette " déclaration de guerre " est, précise Faurisson, la suite des mesures de boycottage économique de l'Allemagne nazie décidées par " la communauté juive internationale en rétorsion des mesures antisémites prises par Hitler ". C'est tout simple: " Cet engrenage fatal allait conduire, de part et d'autre, à une guerre mondiale " (*Vérité*..., p. 187) [82]. Une fois le vin tiré, il faut le boire, la guerre a eu lieu, " le soldat allemand mène un féroce combat contre les partisans [...] y compris, s'il le fallait, contre les femmes et les enfants mêlés aux partisans ", mais, Faurisson nous le précise : " L'armée donne les ordres les plus draconiens pour qu'aucun soldat allemand ne participe à des excès sur la population civile, Juifs y compris. " Mieux : on peut dire de la Wehrmacht, SS compris, " qu'elle a été, d'une certaine façon, moins redoutable pour les civils non combattants que beaucoup d'autres armées " (*Vérité*..., p. 187 et 211, n. 45). Les *Einsatzgruppen* n'ont apparemment pas existé.

A partir de là, il devient possible de tout expliquer, de tout justifier. L'étoile juive ? Une mesure militaire. " Hitler se préoccupait peut-être moins de la question juive que d'assurer la sécurité du soldat allemand " (*Vérité*..., p. 190) [83]. Beaucoup de Juifs parlaient allemand et on les soupçonnait de pratiquer " l'espionnage, le trafic d'armes, le terrorisme, le marché noir ". Les enfants qui portaient l'étoile à partir de six ans ? Faurisson a réponse à tout : " Si l'on reste dans le cadre de cette logique militaire, il existe aujourd'hui suffisamment de récits et de mémoires où des Juifs nous racontent que dès leur enfance ils se livraient à toutes sortes d'activités illicites ou de résistance aux Allemands " (*Vérité*..., p, 190).

Et, dans cette même page que l'on devrait faire figurer dans une anthologie de l'immonde, Faurisson nous montre, par un exemple précis, que les Allemands avaient bien raison de se méfier : " Ils redoutaient ce qui allait d'ailleurs se passer dans le ghetto de Varsovie où, soudain, juste à l'arrière du front, en avril 1943, une insurrection s'est produite. Avec stupéfaction, les Allemands avaient alors découvert que les Juifs avaient fabriqué 700 blockhaus. Ils ont réprimé cette insurrection et ils ont transféré les survivants dans des camps de transit, de travail, de concentration. Les Juifs ont vécu là une tragédie. " Il n'est pas inutile de lire cette page d'un peu plus près. Tout appel de note a charitablement disparu, mais la note 48 de la page 211 nous

permet d'apprendre la source de Faurisson et de le surprendre au travail. Son " informateur ", comme disent les ethnologues, est le Reichsführer SS Heinrich Himmler en personne, et plus précisément son discours de Posen (Poznan) le 6 octobre 1943 : " J'ai nettoyé de grands ghettos juifs dans les territoires de l'arrière. Dans un ghetto de Varsovie, nous avons eu des combats de rue pendant quatre semaines. Quatre semaines ! Nous y avons démoli environ sept cents bunkers [84]. "

Faurisson intervient sur ce texte et sur cet événement à de multiples niveaux, d'abord en ajoutant à l'indication de Himmler : " dans les territoires de l'arrière " (*in den Etappengebieten*), les petits mots " juste " et " front " qui le rendent cohérent avec sa logique militaire. Le lecteur peut ainsi oublier que le " front " était alors très loin, à plus de 1000 kilomètres, modifications étonnantes de la part de ce maniaque de la note et de la précision [85], mais le " front ", n'est-ce pas ?, est une notion ambiguë. De l'événement lui-même, qui intervient alors que le ghetto est aux trois quarts vidé de sa population par des déportations massives, le lecteur ne saura rien. Ici encore, le maître de Faurisson s'appelle Himmler qui, le 21 juin 1944 à Sonthofen, essaya de faire croire aux généraux allemands qu'il avait dû affronter, au ghetto de Varsovie, non une poignée de combattants, mais " plus de cinq cent mille Juifs " qu'il a fallu liquider " en cinq semaines de combats de rue " (*Discours secrets*, p. 207). Silence également sur le contexte immédiat du discours du 6 octobre 1943 qui voit Himmler protester contre la tyrannie de l'économie, si souvent invoquée par les révisionnistes : " Ce ghetto fabriquait des manteaux de fourrure, des vêtements, etc. Avant, quand on voulait y entrer, on vous disait : "Halte ! Vous entravez l'économie de guerre ! Halte ! Fabrique d'armement !" " (*Discours secrets*, p. 169). Silence sur tout cela, mais un avertissement, dans cette même note 48, p. 211, à propos des *Discours secrets* : " Cet ouvrage est à utiliser avec précaution et surtout sa traduction en français. " Pourquoi cette précaution ? Nous le savons déjà, en lisant le discours de Posen, le lecteur risquerait d'apprendre, à la page précédente, que Himmler avait donné l'ordre de tuer (*umbringen*) les hommes, les femmes et les enfants du peuple juif. Assurément, dans cette guerre-là, Himmler n'a pas été vaincu.

8. De l'art de ne pas lire les textes

S'il n'y a pas, au sens scientifique du terme, de " débat " sur l'existence des chambres à gaz, c'est un fait que MM. les " révisionnistes " prétendent que ce débat existe, ou plutôt qu'il n'existe pas, puisqu'ils sont convaincus que – toute réserve étant faite sur l'activité d'un ou deux SS fous – rien de tel n'a existé. Mais la chambre à gaz n'existe pas en elle-même et pour elle-même, elle existe comme terme d'un processus de sélection qui, à l'entrée du camp ou dans le camp, séparait sommairement hommes et femmes que les médecins SS estimaient aptes au travail et les autres.

On connaît ce processus à la fois par les documents administratifs nazis et par le récit des déportés. Voici, par exemple, un télégramme adressé d'Auschwitz à l'administration économique centrale des camps à Oranienburg, le 8 mars 1943. Le document énumère divers convois ; ainsi celui-ci : " Transport de Breslau, arrivé le 5.3.43. Total : 1 405 Juifs. Mis au travail 406 hommes (usines Buna) et 190 femmes. Ont été soumis au traitement spécial (*sonderbehandelt wurden*) 125 hommes et 684 femmes et enfants [86]. " L'addition est exacte. Osera-t-on dire que ces personnes ont été conduites dans un camp de repos ?

Côtés déportés, le récit a été mille fois fait et il est pratiquement identique chez tous les témoins [87], ce qui, hélas, ne signifie pas qu'ils se soient recopiés les uns les autres. Le témoignage de celui qui était alors un jeune chimiste italien, Primo Levi, est particulièrement nu. Il partit le 22 février 1944 dans un train contenant 650 déportés. A l'arrivée à Auschwitz, une dizaine de SS, " l'air indifférent, interrogeaient les débarqués. "Quel âge ? En bonne santé ? Malade ?" et indiquaient deux directions. En moins de dix minutes nous, les hommes valides, nous fûmes regroupés. Ce qui arriva aux autres, aux femmes, aux enfants, aux vieillards, nous ne pûmes alors l'établir ni dans l'immédiat ni après : la nuit les engloutit purement et simplement. " Parfois, ajoute Primo Levi qui devait vite apprendre, les choses étaient encore plus simples : ceux qui descendaient d'un côté de la voie étaient enregistrés, " les autres allaient à la chambre à gaz [88]. " Ainsi fonctionnait la rationalité SS. Auschwitz était, on nous le répète sur tous les tons (Butz, Faurisson, Thion), un grand centre industriel, spécialisé dans la production de caoutchouc synthétique. Mais personne ne nous a jamais expliqué pourquoi des bébés devaient parvenir jusque-là, et personne ne nous a jamais dit ce que devenaient ces bébés. L'incapacité absolue où se trouvent les " révisionnistes " de nous dire où allaient ceux qui n'étaient pas enregistrés dans le camp et dont le nom figure cependant sur les listes des convois est la preuve du caractère mensonger de leurs affirmations [89]. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Th. Christophersen, le témoin des révisionnistes, écrit tout uniment : " Lors de l'appel on demandait aux détenus s'ils étaient disposés à accomplir ce travail [en l'espèce, les plantations d'un pissenlit à caoutchouc] et s'ils avaient déjà fait quelque chose de semblable ; presque toujours les volontaires étaient trop nombreux. Alors on les sélectionnait ; cette sélection a été, plus tard, complètement déformée. Il était naturel de vouloir occuper les détenus et ceux-ci ne demandaient pas mieux. La sélection n'avait d'autre but que de les utiliser selon leurs goûts, leurs capacités et leur état de santé " (*Mensonge d'Auschwitz*, p. 22). A. R. Butz, si habile pourtant, glisse et se contente à peu près de noter que " les activités industrielles et autres demandaient que l'on procédât à des sélections pour des buts variés " (*The Hoax*, p. 111). Son argument à peu près unique contre l'interprétation usuelle est qu'il y avait de grands malades juifs à l'hôpital. C'est une fois de plus chercher une rationalité largement imaginaire.

Toute la question est de savoir ce qui se passait lors de la " sélection " à l'entrée du camp ou, plus tard, lors des opérations qui visaient, selon l'interprétation courante, à séparer ceux dont la force de travail pouvait boucher des trous dans tel ou tel domaine, à Auschwitz, et les autres, qui étaient parfois tous les autres. Pouvait on lors d'une telle " sélection " être l'objet du mauvais choix, et reparaître par la suite ? Rassinier a eu, à Dora, un camarade qui fut sélectionné et qui reparut. Mais il n'y avait pas de chambre à gaz à Dora et cet homme avait été envoyé à Bergen-Belsen, " camp hôpital ", en réalité mouroir, d'où il eut la chance de revenir (*Mensonge*, p, 170). Faurisson publie triomphalement la photo de Simone Veil censée être gazée et bien vivante. Le mécanisme de cette erreur est extrêmement simple et les indications que donne Faurisson (*Vérité...*, p. 328) permettent aisément de le reconstituer. Selon l'historienne polonaise Danuta Czech qui s'est attachée à reconstituer pour la série *Hefte von Auschwitz* le calendrier du camp, le convoi no 71 venu de Drancy (16 avril 1944) fut traité ainsi : 165 hommes furent enregistrés, le reste du convoi fut gazé (Hefte von Auschwitz, 7, 1964, p. 88). Les archives, incomplètes, du camp ne comprenaient plus le nom des femmes ayant été enregistrées. L'erreur a été rectifiée par S. Klarsfeld dans le *Mémorial* : " Le calendrier d'Auschwitz ne mentionne aucune

femme sélectionnée mais cela est inexact, car en 1945 on comptait 70 femmes survivantes de ce convoi. Il y avait également 35 hommes survivants. " On peut aussi, pourtant, faire " bon usage " de la notion de sélection, par exemple à des fins de plaidoirie. On le sait : l'optimiste dit d'un verre qu'il est à moitié plein et le pessimiste qu'il est à moitié vide. On peut aussi choisir de ne voir que l'aspect " positif ", si j'ose dire, de la sélection. C'est le parti auquel se rallia Me Hans Latemser qui fut, à Nuremberg, l'avocat du grand état-major allemand et défendit, à Francfort en 1963-1965, plusieurs inculpés du procès d'Auschwitz. Étant bien entendu, expliqua-t-il, que le but d'Himmler et Hitler était d'anéantir les Juifs, ceux qui " sélectionnaient " des Juifs pour les faire entrer dans le camp faisaient ainsi obstacle à la solution finale " [90].

Telle n'est pas, on s'en doute, l'interprétation de Robert Faurisson. Il a été cependant conduit, spontanément d'abord, puis contraint par les objections dirimantes de G. Wellers, à aborder un autre aspect de la sélection, celui de la séparation entre malades du typhus et bien portants, puisque c'est ainsi qu'il interprète, en définitive, les " actions spéciales " et les sélections [91]. Le texte décisif, en la matière, est un document dont personne n'a contesté l'authenticité (même si Butz, courageux mais pas téméraire, garde à son sujet le silence le plus complet). Du 30 août au 18 novembre 1942, le professeur Dr Johann Paul Kremer a servit au camp d'Auschwitz en qualité de médecin SS. Les Anglais l'arrêtèrent en août 1945 et saisirent un journal intime dans lequel il notait les différents événements de sa vie, y compris les " actions spéciales " auxquelles il participait à Auschwitz. Ce journal a été en partie publié [92].

Pour l'interpréter [93], je vais faire appel, par exception, à une règle exégétique posée par R. Faurisson. Celui-ci l'a formulée, à propos de textes littéraires, de plusieurs façons. Voici une des plus anciennes : " Pour ne pas chercher un sens et un seul à ce qu'on dit, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, de haute ou de basse littérature, il faudrait de graves raisons qu'on n'a pas encore découvertes [94] " ; et, plus lapidairement : " Il faut chercher la lettre avant de chercher l'esprit. Les textes n'ont qu'un sens ou bien il n'y a pas de sens du tout " (*Nouvelles littéraires*, 10-17 février 1977 ; *Vérité...*, p. 54). S'agissant de la poésie, dont Faurisson est, par profession, interprète, ce principe est d'une absurdité palpable : la poésie joue toujours sur la polysémie ; mais cette règle a sa valeur s'il s'agit d'un langage direct du genre : je vais acheter une baguette de pain.

Le *Journal de Kremer* appartient incontestablement à cette dernière catégorie. Les notations nous renseignent sur la vie personnelle et professionnelle du médecin. Par exemple, le 9 octobre 1942 : " J'ai envoyé à Munster un premier colis contenant 9 livres de savon mou d'une valeur de 200 RM. Temps pluvieux " ; le 21 septembre : " J'ai écrit aujourd'hui à cause d'Otto à la Direction de la Police de Cologne (service de la police judiciaire). Dans la soirée, abats de canard. Le docteur Meyer me fait part de la transmission héréditaire d'un traumatisme (nez) dans la famille de son beau-père. " Beaucoup de ces remarques portent sur la vie du camp, les maladies qui y sévissent, les précautions prises. Par exemple, le 1er septembre, c'est-à-dire le surlendemain de l'arrivée du médecin : " J'ai commandé par écrit, à Berlin, une casquette d'officier SS, un ceinturon et des bretelles. Dans l'après-midi, j'ai assisté à la désinfection d'un bloc pour le débarrasser des poux ou moyen d'un gaz, le Zyklon B. " Dès le jour de son arrivée, Kremer est frappé par l'importance du typhus exanthématique ; il est vacciné dès le lendemain, revacciné le 7 septembre et le 14 du même mois. Le ton ne change

pas quand il s'agit de procéder au prélèvement de matériel d'expérience sur des prisonniers ; par exemple, le 3 octobre : " J'ai procédé aujourd'hui à la conservation de matériel vivant provenant de foies et de rates d'hommes ainsi que de pancréas. " Il ne change pas non plus quand Kremer assiste à des peines physiques ou à des exécutions. Ainsi le 9 septembre : " Plus tard, dans la matinée, j'ai assisté en qualité de médecin à l'administration de coups de bâton à 8 détenus et à une exécution par arme de petit calibre. " Même calme les 13 et 17 octobre alors pourtant que les exécutions sont beaucoup plus nombreuses : 7 civils polonais dans le premier cas, 11 victimes dans le second : " J'ai assisté à l'administration d'une peine et à 11 exécutions : *bei einem Straffvollzug und 11 Exekutionen zugegen*. "

Le ton ne change que dans une seule série de circonstances, pour prendre alors parfois (pas toujours) une allure émotive tout à fait remarquable. Il s'agit de ce que le texte appelle des actions spéciales, *Sonderaktionen*. Kremer assiste à onze de ces opérations, qu'il numérote et qui ont lieu, parfois, deux fois par jour. Dans sept cas, le 5 septembre (2e action), le 6 et 10 septembre, le 23 septembre (deux actions), le 30 septembre, le 7 octobre, le ton reste banal. Dans les quatre autres cas, qui comprennent la première et la dernière " actions " de la série, ce qui montre que Kremer ne parvient pas tout à fait à s'habituer, Kremer donne des signes d'émotion violente et même d'une certaine épouvante. Le 2 septembre : " J'ai assisté pour la première fois à une action spéciale, à l'extérieur, à 3 heures du matin. En comparaison, l'Enfer de Dante m'apparaît presque comme une comédie. Ce n'est pas pour rien qu'Auschwitz est appelé le camp de l'anéantissement " (*Umsonst wird Auschwitz nicht das Lager der Vernichtung genannt*) [95]. 5 septembre (1ère action) : " Aujourd'hui, à midi, j'étais présent à une action spéciale à partir du FKL [96] (musulmans) : le comble de l'horreur. Le Hauptscharführer Thilo avait raison de me dire aujourd'hui que nous nous trouvions ici à l'anus mundi. " Le 12 octobre, après avoir noté que, du fait d'une vaccination contre le typhus, il a la fièvre, Kremer ajoute : " Malgré cela, j'ai assisté dans la nuit, encore à une action spéciale sur des gens en provenance de Hollande (1600 personnes). Scènes épouvantables devant le dernier bunker ! C'était la dixième action spéciale. " 18 octobre : " Ce dimanche matin, par temps pluvieux froid, j'ai assisté à la onzième action spéciale (Hollandais). Scènes horribles avec trois femmes qui suppliaient de leur laisser la vie sauve. "

Cette coïncidence entre le langage codé (action spéciale) et le langage émotionnel est tout de même remarquable. Une deuxième remarque doit être faite : Kremer, dans cinq cas sur onze, donne quelques précisions sur les personnes concernées par les " actions spéciales ". Il s'agit dans trois cas, les nos 2, 10 et 11 de Hollandais, dans les deux autres (1 et 9) respectivement de " musulmans ", de " musulmanes " et de personnes venant de l'extérieur (*Auswärtige*). On ne sortira pas beaucoup du ras du texte en rappelant que, dans l'argot des camps, les " musulmans " étaient des détenus parvenus au dernier degré de la cachexie. Mais peut-être est-ce là contredire trop gravement le " témoin " Th. Christophersen ?

L'interprétation usuelle de ces textes consiste à dire qu'une " action spéciale " correspond précisément à la sélection, sélection pour les arrivants de l'extérieur, sélection aussi pour les détenus épuisés. Les uns comme les autres, quand ils avaient été orientés dans la " mauvaise " direction, prenaient le chemin de la chambre à gaz.

Faurisson a contesté cette interprétation [97], et voici celle qu'il propose et que je citerai intégralement : " Il faut citer correctement le *Journal* du médecin Johann Paul Kremer. On verra ainsi que, s'il parle des horreurs d'Auschwitz, c'est par allusion aux horreurs de l'épidémie de typhus de septembre-octobre 1942. Le 3 octobre, il écrira : "A Auschwitz, des rues entières sont anéanties par le typhus". Lui-même, il contractera ce qu'il appelle "la maladie d'Auschwitz". Des Allemands en mourront. Le tri des malades et des bien portants, c'était la "sélection" ou l'une des formes de "l'action spéciale" du médecin. Ce tri se faisait soit à l'intérieur des bâtiments, soit à l'extérieur. Jamais il n'a écrit qu'Auschwitz était un *Vernichtungslager*, c'est-à-dire, selon une terminologie inventée par les Alliés après la guerre, un "camp d'extermination" (entendez par là : un camp doté d'une chambre à gaz). En réalité il a écrit : "Ce n'est pas pour rien qu'Auschwitz est appelé le camp de l'anéantissement (*das Lager der Vernichtung*) [98]". Au sens étymologique du mot, le typhus anéantit ceux qu'il frappe. Autre grave erreur de citation : à la date du 2 septembre 1942, le manuscrit de Kremer porte : "Ce matin, à 3 heures, j'ai assisté, dehors, pour la première fois, à une action spéciale." Historiens et magistrats suppriment traditionnellement le mot "dehors" (*draussen*) pour faire dire à Kremer que cette action se déroulait dans une "chambre à gaz [99]". Enfin les scènes atroces devant le "dernier bunker" (il s'agit de la cour du bunker no 11) sont des exécutions de condamnés à mort, exécutions auxquelles le médecin était obligé d'assister. Parmi les condamnés se trouvent trois femmes arrivées dans un convoi de Hollande [100]. " Georges Wellers fit remarquer que Faurisson utilisait les aveux de Kremer en 1947 pour interpréter comme ne se référant qu'à trois exécutions les notations de son journal en date du 18 octobre 1942 mais qu'il faisait semblant d'ignorer que, le même jour de 1947, Kremer parlait des chambres à gaz d'Auschwitz (*Le Monde*, 21 février 1979 ; *Vérité*..., p. 332-334). A quoi Faurisson réplique que des aveux de Kremer il retient ce qui est croyable, non ce qui est incroyable. Kremer ayant dit un jour que la réouverture des chambres à gaz se faisait " un moment " après la mort des victimes, il y a là, dit-il gravement, " une impossibilité matérielle flagrante " (*Vérité*..., p, l 12).

Laissons de côté ce qui, dans cette interprétation, relève de la cuistrerie ou de la subjectivité (qu'est-ce qu'un moment ?) Elle se heurte à une série d'objections absolument déterminantes :

1. Il n'y a pas un seul passage du *Journal* où Kremer parle du typhus en liaison avec les " actions spéciales ". 2. On ne comprendrait pas pourquoi le typhus coïnciderait obligatoirement avec des arrivées de l'extérieur (y avait-il à cette date une épidémie de typhus en Hollande ?). 3.On ne comprend pas pourquoi une exécution, scène banale pour Kremer, de même d'ailleurs que tout ce qui concerne le typhus, prend tout à coup, à propos d'une action spéciale, un caractère tragique. 4. Qu'Auschwitz soit le *Lager der Vernichtung* n'a pas de rapport avec les épidémies de typhus. En effet, Faurisson, si soucieux d'exactitude en matière de traduction, ne s'est pas aperçu que Kremer n'emploie pas, pour le typhus, le verbe vernichten, il écrit le 3 octobre : " A Auschwitz, des rues entières sont abattues par le typhus " (*In Auschwitz liegen ganze Strassenzüge an Typhus darnieder*). La différence de verbe (*darniederliegen* au lieu de *vernichten*) est significative, et Faurisson s'est laissé duper par la traduction de l'éditeur polonais. Enfin, détail que je mentionne pour montrer comment Faurisson lit les textes, il est faux que Kremer ait eu le typhus et que ce qu'il appelle la maladie d'Auschwitz soit le typhus. Les indications données dans le *Journal* le 3 septembre, le 4 septembre et le 14 septembre montrent avec une parfaite clarté que la maladie

d'Auschwitz est une diarrhée avec une fièvre modérée (37,8 le 14 septembre). Kremer a été, en fait, vacciné contre le typhus proprement dit (exanthématique) et contre la fièvre typhoïque. L'interprétation de Faurisson n'est donc pas recevable, et avec elle est détruite cette explication par le typhus de la mortalité d'Auschwitz chère à ceux des révisionnistes qui, comme Butz, voulaient tout de même bien admettre que l'on mourait beaucoup à Auschwitz. Il faut revenir à ce que nous apprennent les archives du camp et les aveux de Kremer, que les " actions spéciales " correspondaient à l'arrivée des convois de déportés (en règle générale dûment enregistrés dans les archives du camp), que les déportés non immatriculés dans le camp étaient gazés dans les bunkers de Birkenau (petites maisons situées dans la forêt) [101], que des malades du camp (notamment typhiques) et des "musulmans " et "musulmanes " étaient eux aussi gazés, et qu'il se produisait parfois, au dernier moment, des scènes pénibles, comme cela arriva le 18 octobre 1942, avec ces trois Hollandaises " jeunes et en bonne santé " qui " ne voulaient pas entrer dans la chambre à gaz et pleuraient pour conserver la vie " et qui furent fusillées[102], scènes qui troublaient l'ordre SS.

Quand Kremer parle du camp de l'anéantissement, il ne fait pas, c'est vrai, référence à un concept juridico-administratif, qui ne figurait pas, c'est encore vrai, sur les tablettes officielles du IIIe Reich, il parlait tout simplement de ce qu'il voyait. Sur le plan qui lui est cher, celui de l'exactitude philologique, de la traduction correcte, l'interprétation de Faurisson est un contresens ; sur le plan de la morale intellectuelle et de la probité scientifique, c'est un faux [103].

9. De Platon, du mensonge et de l'idéologie

Arthur Butz appelle " mythologistes de l'extermination " (*The Hoax*, p. 248 et passim) les historiens qui ont tenté de reconstruire le cheminement du génocide. En créant cette expression, il est clair qu'il a parfaitement défini ce que lui-même et les autres " révisionnistes " ont réalisé : un discours qui remplace le réel par le fictif. Ainsi, rejeter, par principe, tous les témoignages directs pour admettre comme décisifs les témoignages de ceux qui, de leur propre aveu, n'ont rien vu du tout, comme les délégués du " Comité international de la Croix-Rouge ", voilà un signe qui ne trompe pas [104]. Remplacer l'histoire par le mythe est un procédé qui n'offrirait guère de danger s'il existait un critère absolu qui permette de distinguer à première vue l'un de l'autre. Le propre du mensonge est de se présenter comme étant la vérité. Bien sûr cette vérité n'a pas toujours une vocation universelle. Elle peut être la vérité d'une secte minuscule, une vérité à ne pas mettre entre toutes les mains. C'est le cas des éditeurs du " témoignage " de Th. Christophersen qui ne doivent guère se faire d'illusion sur la crédibilité de leur témoin, puisqu'ils ont mis en épigraphe cette formule de Theodor Storm : " Ne dissimule jamais la vérité. Même si elle t'apporte la souffrance, elle ne t'apportera jamais le remords ; mais parce que la vérité est une perle, ne la jette jamais aux pourceaux [105]. "

Il est des " vérités " tout aussi trompeuses, mais plus élaborées ; et, s'il faut donner un prix du mensonge, je dirai que le livre de Butz, *The Hoax of the 20th Century* (L'Escroquerie du XXe siècle), représente, par moments, une réussite assez effrayante : le lecteur est conduit persuasivement par la main et amené peu à peu à l'idée qu'Auschwitz est une rumeur orientée, dont d'habiles propagandistes ont fait peu à peu une vérité. C'est de cette " bonne nouvelle " que Faurisson s'est fait l'évangéliste maladroit. C'est Butz et non pas lui qui pourrait être défini dans les termes de Zola

comme " l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire ". Réfuter Butz ? Cela est possible, bien entendu, cela est même facile, à condition de connaître le dossier, mais cela est long, cela est fastidieux. On vient de s'en rendre compte par quelques exemples précis, détruire un discours demande de l'espace et du temps. Quand un récit fictif est convenablement fait, il ne contient pas en lui-même les moyens de le détruire en tant que tel.

C'est là une vieille histoire que l'on peut suivre, si l'on veut, depuis la Grèce ancienne. Les poètes savaient qu'ils pouvaient dire le vrai et le faux et mêler l'un à l'autre par la vertu de la ressemblance. Les Muses, " filles véridiques du grand Zeus ", parlent ainsi à Hésiode : " Nous savons conter des mensonges tout pareils aux réalités ; mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, proclamer des vérités [106]. ". Cette proximité, cette inquiétante ressemblance est combattue par la philosophie naissante qui sépare, qui oppose la vérité et l'apparence. L'histoire elle aussi intervient dans ce débat. Alors qu'en Israël elle apparaît comme expression de l'ambiguïté humaine [107], en Grèce elle joue sur l'opposition du vrai et du faux. " J'écris, dit le premier historien, Hécatée de Milet, ce que je crois être vrai, car les paroles des Grecs sont, à ce qu'il me semble, nombreuses et ridicules. " Mais, d'Hécatée à Hérodote et d'Hérodote à Thucydide, chaque génération d'historiens s'efforce de disqualifier la précédente, comme le vrai peut disqualifier le mythique et le mensonger. Avec Platon la philosophie entre à son tour dans le jeu et lui fait franchir un pas décisif. Car, si Platon retient de Parménide l'opposition de l'apparence et de la vérité, son discours traite d'abord et avant tout du monde des hommes, donc de l'apparence et d'une apparence qui ourle la vérité, qui en est le contrepoint, l'imitation mensongère et trompeuse. Entre le sophiste et celui qu'il imite, il y a des ressemblances, " comme entre chien et loup, en effet, comme entre la bête la plus sauvage et l'animal le plus apprivoisé. Or, pour se bien assurer, c'est, par dessus tout, à l'égard des ressemblances qu'il se faut tenir en garde perpétuelle. C'est un genre, en effet extrêmement glissant " (*Sophiste*, 231a) ; tout le dialogue du Sophiste est une réflexion sur la quasi-impossibilité de distinguer le vrai du faux, et de l'obligation où nous sommes, pour débusquer le menteur, de reconnaître au non-être une certaine forme d'existence. Mais celui qui détient la vérité est aussi celui qui a le droit de mentir. Platon fait dans la *République* la théorie du beau mensonge ; il écrit dans le livre III des *Lois* une histoire fabriquée d'Athènes dans laquelle la bataille de Salamine, parce que menée sur mer avec la démocratie des marins, est éliminée du récit de la seconde guerre médique. Dans le prologue du *Timée* et dans le *Critias*, il réalise, dans ce domaine, son chef-d'œuvre : inventer de toutes pièces un continent disparu, l'Atlantide, adversaire d'une antique et parfaite Athènes : récit véridique, dit et répète Platon, mensonge emblématique en réalité et que le lecteur philosophe apprend aisément à décrypter. Mais les affirmations de Platon sur la réalité de l'Atlantide font encore aujourd'hui, après plus de vingt-trois siècles, des dupes et des profiteurs de ces dupes.

Un tel discours ne devient, bien sûr, dangereux que lorsqu'il s'appuie sur un pouvoir d'État et acquiert un statut de monopole. Platon ne fit la loi dans aucune cité grecque, mais il est vrai que le Bas-Empire, depuis Dioclétien, païen ou chrétien, devint à sa façon platonicien. Laissons se dérouler les siècles. Nous vivons aujourd'hui " l'ère de l'idéologie "[108]. Comment Auschwitz échapperait-il au conflit des interprétations, à la dévorante rage idéologique? Encore faut-il marquer les limites de cette permanente réécriture de l'histoire qui caractérise le discours idéologique. " Sionistes et Polonais nous présentent déjà des versions bien divergentes d'Auschwitz ", dit Faurisson

(*Vérité*..., p. 194). C'est vrai. Pour les Israéliens ou du moins leurs idéologues, Auschwitz est l'aboutissement inéluctable et logique de la vie en diaspora et toutes les victimes des camps de la mort avaient vocation de devenir citoyens d'Israël, ce qui est une double contre-vérité. Quant aux Polonais, il n'est pas toujours facile de distinguer dans ce qu'ils écrivent ce qui relève de la vérité obligatoire - par exemple la révérence devant les décisions officielles de la Commission soviétique d'enquête au lendemain de la Libération - et ce qui est idéologie intégrée, nationaliste avant tout. L'historienne polonaise Danuta Czech écrit ceci qui est assez surprenant : " Konzentrationslager Auschwitz-Birkenau servait à réaliser le programme de l'extermination biologique des peuples, surtout des peuples slaves et parmi eux tout particulièrement du peuple polonais et des peuples de l'URSS ainsi que des Juifs et de ceux qui étaient considérés comme Juifs d'après les décrets de Nuremberg [109]... " Mais ni les Polonais ni les Israéliens, bien sûr, ne transforment en profondeur la réalité du massacre.

Ce qui se passe avec les œuvres de Butz, de Faurisson et des autres idéologues de la " révision " est d'une tout autre nature : un mensonge total, tel qu'en produisent abondamment les sectes et les partis, y compris, bien sûr, les partis-États. Si l'Histoire du Parti communiste (bolchevique) du temps de Staline est un monument durable du mensonge historique le plus meurtrier, il existe aussi, de l'histoire stalinienne, des versions libérales et érudites. *La Grande Conspiration contre la Russie* de M. Sayers et A. E. Kahn[110] fut un modèle du genre, avec son jeu de références et ses notes bibliographiques, utilisant aussi au besoin des ouvrages interdits en Union soviétique, comme *Ma vie* de Trotsky, mais au service d'une vision entièrement orthodoxe de l'histoire russe, avec, par exemple, des perles comme celle-ci : " La mort de Trotsky ne laissait plus qu'un seul candidat vivant au rôle de Napoléon en Russie : Adolf Hitler " (p. 431). Au lendemain de la guerre et du front populaire des États, j'ai été le témoin de l'efficacité de ce type de discours.

En France l'affaire Dreyfus a donné naissance à des réussites peut-être encore plus parfaites. En 1905, " Henri Dutrait-Crozon " (pseudonyme de deux membres de la ligue d'Action française, F. Delebecque et le colonel G. Larpent) publie, avec une préface de Ch. Maurras, une " révision " des deux premiers volumes de l'histoire de l'affaire Dreyfus de J. Reinach [111], qui, en tant que genre littéraire, me paraît directement à l'origine du révisionnisme actuel. Toutes les remarques formulées, à beaucoup près, n'étaient pas inexactes, c'était simplement l'ensemble qui était mensonger, le faux (par exemple les " aveux " de Dreyfus) qui était pris pour le vrai. Cette entreprise historique n'en allait pas moins donner naissance à un livre de plus de 800 pages, authentiquement érudit, avec des milliers de références, et qui, pour tout un courant, minoritaire mais enfoncé dans son idéologie sectaire, de l'opinion française allait représenter une bible de la culpabilité du capitaine. Et peu importe que de nouveaux documents paraissent qui ridiculisent cette thèse, comme les *Carnets* de Schwartzkoppen, ils sont aussitôt digérés et intégrés : " Mais que vaut ce témoignage ? C'est ce que bien peu de gens se sont donné la peine de rechercher [112]. " Et, bien sûr, il était démontré, irréfutablement, que le témoignage, pour d'évidentes raisons matérielles, morales, intellectuelles, ne pouvait être que mensonger.

Chacun peut voir ce type de discours fonctionner autour de soi, et le livre de Thion, comme quelques autres travaux de ce style, en offre un exemple particulièrement raffiné. Thion, reprenant le titre d'une conférence de Rassinier [113], oppose la " vérité historique " à la " vérité politique ". La première est, je suppose, le résultat

d'une enquête loyale, la seconde a été imposée, nous démontrent Rassinier, Butz et Faurisson, dès 1942, par le groupe de pression sioniste et communiste qui a fini par mobiliser tout le pouvoir de la propagande alliée. Le tout a débouché sur la création d'Israël et les réparations payées par l'Allemagne.

Le processus qui a constitué cette " vérité " est à l'inverse de celui qui vient d'être décrit. Prenons le cas de Thion. Comme nombre de militants des causes du tiers-monde, il a certes rencontré parmi ses adversaires les représentants de l'idéologie sioniste, voire de l'État israélien, et c'est cet affrontement qu'il a transposé dans le passé, sans se rendre compte que le " lobby sioniste " n'avait pas, à beaucoup près, le pouvoir qui lui est prêté, mais transformant la " vérité politique " d'aujourd'hui en vérité historique d'hier.

Un exemple caricatural d'un tel raisonnement délirant est fourni par l'Australien John Bennett, ancien secrétaire du " Victorian Council for Civil Liberties ", qui participa au Colloque de Los Angeles et dont Thion a fait, à juste titre (*Vérité*..., p, 160-162), une des figures de proue du révisionnisme à l'étranger. J. Bennett est parti d'une lutte, en soi fort légitime, contre l'emprise des milieux sionistes sur les moyens d'information, et notamment contre leur tentative d'obtenir l'interdiction d'une station de radio diffusant les thèses palestiniennes. Remontant du présent au passé, il se laissa convaincre par le livre de Butz que les Australiens avaient subi un " lavage de cerveau ". Il entreprit de dénoncer ce mensonge et l'appui donné à Israël dont les conséquences sont politiquement et économiquement dangereuses : " L'appui inconditionnel donné à Israël par l'Occident a conduit à la multiplication par six du prix du pétrole, nous a aliéné huit cents millions de musulmans et pourrait mener à une guerre mondiale. [...] Jusqu'à ce que l'Occident apprenne à estimer Israël à sa juste valeur masquée par la propagande sioniste sur l'holocauste, notre économie sera menacée de nouvelles hausses du prix du pétrole, et notre survie sera en question par risque de guerre mondiale [114]. "

On le voit, la " vérité historique " est ici un pur produit de la " vérité politique ", ou plutôt économique. Mais le plus extraordinaire est que J. Bennett, développant son argumentation dans un long mémorandum [115], a placé en tête de son texte la formule fameuse de George Orwell : " Qui contrôle le passé contrôle le futur. Qui contrôle le présent contrôle le passé. " On ne saurait mieux condamner son propre raisonnement.

Et pourtant, par-delà les délires idéologiques, il y a l'énormité du fait, l'immensité du crime, avec ses dimensions techniques, œuvre non pas, comme le génocide des Arméniens, d'un État tenu pour arriéré, mais au contraire d'un État régnant sur une nation hypercultivée, hypercivilisée. Incroyable ? Oui, c'est vrai. Lucien Febvre aimait à citer, à propos des procès en sorcellerie et de la critique qui commençait à en être faite au XVIIe siècle; cette admirable formule de Cyrano de Bergerac (inspirée, du reste, de Montaigne) : " On ne doit pas croire toutes choses d'un homme, parce qu'un homme peut dire toutes choses. On ne doit croire d'un homme que ce qui est humain. " Et Lucien Febvre commentait : " Beau texte, un peu tardif : il est de 1654. Mais il nous permet de saluer – enfin – la naissance en France d'un sens nouveau... le sens de l'impossible [116]. " L'humain ? L'impossible ? Toute la question est de savoir si ces deux mots ont encore un sens.

10. Vivre avec Faurisson

Il n'est pas facile de conclure. Si l'entreprise " révisionniste " en général, celle de Faurisson en particulier, relève de l'imposture, de l'apologie du crime par dissimulation du crime, on n'a pas encore fini de l'expliquer en établissant l'imposture. D'abord parce qu'aucune démonstration, si rigoureuse soit-elle, ne convainc entièrement tout le monde (il y a encore des antidreyfusards), ensuite parce qu'il nous faut nous interroger sur la signification du phénomène et son explosion en France à la fin de 1978 et en 1979. Seuls, à vrai dire, s'en étonneront tout à fait ceux qui n'auront pas compris ce que signifiait le battage autour d'*Holocauste*, dernière étape de la transformation d'Auschwitz en marchandise [117]. Qu'il soit possible de faire autre chose et mieux, voilà qui n'est pas douteux. Il y a encore des enquêtes à mener, des hommes à interroger, et je souhaite que le film de Claude Lanzmann soit à la hauteur de son immense sujet [118]. Mais là n'est pas la question, car nous assistons en tout état de cause à la transformation de la mémoire en histoire, et, comme le disait un film de Resnais et Jorge Semprun, " la guerre est finie ". Ma génération, celle des hommes de cinquante ans, est à peu près la dernière pour qui le crime hitlérien reste encore un souvenir. Qu'il faille lutter contre la disparition ou, pire encore, l'avilissement du souvenir me paraît évident. Ni la prescription ni le pardon ne me paraissent concevables. Imagine-t-on le Dr Mengele visitant le musée d'Auschwitz ou présentant sa carte au Centre de documentation juive contemporaine? Mais cette mémoire qui est notre mémoire, qui n'est pas la mémoire de tous, qu'allons-nous en faire? Les poursuites contre les survivants du crime me paraissent à la fois nécessaires et dérisoires. Tant de crimes se sont accumulés depuis ! Il n'y a pas véritablement de commune mesure entre les crimes de la France en Algérie, de l'Amérique au Vietnam et les génocides réels, celui des Arméniens, des Juifs, des Tsiganes, des Khmers, des Tutsis du Rwanda ; mais, pour me borner au cas français, si MM. Lacoste, Papon, Massu, Bigeard sont de tout petits criminels à côté d'Eichmann, ils ne sont pas des criminels de papier. Les Israéliens ont tué Eichmann et ils ont bien fait, mais, dans notre société de spectacle et de représentation, que faire d'un Eichmann de papier ?

Il ne m'est pas aisé de m'expliquer sur ce point. J'ai grandi avec une haute, certains diront peut-être avec une mégalomaniaque conception du travail de l'historien. J'ai été élevé ainsi, et c'est pendant la guerre que mon père me fit lire le célèbre article de Chateaubriand, dans le *Mercure* du 4 juillet 1807 : " Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. " Je crois toujours à la nécessité de la mémoire et j'essaie à ma façon d'être un homme-mémoire, mais je ne crois plus que l'historien soit chargé de la vengeance des peuples. Que la guerre soit finie, que la tragédie soit, en quelque sorte, laïcisée, c'est ce qu'il faut bien admettre, même si cela entraîne pour nous, je veux dire pour nous les Juifs, la perte de cette sorte de privilège de la parole qui a été dans une large mesure le nôtre, depuis que l'Europe a découvert le grand massacre. Et cela n'est pas en soi mauvais, car s'il y a quelque chose d'insupportable c'est bien la pose de certains personnages qui, drapés dans le grand cordon de l'extermination majeure, croient échapper ainsi aux communes petitesses, aux communes lâchetés qui sont le lot de l'humaine condition.

Certains ont pris, pour des raisons de principe, la défense de Faurisson. Une pétition qui a reçu, à l'étranger, plusieurs centaines de signatures, avec, " parmi les premières ", celles de Noam Chomsky et d'Alfred Lilienthal, a protesté contre le sort fait à Faurisson comme s'il avait été interrompu par la persécution en pleine enquête historique : " *Since 1974 he has been conducting extensive independent historical research into the "Holocaust" question.* " (" Depuis 1974 il a entrepris une enquête historique indépendante et approfondie sur la question de l'"holocauste". "). Après quoi on lui aurait refusé l'accès aux bibliothèques publiques et aux archives. Le scandaleux dans cette pétition est qu'elle ne se demande à aucun moment si Faurisson dit le vrai ou le faux, qu'elle présente même ses " conclusions " (" *findings* ") comme le résultat d'une enquête " historique ", c'est-à-dire qui cherche le vrai. Certes, on peut soutenir que chacun a droit au mensonge et au faux, et que la liberté individuelle comporte ce droit, qui est reconnu, dans la tradition libérale française, à l'accusé pour sa défense. Mais le droit que le faussaire peut revendiquer ne doit pas lui être concédé au nom de la vérité.

Quant aux " interdits " dont Faurisson a été victime : que le personnel du Centre de documentation juive contemporaine, mis en cause dans son activité fondamentale, celui de la mémoire du crime, ait après des années de longanimité, refusé de servir Faurisson me paraît hautement normal. Mais peut-on aller plus loin ? Ni l'illusion, ni l'imposture, ni le mensonge ne sont étrangers dans la vie universitaire et scientifique. Quelle extraordinaire anthologie ne pourrait-on pas faire de l'URSS stalinienne comme lieu où la contradiction avait disparu, sous la plume d'historiens et de géographes de profession, et dont certains de surcroît ne furent pas des maîtres médiocres ? Il y a dans la façon dont a été traitée, dans l'Université et hors de l'Université, l'affaire Faurisson quelque chose de mesquin et de bas. Que l'Université ait prétendu qu'il n'a rien publié – si vraiment elle a prétendu cela et a été suivie par le Conseil d'État [119] – me paraît lamentable. Les publications de Faurisson sont ce qu'elles sont - essayez donc de lire Nerval dans la " traduction " de Faurisson [120] –, mais elles existent et se situent dans l'ordre universitaire. Personne n'est obligé de lui adresser la parole.

Vivre avec Faurisson ? Toute autre attitude supposerait que nous imposions la vérité historique comme la vérité légale, ce qui est une attitude dangereuse et susceptible d'autres champs d'application. Chacun peut rêver d'une société où les Faurisson seraient impensables, et même essayer de travailler à sa réalisation, mais ils existent comme le mal existe, autour de nous, et en nous. Soyons encore heureux si, dans cette grisaille qui est la nôtre, nous pouvons engranger quelques parcelles de vérité, éprouver quelques fragments de satisfaction.

Juin 1980, revu en mai 1987.

Texte publié en appendice à " Un Eichmann de papier ".

"ZYKLON B"

par Pitch Bloch

Posez la question autour de vous. Je l'ai fait, y compris à un certain nombre de Juifs, plus ou moins jeunes, ou même orphelins de déportés. Pratiquement la moitié n'avait jamais entendu parler du Zyklon B, d'autres se souvenaient de ce nom en rapport avec les chambres à gaz (ils avaient vu *Holocauste* à la télévision ou lu les articles du *Monde*), mais aucun ne savait précisément de quel genre de produit il s'agissait.

Alors, qu'ils cherchent dans le dictionnaire : ni Cyclon ni Zyklon ne figurent dans le *Petit Larousse illustré* (édition de 1979), le petit *Quillet-Flammarion* (édition 1963), ou même le Larousse en trois volumes (édition 1965), ou *l'Encyclopaedia universalis* en vingt volumes (édition 1968-1975).

Cela rend évidemment plus facile la tâche de ceux qui voudraient nier que les chambres à gaz aient existé dans les camps de concentration nazis. Un Paul Rassinier peut monter en épingle des " contradictions ": " un insecticide : aucun gaz non plus n'avait donc été prévu pour exterminer (!) " et plus loin : " Le Cyclon B se présente sous forme de cailloux bleus d'où le gaz se dégage... " ; ou bien : " Ce célèbre gaz qu'on nous a, jusqu'ici, présenté "en pastilles d'où le gaz sortait au contact de l'air", "au contact de la vapeur d'eau", se présentait en réalité sous la forme d'un "liquide en bonbonnes", d'un liquide très volatil[1] ".

Un Robert Faurisson peut ironiser sur " les cristaux d'un gaz [2] ", ou insister de façon répétée sur le fait que le Zyklon B adhère aux surfaces, est difficile à ventiler, etc. [3].

Cette note va essayer de donner quelques précisions en explicitant entre autres les termes chimiques indispensables.

J'ai d'abord jugé nécessaire d'aller rechercher la définition du Zyklon B dans un ouvrage classique de chimie industrielle, édité en Allemagne en 1954[4].

" L'acide cyanhydrique (ou prussique) est un puissant poison du sang pour tous les animaux supérieurs. La DL50 (dose léthale [mortelle] à 50 % des cas) pour l'homme se monte à 1 mg/kg de poids du corps. En Allemagne la forme la plus courante d'application de l'acide cyanhydrique est le Zyklon B, un mélange d'acide cyanhydrique liquide avec des dérivés chlorés et bromés comme produits de stimulation et la silice comme masse de support. " Suit un tableau des principales propriétés de quelques gaz et vapeurs utilisés comme insecticides, où l'on lit :

" Blausäure - Formel HCN - Kp 25, 6 sC - Dichte (Luft=1) 0,93 ", c'est-à-dire " Acide cyanhydrique - formule (chimique) HCN - Point d'ébullition 25,6s centigrades - densité (air=1) 0,93. "

On voit donc que :

L'acide cyanhydrique est un liquide très volatil, puisqu'il bout à 25, 6sC sous pression atmosphérique et que sa "tension de vapeur " est déjà de 360 mm de mercure à 7sC et de 658, 7 mm de mercure à 21,9sC [5]. On peut se figurer les caractéristiques de l'acide cyanhydrique à partir d'un produit plus courant et moins toxique : par exemple, l'éther ordinaire bout à 34, 6sC ; essayez d'en ouvrir un flacon sur une table devant vous ; vous pourrez voir comment ce " liquide " se transforme aisément en" gaz ". Mais l'acide cyanhydrique a un point d'ébullition plus élevé que certains autres insecticides gazeux mentionnés dans le même tableau ; ainsi l'anhydride sulfureux (SO_2) bout à – 10sC, le bromure de méthyl à 3, 6sC, ou l'oxyde d'éthylène à 11, 6sC (R. Faurisson cite ce dernier composé sous le nom de Cartox ; cf. *Vérité*..., p. 310). On comprend donc pourquoi la firme Degesch de Hambourg peut parler de "ventilabilité de longue durée " pour le Zyklon B. Enfin, l'acide cyanhydrique est utilisé en Allemagne sous une forme " adsorbée " sur un support solide (" Diatomit "qui est une sorte de terre siliceuse). Et cela explique bien que de nombreux témoins aient pu parler de " solides " utilisés dans les chambres à " gaz ".

Les principaux arguments " techniques " de R. Faurisson à l'appui de sa thèse de l'inexistence des chambres à gaz dans les camps de déportation sont [6] :

on ne peut pas faire tenir 2 000 personnes dans un local de 210m2 (ou 236,78 m3 selon les documents) ; les équipes intervenaient sans masque à gaz ; pour jeter le Zyklon B de l'extérieur, il aurait fallu que les SS prient leurs futures victimes de bien vouloir ouvrir les fenêtres puis de les refermer soigneusement ; on ne pouvait pénétrer dans la chambre à gaz pour en extraire les cadavres sans l'avoir préalablement aérée ou ventilée ; enfin, l'acide cyanhydrique étant inflammable et explosible, on ne peut l'employer à proximité d'un four.

Or il se trouve qu'un des premiers documents écrits que j'ai eu l'occasion de lire sur les chambres à gaz – c'était en Suisse en 1944 et, privilégié, j'y commençais mes études de chimie – était une description assez précise du processus de gazage et des précautions prises après gazage (aération, etc.).

Je pense donc intéressant de la citer presque in extenso [7] :

" A fin février 1943, on inaugura à Birkenau le nouvel établissement de gazage et son crématoire moderne, dont la construction venait d'être terminée... [suit la description des crématoires A et de la halle de préparation B]. " [...] De là, une porte et quelques marches conduisent à la chambre des gaz, étroite et très longue, située un peu en contrebas. Les murs de cette chambre sont masqués de tentures donnant l'illusion d'une immense salle de bains. Dans le toit plat s'ouvrent trois fenêtres, qu'on peut fermer hermétiquement du dehors. Des rails courent à travers la halle, menant à la chambre des fours. " Voici le déroulement des "opérations " : " Les malheureux sont amenés dans la halle B, on leur déclare qu'ils doivent prendre un bain et se déshabiller dans ce local. Pour les persuader qu'on les conduit vraiment au bain, deux hommes vêtus de blanc leur remettent à chacun un linge de toilette et un morceau de savon. Puis on les pousse dans la chambre des gaz C. 2 000 personnes peuvent y rentrer, mais chacun ne dispose strictement que de la place pour se tenir debout. Pour parvenir à parquer cette masse dans la salle, on tire des coups de feu répétés afin d'obliger les

gens qui y ont déjà pénétré à se serrer. Quand tout le monde est à l'intérieur, on verrouille la lourde porte. On attend quelques minutes, probablement pour que la température dans la chambre puisse atteindre un certain degré, puis des SS revêtus de masques à gaz montent sur le toit, ouvrent les fenêtres et lancent à l'intérieur le contenu de quelques boîtes de fer-blanc : une préparation en forme de poudre. Les boîtes portent l'inscription "Cyklon " (insecticide), elles sont fabriquées à Hambourg. Il s'agit probablement d'un composé de cyanure, qui devient gazeux à une certaine température. En trois minutes, tous les occupants de la salle sont tués. Jusqu'à présent on n'a jamais trouvé à l'ouverture de la chambre des gaz un seul corps qui donnât un signe quelconque de vie, ce qui se produisait au contraire fréquemment à Birkenwald, à cause des moyens primitifs qu'on y employait. On ouvre donc la salle, on l'aère, et le Sonderkommando commence à transporter les cadavres, sur des wagonnets plats, vers les fours d'incinération, où ils sont brûlés. "

Je ne dirai pas que je n'ai pas été " choqué " à cette lecture, mais c'est sur le plan humain et non sur celui de la vraisemblance technique. A le relire aujourd'hui, il me paraît, d'une part, en concordance remarquable avec les caractéristiques du Zyklon B évoquées plus haut, d'autre part, quasiment " répondre " aux arguments de R. Faurisson : les gens se serrent, les SS portent des masques à gaz, les fenêtres sont situées sur le toit et on peut les fermer hermétiquement du dehors, on aère la salle avant l'entrée du Sonderkommando, et la chambre à gaz est séparée des fours d'incinération puisqu'on utilise des wagonnets sur rails entre les deux.

J'ajouterai que ce rapport de deux jeunes Juifs slovaques évadés de Birkenau[8] a été publié à Genève en 1944 ; c'est dire qu'il n'est ni " tardif ", ni "rédigé sous la surveillance de geôliers polonais ", ni " vague et bref ", ni " miraculeusement retrouvé " - comme R. Faurisson le dit de tous les témoignages qu'on lui oppose[9] - et qu'il me paraît au contraire étonnamment précis et rédigé sans passion et par des gens à qui, à cette époque, on aurait pu pardonner un certain manque de sang-froid.

Examinons maintenant d'un peu plus près d'autres affirmations " scientifiques " de R. Faurisson. Je ne prendrai que deux exemples :

A propos des cadavres transformés en savon pendant la Première Guerre mondiale, il écrit [10] : " Cette légende absurde (interrogez là-dessus un anatomiste, un chimiste, un spécialiste quelconque) a été reprise, mais sans grand succès, à propos de la Seconde Guerre mondiale. " Je ne débattrai pas ici de la vérité ou de la fausseté de cette "légende [11] ", mais je ne vois vraiment pas son caractère "absurde ", puisqu'on prépare couramment des savons à partir de suifs de bœuf ou de mouton, de saindoux de porc ou de graisse de cheval [12], alors pourquoi pas d'autres animaux supérieurs ? A propos de gaz se dégageant de sels cyanhydriques sous l'effet de l'eau, il écrit [13] : " Pour la première fois dans l'histoire de la chimie, du sel additionné d'eau donnait ainsi un gaz. " Sans être " historien de la chimie ", je pense que pas mal de lecteurs savent, par exemple, comment fonctionne (ou ont même eu l'occasion de voir) un banal générateur d'acétylène où du carbure de calcium (un " sel " et un solide) est décomposé par l'eau pour donner de l'acétylène gazeux[14].

En conclusion, je voudrais malheureusement citer un fait qui s'est passé tout récemment en Suisse [15] : dans la nuit du 15 mai 1980, le cimetière juif Ob Friesenberg à Zurich a eu de nombreuses tombes couvertes de croix gammées et

d'inscriptions dont l'une était justement : " Mehr Zyklon B für Juden " (davantage de Zyklon B pour les Juifs). Son auteur ne devait pas encore avoir lu les écrits de R. Faurisson.

Pitch BLOCH ingénieur chimiste École polytechnique fédérale de Zurich docteur ès sciences

NOTES (Texte de P. Bloch)

1. Paul RASSINIER, *Ulysse trahi par les siens*, 1ère édition, La Librairie française, 1961 ; réédition La Vieille Taupe, 1980, p. 111, 155.

2. Robert FAURISSON, " Le Problème des chambres à gaz ", *Défense de l'Occident*, juin 1978, in Serge THION, *Vérité historique ou Vérité politique ?*, La Vieille Taupe, 1980, p. 86.

3. Ibid., p. 88 et aussi : articles dans *Le Monde* du 29 décembre 1978 (in *Vérité*..., p. 104-105), du 16 janvier 1979 (p. 110-111), et du 29 mars 1979 (p. 112), et interview à *Storia Illustrata* d'août 1979 (p. 175-176 et notes p. 203-204).

4. K. WINNACKER et E. WEINGAERTNER, *Chemische Technologie-Organische Technologie II*, Carl Hanser Verlag, Munich, 1954, p. 1005-1006.

5. INSTITUT NATIONAL DE RECHERCHE ET DE SÉCURITÉ, " Acide cyanhydrique ", fiche toxicologique no 4 (éd. révisée 04/69).

6. R. FAURISSON, *op. cit.*, p. 88, 104-105, 110-111, 112, 174-177 et notes p. 203-204, 319-321.

7. L'Extermination de Juifs en Pologne V-X – dépositions de témoins oculaires, troisième partie, " Les camps d'extermination ", C.J.M., 1944, p. 59-60.

8. Ils ont été identifiés depuis, il s'agit de R. Vrba et F. Wetzler, cf. G. WELLERS, *Mythomanie*, p. 14-15 ; ce témoignage a été publié dans une autre traduction dans la brochure Auschwitz et Birkenau, Office français d'Édition, 1945, p. 17-18 [P.V.-N.].

9. R. FAURISSON, *Vérité*..., p. 87, 110, 175, etc.

10. Ibid., p. 202, n. l.

11. Pour autant que je sache, il s'agit effectivement d'une légende [P.V.-N.].

12. K. WINNACKER et E. WEINGAERTNER, *op. cit.*, p. 276.

13. R. FAURISSON, *Vérité*..., p. 312.

14. CaC2+H2O -> C2H2+Ca (OH)2 : voir par exemple G.CHAMPETIER, *La Grande Industrie chimique organique*, coll. " Que sais-je ? ", no 436, PUF, 1950, p. 65.

15. *Jüdische Rundschau Maccabi*, no 23, p. 5 (5 juin 1980).

NOTES du texte de Pierre Vidal-Naquet.

1. "La politique hitlérienne d'extermination. Une déclaration d'historiens."

2. L'ensemble publié par *Esprit* en septembre 1980 ne traite pas seulement d'Auschwitz mais aussi du Cambodge. Ce qui est en question, c'est la possibilité de mettre en rapport un système totalitaire et une pratique meurtrière. Je renvoie le lecteur à ce dossier, notamment à la réplique de P. Thibaud à S. Thion.

3. Traduction D. Jourdanet, Maspero, 1980, II, p. 236-237.

4. Marvin HARRIS, *Cannibals and Kings: The Origins of Cultures*, Random House, New York, 1978; l'expression entre guillemets est tirée de l'admirable compte rendu qu'a donné de ce livre Marshall SAHLINS: "Culture, proteins, profit", *New York Review of Books*, 23 Novembre 1978, et Libre, 5 (1979), p. 105-128; précisons que Harris n'entend pas seulement rendre compte de la suprématie masculine, mais aussi du complexe d'Œdipe (p. 57-66).

5. W. ARENS, *The Man-eating, Myth*; Oxford, University Press, 1979. On trouvera aussi un compte rendu de Rodney NEEDHAM, "Chewing on the Cannibals" ("Mâchant les cannibales") dans le *Times Literary Supplement* du 25 janvier 1980; les numéros de février, mars et avril sont revenus à maints reprises sur ce prétendu débat; Marshall Sahlins avait, à l'avance, dit ce qu'il y avait à dire dans le *New York Review of Books* du 22 mars 1979.

6. *New York Review of Books*, 22 mars 1979, p. 47.

7. Auschwitz ou le grand Alibi, p. 5. Les expressions en italiques sont soulignées par les auteurs. Ce document a été réédité par ses auteurs au début de 1979, après le scandale provoqué par les déclarations de Darquier de Pellepoix selon qui on avait gazé que des poux (*L'Express*, 28 Octobre 1978). Une préface nouvelle précisa alors la position des "bordiguistes". Je cite l'édition de La Vieille Taupe, et c'est en tant qu'elle exprime, en 1970, la position de La Vieille Taupe que la brochure m'intéresse ici.

8. Ibid., p. 6-7.

9. Ibid., p. 9.

10. Sur l'histoire de la mission Joël Brand, voir le témoignage évidemment très personnel, d'André Biss, *Un million de Juifs à sauver*, Grasset, 1966 et l'analyse de Y. BAUER, *The Holocaust in Historical Perspective*, Un. of Washington Press, Seattle, 1978, p. 94-155.

11. "Auschwitz ou le grand alibi", p. 11.

12. Serge THION, *Vérité historique ou Vérité politique ?*, La Vieille Taupe, 1980, p. 139. Je citerai désormais ce livre sous le titre *Vérité*...

13. *Le mensonge d'Ul*ysse, 6e éd., 1979, *Ulysse trahi par les siens, Compléments au Mensonge d'Ulysse,* nouvelle édition considérablement augmentée, 1980.

14. Il faut véritablement ne pas savoir lire, pour écrire comme le fait J.-G. COHN-BENDIT (*Libération*, 5 mars 1979 et *Vérité*..., p. 133): "Le meurtre de masse a eu lieu, ce que pour leur part ni Rassinier ni Faurisson ne mettent en doute."

15. Sur cette polycratie fondamentale du système totalitaire, on dispose enfin en français de l'ouvrage capital de F, NEUMANN, *Béhémoth*. *Structure et pratique du national-socialisme*, coll. "Critique de la politique", Payot, Paris, 1987. Il n'aura fallu pour cela que 44 ans et 16 pour traduire le livre de M. BROSZAT, *L'Etat hitlérien* (Fayard, 1986) qui insiste, peut-être même à l'excès, sur la polycratie.

16. *Discours secrets*, trad. M.-M. Husson, Gallimard, 1978, p. 168 (discours prononcé à Posen devant le Reichsleiter et les Gauleiter, le 6 octobre 1943). J'ai contrôlé le texte allemand des *Geheimreden 1933 bis 1945 une andere Ansprachen*, Propyläen Verlag, Francfort, Berlin et Vienne, 1974. Le présentateur dans les deux éditions est J. C. Fest, les éditeurs B. F. Smith et A.F. Peterson.

17. *Discours secrets*, p. 204, J'ai rétabli le sens littéral d'*entfernen*: éloigner, non "détruire".

18.On trouvera le dossier du rapport Korherr dans l'excellente brochure de G. WELLERS, *La solution finale et la Mythomanie néo-nazie*, éd. B. et S. Klarsfeld, Pairs, 1978, p. 41-84.

19. On rougit de le rappeler, en présence des dénégations de Rassinier suivi par S. Thion (p. 164). Voir, si l'on souhaite des précisions autorisées, le document signé par Himmler en personne, le 6 janvier 1942 (consignes pour les exécutions capitales), in *Eichmann par Eichmann*, éd. P. Joffroy et K. Königseder, Grasset, 1970, p. 257-258; tout naturellement des documents d'Auschwitz additionnent deux catégories de morts, "mort naturelle" et S. B. (*Sonderbehandlung*): cf *Dokumenty i Materialy z czasow okupacji niemeckiej w Polsce*, I, Obozy (N. BLUMENTAL éd.), Lodz, 1946, p. 118. Bien entendu *Sonderbehandlung* pouvait aussi avoir un sens parfaitement bénin.

20. J.-P. FAYE, Théorie du récit. *Introduction aux "Langages totalitaires"*, coll. "Savoir", Hermann, 1972; *Langages totalitaires*, ibid., 1972.

21. "Mauthausen", *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 15-16 juillet-septembre, p. 41-80.

22. C'est ce que s'efforçait de mettre en valeur la déclaration des historiens publiée dans *Le Monde* du 21 février 1979 et dont j'ai été avec Léon Poliakov l'initiateur et le rédacteur. Un même objectif a été celui des articles d'O. WORMSER-MIGOT (*Le Monde*, 29 décembre 1979) et F. DELPECH (*ibid*., 8 mars 1979 et *Historiens et Géographes*, 173, mai-juin 1979, p. 591-635, "La persécution nazie et l'attitude de Vichy").

23. Il y a eu des chambres à gaz qui n'ont pas fonctionné, qui qu'aient pu en dire certains déportés et certains enquêteurs; c'est le cas de Dachau. Je ne vois aucune raison de mettre en doute l'existence de celles de Ravensbrück, du Struthof, de Mauthausen: sur ce dernier camp, la démonstration de P. S. CHOUMOFF, *Les Chambres à gaz de Mauthausen*, Amicale des déportés de Mauthausen, Paris, 1978, réfute de façon convaincante les quelques pages écrites à ce sujet par O. WORMSER-MIGOT (*Le Système concentrationnaire nazi*, Paris, 1978, p. 541-544) et ont effectivement convaincu des historiens comme P. Renouvin et J.-B. Duroselle [cette étude a été depuis prolongée par le même auteur dans deux articles du *Monde juif*, no 122 et 123, avril-juin et juillet-septembre 1986; les rétractations de Michel de Boüard qui avait, lui aussi, dans son étude citée supra, n. 21, parlé de la chambre à gaz de Mauthausen, et qui se sont exprimées dans *Ouest-France* du 2-3 août 1986, n'ont pas, jusqu'à présent, pris la forme d'une démonstration]; sur Ravensbrück, voir G. TILLION, *Ravensbrück*, 3e édition, Seuil, 1988, avec des mises au point sur Ravensbrück et Mauthausen d'Anise POSTEL-NINAY et de Pierre-Serge CHOUMOFF.

24. Chacun complétera ce que j'indique ici. Les noms de Christian Bernadac, de Silvain Reiner, de Jean-François Steiner viennent immédiatement au bout de la plume. Voir le bel article de Cynthia HAFT: "Écrire la déportation. Le sensationnel, avilissement du tragique", *Le Monde*, 25 février 1972, et la conclusion de son livre: *The Theme of Nazi Concentration Camps in French Literature*, Mouton, La Haye et Paris, 1973, p. 190-191; voir aussi R. ERRERA, "La déportation comme best-seller", *Esprit*, décembre 1969, p.918-921. J'ai moi-même dénoncé en son temps une des plus infâmes de ces falsifications, *Et la terre sera pure* de Sylvain REINER (Fayard, 1969; voir *Le Nouvel Observateur* du 8 décembre 1969) et contribué avec Roger Errera, à faire saisir ce livre pour contrefaçon de *Médecin à Auschwitz* de M. NYISZLI. Je suis en revanche tombé dans le piège tendu par *Treblinka* de J.-F. Steiner (Fayard, 1966); cf. mon article du *Monde*, 2 mai 1966, dont je ne renie pas le fond.

25. Ch. HAUTER, "Réflexion d'un rescapé" in *De l'Université aux camps de concentration. Témoignages strasbourgeois*, Belles-Lettres, Paris, 1954, p. 525-526.

26. V. GROSSMANN, *L'enfer de Treblinka*, Arthaud, Grenoble et Paris, 1945, rééd. 1966; pour un dossier sérieux, cf. A. RUCKERL (éd.), *NS Vernichtungslager in Spiegel deutscher Strafprozesse*, DTV, Munich, 1979 ou A. Donat (éd.), *The Death Camp of Treblinka*, The Holocaust Library, New York, 1979; je ne connais que l'approbation publique que lui a donnée R. Hilberg le livre de Y. ARAD, *Belzec, Sobibor, Treblinka, The operation Reinhard Death Camps*, Indiana University Press, Bloomington, 1987.

27. R. Hilberg aboutit à un chiffre de 5 100 000 victimes; voir le tableau récapitulatif, *The Destruction of the European Jews*, Allen, Londres, 1961, p. 767.

28. S. KLARSFELD, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, Ed. B. et S. Klarsfeld, Paris, 1978. Un suppléent a été publié depuis. Ce travail se fonde essentiellement sur les sources policières allemandes, il appelle et appellera certainement encore diverses rectifications mais constitue une bonne base de départ. Pour une mise au point récente, cf. G. WELLERS, *Le Monde juif*, juillet-septembre 1980, p. 75-101.

29. Faurisson présente (*Vérité*..., p. 98 et 115) comme inaccessibles les résultats numériques de l'enquête du Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale sur le nombre total des déportés raciaux et non-raciaux. En ce qui concerne ces derniers, on trouvera ce total tout simplement dans J.-P. Azéma, *De Munich à la Libération*, Seuil, Paris, 1979, p. 189: 63 000 déportés dont 41 000 résistants. Revenant à la charge dans une brochure écrite pour me répondre (cf. infra, p. 59 et n. 81), Faurisson a donné (page 31) le chiffre de l'estimation du Comité pour les Juifs, soit 28 162. Renseignement pris dans le *Bulletin du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, nos 205 (mai-juin 1973), 206 (juillet-août 1973), 208 (novembre-décembre 1973), et 212 (août-septembre 1974), le Comité s'est rendu compte qu'il était parvenu à un chiffre absurde. Une escroquerie de plus, donc.

30. Il n'y a pas que les idéologues. La persécution nazie est parfois utilisée comme alibi par de vulgaires escrocs: cf. par exemple Cl. LIPSKY, *L'Affaire*, Presses de la Cité, Paris, 1977, p. 53 et 76. Ce gérant du "Patrimoine foncier" se compare tout simplement à Tristand Bernard disant après son arrestation: "Jusqu'à présent nous avons vécu dans la crainte, maintenant nous allons vivre dans l'espérance."

31. Thion ne donnait (*Vérité*..., p. 341) qu'une liste très incomplète de cette littérature. Pour un bilan de ces publications, voir infra, dans mes "Thèses sur le révisionnisme". Je tiens toujours l'article cinglant de N. FRESCO, "Les Redresseurs de morts", (*Les Temps modernes*; juin 1980, p. 2150-2211), étude que j'avais lue en manuscrit avant d'écrire la mienne, pour un excellente mise en perspective ironique du révisionnisme.

32 Sur le cas du Journal d'Anne Frank, cf, infra, "Thèses sur le révisionnisme", n. 94.

33. G. T. RITTERSPORN, "Staline en 1938: apogée du verbe et défaite politique", *Libre*, no 6 (1979), p. 99-164, où l'on trouvera les références aux autres travaux de cet auteur, qui est un des coresponsables de la publication du livre de Thion.

34. G. KOLKO, *The Politics of War*, Random House, New York, 1968; J. et G. KOLKO, *The limits of Power*; Harper and Row, New York, 1978.

35. Il est amèrement cocasse d'en lire les exégèses qu'en donne Faurisson en personne (*Vérité*..., p. 91), S. Thion: "phrase [...] au moins maladroite puisqu'elle est ambiguë" (p. 72) ou P. Guillaume, l'homme qui devait guérir Faurisson de "ses symptômes paranoïaques": "phrase [... strictement vraie, même si Hitler se foutait pas mal de ce que devenaient les Juifs en pratique" (p. 139).

36.Rassinier admettait cependant, dans *Le Mesonge d'Ulysse*,(p. 170-171), l'existence vraisemblable de quelques chambres à gaz, dues peut-être à "un ou deux fous parmi les SS" et à "une ou deux bureaucraties concentrationnaires pour leur complaire" ou vice versa.

37. Préface à Th. CHRISTOPHERSEN, *Le Mensonge d'Auschwitz*, Éditions FANE, Paris, 1973, p. 8.

38. Sur leurs œuvres, cf. infra.

39. A. R. BUTZ, *The Hoax of the 20th Century*, 4e éd., The Noontide Press, Torrance (Californie), 1979, p. 245-248, il va sans dire que si le Talmud contient des chiffres imaginaires il en est de même de toute littérature antique.

40. Voir Spotlight, 24 décembre 1979, et, sur ce congrès, l'article déjà cité de N. FRESCO; ce type de congrès se déroule désormais chaque année et on peut lire les actes de chacun d'entre eux dans les numéros successifs du *Journal of Historical Review*; cf. aussi infra, p. 183.

41. *Journal of Historical Review*, no 1, p. 57, texte légèrement abrégé.

42. Faurisson écrit (*Vérité*..., p. 111) et Thion confirme (p. 38, n. 31) qu'aucune expertise d'une chambre à gaz n'a été faite. C'est faux: j'ai sous les yeux la traduction d'une expertise réalisée à Cracovie en juin 1945 sur les orifices de ventilation de la chambre à gaz de Birkenau (crématoire no 2), sur vingt-cinq kilos de cheveux de femmes et sur les objets métalliques trouvés dans ces cheveux. Cette expertise qui utilise, me dit G. Wellers, des méthodes classiques, met en évidence dans ce matériel des composés de cyanure d'hydrogène. A quoi on répondra évidemment en invoquant le procès de Marie Besnard et le caractère stalinien de la Pologne de 1945.

43. Ces documents capitaux qui sont au nombre de quatre ont été rassemblés et publiés en traduction allemande (les originaux sont en français pour l'un d'entre eux et yiddish) dans les *Hefte von Auschwitz*, Éditions du Musée d'Oswiecim, Sonderheft, 1, 1972; une traduction anglaise a d'autre part été publiée sous la direction de J. BEZWINSKA et D. CZECH, *Amidst a Nightmare of Crime, Notes of Prisoners of Sonderkommando found at Auschwitz*, Ed. du musée d'Oswiecim, 1973; il existe quelques autres témoignages émanant de survivants du Sonderkommando d'Auschwitz, par exemple celui de D. Paisikovic reproduit in L. POLIAKOV, *Auschwitz*, Julliard, coll. "Archives", 1964, p. 159-171. Le plus détaillé de ces témoignage est celui de Filippe MÜLLER, *Sonderbehandlung*, Munich, 1979, trad. fr. incomplète et inexacte (me signale C. Lanzmann), Pygmalion, 1980, avec une préface de C. Lanzmann qui fait les rapprochements nécessaires. Le film dû à C. Lanzmann, *Shoa* (1985), a donné la parole aux survivants; quant à Faurisson, dans son *Mémoire en défense*... (cf. infra, p. 71, n. 103), il a tenté p. 232-236 de disqualifier ces textes.

44. Voir le relevé minutieux de J. KERNISH, "Mutilated Version of Ringelblum's Notes", *Yivo Annual of Jewish Social Science*, VIII (1953),

45. *Discours secrets*, p. 205.

46. *Journal de Goebbels*, Éditions du Cheval ailé, Paris, 1948, p. 360.

47. Sur ce dossier, voir L. POLIAKOV, *Bréviaire de la haine*, nouvelle édition, Calmann-Lévy, 1979, p. 209-218; sur Strangl et quelques autres, cf. par exemple P. S. CHOUMOFF, *Mauthausen*, p. 36-37, et le récit détaillé de G. SERENY, *Au fond des ténèbres*, trad. H. LANGBEIN, *Hommes et Femmes à Auschwitz*, trad. C. Audry, Denoël, Paris, 1974.

48. Des Tsiganes membres de la Wehrmacht sont arrivés à Auschwitz portant leurs décorations; cf. par exemple H. LANGBEIN, *Hommes et Femmes à Auschwitz*, trad.

D. Meunier, Fayard, 1975, p. 27; en général voir D. KENRICK et G. PUXON, *The Destiny of Europe's Gypsies*, Sussex University Press, Londres, 1972, p. 59-184. Bonne mise au point critique de Denis PESCHANSKI, *Les Tsiganes en France, 1939-1946*, CNRS Éditions, Paris, 1994.

49. " J'ai analysé des milliers de documents [...]. J'ai inlassablement poursuivi de mes questions spécialistes et historiens. J'ai cherché, mais en vain, un seul déporté capable de me prouver qu'il avait réellement vu, de ses propres yeux, une chambre à gaz " (*Le Monde*, 16 janvier 1979, et *Vérité*..., p. 61).

50. Cf. G. WELLERS, *Mythomanie*, p. 14-15.

51. Thion donne, p. 345, une bibliographie de la polémique ; ajouter la mise au point de L. POLIAKOV et P. VIDAL-NAQUET (*Le Monde*, 8 mars 1979) et une ultime série de documents présentés par G. WELLERS " Encore sur le "témoignage Gerstein" " *Le Monde Juif*, janvier-mars 1980, p. 23-35 (procès-verbal de l'interrogatoire de Gerstein devant la justice militaire française). Rassinier raconte la visite que lui fit un nazi, témoin des exterminations de Belzec, dans *Le Drame des Juifs européens*, Sept Couleurs, 1964, p. 79-91 ; l'identification, absolument certaine, du visiteur nazi avec Pfannenstiel est établie par G. WELLERS (*Mythomanie*, p. 32-35). ; voir aussi, pour la déposition de ce dernier, S. FRIEDLÄNDER, *Kurt Gerstein*, Casterman, 1964, p. 112 ; l'édition " diplomatique " du rapport rédigé par K. Gerstein en français se trouve à la fin du livre de P. JOFFROY, *L'espion de Dieu. La passion de Kurt Gerstein*, Grasset, 1969. Depuis que ces lignes ont été rédigées, la polémique autour de Kurt Gerstein a rebondi. Un vieil élève de R. Faurisson, Henri Roques, a soutenu à Nantes, le 15 juin 1985, une thèse de doctorat d'université sur la valeur de ce dossier. On trouvera le texte de cette thèse, avec une présentation particulièrement malhonnête, dans le livre de A. CHELAIN, *Faut-il fusiller Henri Roques ?*, Ogmios Diffusion, Paris, 1986. Le jury était composé de personnes peu compétentes, J.-C. Rivière, J.-P. Allard (médiévistes) et d'un historien de tendance hitlérienne, P. Zind. Au terme d'un scandale, cette soutenance a été annulée le 3 juillet 1986. La presse de mai et juin 1986 a rendu abondamment compte de l'affaire ; bon compte-rendu critique de G. WELLERS, *Le Monde Juif*, janvier-mars 1986, p. 1-18. Le trait le plus remarquable de cette thèse est de ne pas étudier le témoignage du professeur Pfannenstiel.

52. J'ai trouvé les publications de Rassinier dûment répertoriées dans une bibliographie polonaise sur les camps allemands.

53. *L'insurrection du ghetto de Varsovie*, coll. " Archives ", Julliard, 1966.

54. Assez malheureuse, parce que Boukharine n'a pratiquement rien reconnu que sa défaite politique ; les hommes effectivement jugés publiquement ne représentaient du reste qu'une minorité. Certains d'entre eux comme Krestinsky ou Kostov ont rétracté leurs aveux.

55. D. SPERBER, *Le Symbolisme en général*, Hermann, 1974.

56. On le trouvera, traduit en français, dans le recueil *Auschwitz vu par les SS*, Musée d'Oswiecim, 1974, p. 141-209.

57. Rudolf HOSS, *Le commandant d'Auschwitz parle*, trad. C. de Grunwald (médiocre), rééd. Maspero, 1979.

58. L. POLIAKOV (ed), *Le Procès de Jérusalem*, Calmann-Lévy, 1963, p. 118.

59. Je n'ai pas vu tout le manuscrit de Höss, mais H. Langbein affirme (*Monde Juif*, no 78, avril-juin 1975, p. 10) qu'il en existe des photographies à Vienne et à Munich et que, contrairement a ce qu'écrivent les " révisionnistes ", ce texte " est d'une écriture régulière et parfaitement lisible ". Rassinier fait à propos de ce texte un de ses habituels pataquès : "L'authentification ne peut relever que de spécialistes éprouvés du genre de ceux qui travaillent sur les palimpsestes égyptiens " (*Drame*, p. 44). [Un palimpseste est un manuscrit médiéval écrit sur un manuscrit antérieur effacé]. Je dois dire que les quelques pages de Höss dont j'ai vu les photocopies confirment entièrement le jugement de Langbein : l'écriture, tout à fait lisible, de Höss est celle d'un honnête fonctionnaire ; voir la reproduction du texte de Höss sur la solution finale in *Biuletyn Glownej Komsji badania zbrodni Hitlerowskich w. Polsce*, 13, (1960), p. 86-120 F. Je dois ce document, comme nombre d'autres documents polonais, à mon ami B. Bravo. J'ai aussi reçu du musée d'Oswiecim quelques photos directes de ce même manuscrit.

60. Témoignages et interrogatoires de Höss, dans *Procès de Nuremberg* XI, p. 408-433.

61. L'édition polonaise du fragment essentiel des mémoires de Höss (*Auschwitz vu par les SS*, p. 35-142) contient de nombreuses remarques critiques.

62. Ce n'est là qu'un exemple des multiples erreurs et absurdités qu'on trouve chez Rassinier. Je n'en chargerai pas ces pages (sauf ci-dessous, à propos de la démographie), mais j'en ai fait pour mon compte personnel une petite anthologie.

63. Les règles techniques en question sont celles, beaucoup plus rigoureuses que sur le continent européen, de la procédure anglo-saxonne. Écrire que cet article " autorisait cyniquement l'usage du faux " (FAURISSON, in *Vérité*..., p. 71) est ridicule.

64. Outre les 42 volumes du compte-rendu officiel que je ne prétends pas avoir lus, la bibliographie est immense ; pour les aspects juridiques, M. MERLE, *Le Procès de Nuremberg et le Châtiment des criminels de guerre*, préface de H. Donnedieu de Vabres, Paris, 1949 ; H. DONNEDIEU DE VABRES, " Le Procès de Nuremberg ", *Revue de science criminelle et de droit comparé*, 1947, p. 171-183 ; pour un reportage rétrospectif allemand, G. E. GRÜNDLER et A. von MANIKOWSKY, *Nuremberg ou la justice des vainqueurs*, trad. H. Lugert, Laffont, 1969 ; un récit soviétique est donné par A. POLTORAK, *Le Procès de Nuremberg*, trad. H. Lusternik, Éditions du Progrès, Moscou, 1969 ; commode synthèse de L. POLIAKOV, *Le Procès de Nuremberg*, coll. " Archives ", Julliard, 1971 ; voir encore, depuis, R. ERRERA, " Nuremberg : le droit et l'histoire (1945-1985) ", in *L'Allemagne nazie et le génocide juif* , Gallimard et Seuil, Paris, 1985, p. 447-463. L'offensive contre le procès, du point de vue nazi, a été lancée par M. BARDÈCHE, *Nuremberg ou la Terre promise*, Sept Couleurs, 1948.

65. Cf. M. MERLE, *Procès*, p, 123-124.

66. L'évaluation d'ensemble la plus lucide reste celle d'Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, trad. A. Guérin, Gallimard, 1966 ; le point de vue " révisionniste " le plus extrême est donné dans P. RASSINIER, *Le Véritable Procès Eichmann ou les Vainqueurs incorrigibles*, Sept Couleurs, 1962, livre qu'il est impossible de prendre au sérieux.

67. *Eichmann par Eichmann*, p. 110, texte que j'ai vérifié sur l'original allemand de l'instruction LESS, 1, p, 169 ; cela correspond très précisément à ce que dit Höss, mais son interlocuteur est Himmler (*Commandant d'Auschwitz*, p. 261) ; cf. aussi la déclaration de Höss à Nuremberg, Xl, p. 410.

68. *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1953, p. 107-113.

69. Mon seul contact personnel avec Rassinier s'est borné, en 1959, si j'ai une bonne mémoire, à un échange de lettres, courtois de part et d'autre, au sujet des activités du Comité Maurice-Audin. J'ignorais alors tout de son œuvre ; je signale ce fait pour noter que Rassinier, à travers ses variations, est demeuré anticolonialiste.

70. H. COSTON (éd.), *Dictionnaire de la politique française*, Paris, 1972, II, p. 560 (renseignement communiqué par E. Escobar que je remercie).

71. Note liminaire du *Mensonge d'Ulysse* (1979).

72. *Les Responsables de la Seconde Guerre mondiale*, Nouvelles Éditions latines, 1967, p, 191; on trouvera dans ce livre de remarquables considérations sur les influences juives qui ont perverti Roosevelt et sur les bonnes raisons qu'avait Hitler de persécuter des hommes qui avouaient eux-mêmes " qu'ils étaient des étrangers en Allemagne " (p. 114).

73. Détail amusant : Léon Poliakov me signale qu'effectivement la traduction de son livre fut utilisée, en 1954, par *L'Unità* dans la campagne contre le réarmement allemand.

74. On a donné du rapport Korherr des interprétations lénifiantes (BUTZ, *The Hoax*, p, 113). L'objection la plus grave est que le chiffre des hôtes du ghetto de Theresienstadt est couplé avec celui des Juifs soumis au " traitement spécial ". Mais toutes les statistiques militaires ne parlent-elles pas des morts et des blessés ? Il ne faut tout de même pas oublier que le rapport Korherr conclut que la population juive de l'Europe a, entre 1937 et la fin de mars 1943, diminué de quatre millions et demi d'individus, ce chiffre comprenant l'émigration.

75. Sa méthode a été bien analysée par G. WELLERS, *Mythomanie* p. 38-39, dont je précise et développe l'argumentation.

76. Les " révisionnistes " utilisent tous les mêmes sources. Ce même article de D. Bergelson est cité par R. HARWOOD, " *Six millions de morts le sont-ils réellement ?* ", trad. de l'anglais, Historical Review Press, s.d. (1977 ?), p. 7 ; il y ajoute une déclaration d'un Juif américain en 1946.

77. Du moins est-ce ainsi que je comprends les indications cryptiques de *Drame*, p. 218. Peut-être faut-il comprendre entre 1947 et 1963.

78. *Le Véritable Procès Eichmann*, p. 111-112.

79. *Être un peuple en diaspora*, Maspero, 1975, p. 10-11.

80. Préface au livre cité ci-dessus de R. Marienstras, p. II, III ; *Les Juifs, la mémoire et le présent*, p. 111-112.

81. J'ai pris la peine de le vérifier : cette déclaration de guerre est mieux que romancée. On trouve dans le *Jewish Chronicle* du 8 septembre 1939 : 1) Une lettre de Ch. Weizmann, en date du 29 août, donc antérieure à la guerre, en sa qualité de président de l'Agence juive, assurant le Premier ministre britannique du soutien de l'Agence juive à la cause des démocraties : " The Jews stand by Great Britain and will fight on the side of the democracies. " 2) Une déclaration faite à Jérusalem par l'Agence juive assurant les Britanniques que – en dépit du Livre blanc de 1939 – le Yishouv de Palestine sera loyal et luttera pour la victoire de l'Empire britannique. Il est parfaitement évident que Faurisson n'a pas vu le texte qu'il cite. Il m'en a donné acte depuis (*Réponse à Pierre Vidal-Naquet*, 2e éd. La Vieille Taupe, Paris, 1982, p. 49), quitte à répéter ensuite sans grand changement son argumentation ou à s'appuyer sur d'autres " déclarations de guerre " tout aussi représentatives, par exemple ce titre en première page du *Daily Express* du 24 mars 1933 : " Judea declares war on Germany ". (D'après un tract communiqué par M. Gilbert Brunet.)

82. Tout cela est évidemment purement mythique ; sur le processus réel des relations entre le mouvement sioniste et l'Allemagne hitlérienne, voir E. BEN ELISSAR, *La Diplomatie du IIIe Reich et les Juifs, 1933-1939*, Julliard, 1969.

83. Il est regrettable que Faurisson n'ait pas énuméré toutes les mesures militaires qui ont précédé et suivi l'étoile jaune, par exemple l'ordonnance publiée en Allemagne, le 15 mai 1942, qui interdisait aux Juifs de posséder des animaux domestiques, chiens, chats et oiseaux (*Procès de Jérusalem*, p. 169). Mais sans doute s'agissait-il de les empêcher d'utiliser des pigeons voyageurs.

84. *Discours secrets*, p, 169, traduction revue sur le texte allemand *Geheimreden*, p. 170.

85. Voir par exemple (*Vérité*..., p. 175) à propos de la description par Höss du gazage: " On commençait immédiatement à extraire les cadavres " ; j'appelle votre attention sur le mot " immédiatement ", en allemand : sofort.

86. *Dokumenty i Materialy I* (cité ci-dessus n. 19), p. 110.

87. Un nouveau témoignage vient de paraître, et qui donne entière confirmation à tous les autres ; rédigé en 1945 et confirmé en 1986, il émane d'un non-Juif, prisonnier à Auschwitz du 15 avril 1944 au 18 janvier 1945, le général André Rogerie, voir *Le Monde Juif*, no 125, janvier-mars 1987, p. 3-14 (avec des notes de G. Wellers). J'avais eu le tort, dans la première édition du présent texte, de m'appuyer sur les photos aériennes de la CIA (*Le Monde juif*, no 97, janvier-mars 1980, p. 11) ; G. Wellers a

raison de rappeler que, les jours où ces photos ont été prises (26 juin, 25 août, 13 septembre 1944), aucun convoi juif n'est arrivé à Auschwitz ; sur le processus de sélection, voir encore le témoignage de P. FRANCÈS-ROUSSEAU, *Intact aux yeux du monde,* Hachette, Paris, 1987, p. 114-115.

88. Primo LÉVI, *Se questo è un uomo,* Einaudi, Turin, 1965, p. 13-30 ; parmi tant d'autres témoignages, voir aussi Marc KLEIN, dans le recueil *De l'université aux camps de concentration, témoignages strasbourgeois*, 2e éd., Belles-Lettres, 1954, p. 430-431.

89. Pierre Guillaume, interrogé par moi à ce sujet, me répondit que ces personnes étaient transférées à la gare de Kielce, ou plutôt, m'a-t-on expliqué depuis, de Kosel, à 120 km d'Auschwitz. Pourquoi ?

90. Hans LATERNSER, *Die andere Seite im Auschwitz-Prozess 1963-1965. Reden eines Verteidigers*, Seewald, Stuttgart, 1966, p. 185-186.

91. Les pièces du dossier, y compris les articles publiés par *Le Monde*, le 29 décembre 1978, le 16 janvier et le 21 février 1979, se trouvent dans Vérité..., p. 63, 106, 109-110, 332-334 ; La Vieille Taupe annonce (*Vérité*..., p. 338, n. 3) la publication prochaine d'un mémoire de Faurisson destiné à sa défense en justice face à la LICRA, sous un titre fracassant : Vous avez dit Kremer : un exemple de supercherie historique ; voir ci-après, chap. 2.

92. Le texte allemand est publié dans les *Hefte von Auschwitz,* 13 (1971), p. 5-l17, avec une présentation et des notes de J. Rawicz, une traduction française est donnée dans le recueil *Auschwitz vu par les SS,* p. 211-299.

93. Ma démonstration reprend et développe celle qui a été esquissée par G. WELLERS (*Mythomanie*..., p. 332-334) et, à sa suite, par N. FRESCO (" Les redresseurs de morts ", *Les Temps modernes,* juin 1980).

94. R. FAURISSON, *A-t-on* lu *Rimbaud ?, suivi de L'Affaire Rimbaud,* La Bibliothèque volante, juillet 1971, p. 4.

95. Je corrige ici et ailleurs la traduction de l'éditeur polonais pour rester plus près du texte.

96. *Frauenkonzentrationlager* : camp de concentration pour les femmes, autrement dit : Birkenau ; le contexte montre que ces " musulmans " sont ici des femmes.

97. " Rien ne permet de dire que les "actions spéciales" crûment relatées dans le journal saisi sur le chirurgien d'Auschwitz ... soient des gazages " (*Vérité*..., p. 63).

98. La traduction de l'éditeur polonais citée par G. Wellers disait : " Ce n'est pas pour rien qu'Auschwitz est appelé camp d'extermination. "

99. La traduction du Musée d'Oswiecim est de ce point de vue irréprochable.

100. *Vérité*..., p, 109-110. Faurisson renvoie ici en note à *Auschwitz vu par les SS,* p. 238, n. 85.

101. Cette pratique n'excluait pas le moins du monde d'autres formes de meurtre, notamment la piqûre de phénol ; sur le rôle, assurément considérable, du typhus dans la mortalité à Auschwitz, voir A. FIEDERKIEWICZ, " Le Typhus exanthématique et les Épouillages au camp des hommes à Birkenau. Contribution à l'histoire du K.L. Auschwitz ", Musée d'Oswiecim, 1978, p. 237-265.

102. Procès-verbal de l'interrogatoire de Kremer à Cracovie, 30 juillet 1947, texte allemand : *Hefte von Auschwitz,* 13 (1971), p. 113, n. 69, trad. fr. Auschwitz vu par les SS, p. 238, n. 85.

103. Le livre publié depuis par Faurisson et annoncé supra, n. 9 *Mémoire en défense contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire,* La Vieille Taupe, Paris, 1980, n'apporte rien qui m'oblige à modifier mon jugement. Au lieu d'un faux en quelques lignes, nous avons un faux en près de 280 pages.

104. Cf. BUTZ, *The Hoax*, p, 113-145 et passim. FAURISSON, in *Vérité*..., p. 105 ; sur la visite au commandant d'Auschwitz, en septembre 1944, des délégués du CICR, cf. *Documents sur l'activité du CICR en faveur des civils détenus dans les camps de concentration en Allemagne (1939-1945),* 3e ed. Genève, avril 1947 ; un homme de confiance britannique du camp de Teschen tenta par des intermédiaires d'obtenir des informations sur ce qui se disait des chambres à gaz-salles de douche. Il ne le put : les délégués ne semblent pas, eux, avoir posé de question directe : "Nous avons l'impression que le mystère reste bien gardé."

105. Sur l'effarement de l'avocat Manfred Röder devant le fait que sa " vérité " est parvenue chez quelques pourceaux, cf. *Mensonge d'Auschwitz*, p. 30-36.

106. HÉSIODE, *Théogonie*, 27-29, trad. MAZON ; cf. M. DÉTIENNE, *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque,* Maspero, 1967.

107. P. GIBERT, *La Bible à la naissance de l'histoire,* Fayard, 1979.

108. Cf. Claude LEFORT, " L'Ère de l'idéologie ", *Encyclopaedia universalis*, " Organum ", 17 (1973), p. 75-93.

109. *Problèmes choisis de l'histoire du K.L. Auschwitz,* Musée d'Oswiecim, 1979, p. 53.

110. Trad. A. Germain, Éditions Hier et Aujourd'hui, 1947.

111. *Joseph Reinach Historien. Révision de l'histoire de l'affaire Dreyfus* préface de Ch. Maurras, Éditions A. Savaète, Paris, 1905.

112. H. DUTRAIT-CROZON, *Précis de l'affaire Dreyfus avec un répertoire analytique*, Nouvelle Librairie nationale, 1909 ; la troisième édition publiée à Paris en 1938 contient un appendice à propos de Schwartzkoppen, dont j'ai extrait ma citation. Il est dommage que Philippe Ariès, dans sa belle autobiographie, *Un historien du*

dimanche, Seuil, 1980, ne nous ait rien dit de l'influence de ce livre sur les milieux d'Action française.

113. *Ulysse trahi...*, p. 83-120.

114. Cette citation provient d'une lettre de J. BENNETT dans le *Herald* de Melbourne, 26 octobre 1979, p. 19 ; autres textes de J. Bennett, par exemple, dans *The Age* (15 mars 1979). Sur le plan de la vérité historique une réponse cinglante lui a été adressée par un spécialiste, John FOSTER (*The Age*, 23 mars 1979).

115. Je cite un mémorandum dactylographié daté du 12 avril 1979 et ayant le même titre que l'ouvrage de Butz. Thion se réfère (p. 161-162) à une première esquisse de ce mémorandum qui a été publiée dans le *National Times* de Melbourne, le 10 février 1979. J'ai reçu de mon collègue Charles Sowerwine, de Melbourne, que je remercie vivement, tout un dossier de correspondances et de coupures de presse sur le cas de John Bennett et de cette campagne qui l'a conduit à être exclu du Victorian Council for Civil Liberties et à se rapprocher de l'extrême droite.

116. Formule finale de " Sorcellerie, Sottise ou Révolution mentale ", *Annales ESC*, 3 (1948), p. 9-15; pour un développement, cf. R. MANDROU, *Magistrats et Sorciers en France au XVIIe siècle*, Plon, 1968 (réédition, Seuil, 1980).

117. J'ai pris position à ce sujet à l'époque : voir " Le Navet et le Spectacle ", *Esprit*, avril 1979, p. 119-121.

118. Il l'a été, effectivement.

119. La décision du Conseil d'État, lue le 20 octobre 1978, et que j'ai sous les yeux, ne permet pas de trancher la question.

120. *La Clé des Chimères et Autres Chimères de Nerval,* J.-J. Pauvert 1976.

[Les commentaires entre crochets sont de la rédaction de l'AAARGH.

Qui sont les assassins de la mémoire?

par Pierre Vidal-Naquet

Ce texte a été rédigé en 1992 en anglais pour une fondation israélienne. Il a été répété par la suite dans diverses universités américaines et françaises. Il a été publié, à partir de 1993, dans différents recueils ou revues français ou étrangers, en particulier dans la revue M *(comme marxisme), sous une première forme. Entre-temps sont intervenus les accords d'Oslo, de Washington et du Caire. Sur le plan juridique, ces accords introduisent une novation radicale. Sur le plan pratique, on est encore loin du compte et la question reste ouverte de savoir si les autorités israéliennes veulent nouer avec les Palestiniens des relations égalitaires d'État à État, ou maintenir leurs sujets dans ce qu'on appellera, faute de mieux, un Bantoustan. (note de l'auteur)*

Dans un livre publié en 1968, *Aspects of Antiquity*, et qui fut traduit en français sous un titre moins austère: *On a perdu la guerre de Troie* [1], M.-I. Finley concluait en ces termes une étude sur les Juifs et la mort de Jésus: "Le passé mort n'enterre jamais ses morts. C'est le monde qu'il faut changer, non le passé." On est pourtant tenté de compléter cette formule par celle, parallèle et complémentaire, de George Orwell : "Qui contrôle le passé contrôle aussi le présent" et, ajouterai-je, l'avenir.

Aucun régime, qu'il soit libéral ou totalitaire, n'a été indifférent au passé, bien que, naturellement, le contrôle sur le passé soit beaucoup plus strict dans une société totalitaire que dans une société libérale. Aucun régime, aucune société ne sont indifférents à la façon dont leur propre histoire ou ce qu'ils considèrent comme leur propre histoire est enseigné. Cela est vrai en Italie, comme cela est vrai en France, cela est vrai en Israël, comme cela est vrai en Russie.

J'ai pourtant donné comme titre à cet exposé: "Qui sont les assassins de la mémoire?" et non pas: "Qui sont les assassins de l'histoire?" Cette expression, "les assassins de la mémoire", n'est pas de moi. Je l'ai empruntée à Yosef Hayim Yerushalmi qui l'avait utilisée lors d'un colloque de Royaumont sur les fonctions de l'oubli. J'en ai fait, il est vrai, le titre d'un livre. Pourquoi ce titre? On a pu discuter récemment pour savoir s'il existait une mémoire collective. Je suis de ceux qui acceptent cette notion, contrairement, par exemple, à mon ami Pierre Sorlin [2]. Mais il est clair que la mémoire collective passe toujours par la mémoire individuelle. Ceux qui entendent nier l'existence même de la Shoah, et qui s'intitulent eux-mêmes les "révisionnistes" -- on les appelle maintenant plutôt les négateurs --, cherchent à atteindre chacun d'entre nous, que nous ayons vécu la Shoah directement ou indirectement, et même, dirai-je, que nous soyons juifs ou non, dans sa mémoire individuelle.

Cette mémoire n'est, bien entendu, pas l'histoire, et quand nous aurons disparu, il ne restera plus que l'histoire. Mais l'histoire -- c'est un point sur lequel je reviendrai - est faite aussi de l'entrelacement de nos mémoires et de la mémoire des témoins. En insistant sur la mémoire,

j'insiste sur le fait que l'entreprise des négateurs cherche de toute évidence à atteindre chacun d'entre nous dans sa subjectivité.

L'histoire elle-même peut-elle être assassinée? Nous sommes habitués, dans la mesure où nous travaillons sur l'histoire moderne et contemporaine, à de gigantesques dossiers dont on imagine difficilement la disparition. Les États mêmes, qui, dans leur pratique politique, sont les plus grands organisateurs de mensonges et de tyrannies, sont aussi ceux qui conservent le mieux les dossiers qui permettent ensuite aux historiens de rétablir la vérité. On l'a vu hier pour les dossiers de l'Inquisition espagnole [3], on le voit aujourd'hui dans l'ex-Union soviétique pour l'affaire de Katyn.

Un historien de l'Antiquité sait pourtant que l'histoire est chose fragile. Comment raconterions-nous la Guerre des Juifs si nous n'avions pas Flavius Josèphe? Nous l'avons, mais le problème est simplement déplacé. Comment pouvons-nous raconter la guerre des Juifs avec cette source unique ou quasi unique, et dont l'impartialité n'est pas la vertu primordiale? Une des caractéristiques de l'histoire de la *Destruction des Juifs en Europe*, comme l'a appelée Raul Hilberg, est que la destruction de l'histoire a été entreprise en même temps que l'histoire elle-même.

Qu'est-ce que je veux dire par là? Essentiellement trois choses.

a) L'histoire de la destruction des Juifs et des Tziganes n'est pas quelque chose dont les nazis se sont vantés. En un sens, ils en étaient fiers, mais ils ont eu conscience que c'était quelque chose de tellement exceptionnel qu'ils devaient le dissimuler, non seulement aux victimes, dont le consentement était en somme sollicité, comme l'était, dans l'Antiquité, celui de la bête qu'on sacrifiait, afin que tout se passe dans l'ordre, non seulement vis-à-vis des peuples au milieu desquels vivaient les Juifs, soit comme étrangers, soit comme citoyens, mais vis-à-vis du peuple allemand et vis-à-vis d'eux-mêmes.

Le document peut-être le plus extraordinaire à ce sujet est sans doute le discours d'Himmler à Posen (Poznan), le 6 octobre 1943, discours prononcé devant les Reichsleiter et les Gauleiter, c'est-à-dire devant la haute aristocratie du parti. Himmler dit très directement qu'il a fallu prendre une décision radicale: "*Dieses Volk von der Erde verschwindern zu lassen"* ("Faire disparaître ce peuple de la terre"). Mais, ajoute-t-il, cette phrase si simple: "*Die Juden müssen ausgerottet werden*" ("Les Juifs doivent être éliminés") est plus facile à prononcer qu'à mettre en pratique, avec le consentement de tous. Chaque Allemand n'a-t-il pas son bon Juif? Aussi a-t-il fallu faire les choses en secret, et, autant que possible, sans laisser de traces.

Les chambres à gaz, qui commencent à fonctionner à Auschwitz, pour les Juifs, au printemps de 1942, ont été à la fois l'arme du crime et l'instrument de la négation du crime. Il n'y a là aucun paradoxe, puisque les chambres à gaz sont un instrument de meurtre anonyme. Personne n'est responsable. Personne n'est un meurtrier. C'est la situation provoquée par Ulysse lorsqu'il prend le nom de Personne (*Outis*) et que le malheureux Polyphème crie que c'est Personne qui l'a aveuglé.

Qui est le meurtrier? Le médecin qui sélectionne, le *Häftling* qui dirige la foule des condamnés, le S.S. qui apporte à la chambre à gaz le Zyklon B ? Personne n'est le bourreau, parce que tout le monde participe au meurtre, ce qui facilite toutes les dénégations.

b) A quoi s'ajoute la question du langage codé. Encore faut-il bien comprendre que, sous ce terme, se cachent deux réalités bien distinctes. La première est ce qu'Eichmann appelait l'*Amtsprache*. Eichmann disait lors de son procès qu'il n'avait appris qu'une langue: l'*Amtsprache*, et Hannah Arendt a brillamment commenté ce mot dans son livre: *Eichmann à Jérusalem*. Dans l'*Amtsprache*, les exécutions par chambre à gaz s'appellent:

Sonderbehandlungen ou, plus simplement, *SB*, et comme *SB* (traitement spécial) peut signifier aussi logement dans un hôtel de luxe, comme l'a dit Kaltenbrunner, lors du procès de Nuremberg, cela permet aussi toutes les dénégations. Dans le même langage, la chambre à gaz s'appelle *Leichenkeller* (morgue) et il a fallu à Jean-Claude Pressac regarder de très près dans les documents du musée d'Auschwitz [4] pour découvrir que la *Leichenkeller* n'était autre que la *Gaskammer*, la chambre à gaz.

Mais, quand on parle de langage codé, on parle aussi d'autre chose, d'un langage témoignant d'une inversion des valeurs. Cela, l'historien athénien Thucydide l'avait perçu pendant la guerre du Péloponnèse, et vous me permettrez de le citer: " On changea jusqu'au sens usuel des mots par rapport aux actes dans les justifications qu'on donnait. Une audace irréfléchie passa pour dévouement courageux à son parti, une prudence réservée pour lâcheté déguisée, la sagesse pour le masque de la couardise, l'intelligence en tout pour une inertie totale ; les impulsions précipitées furent comptées comme qualité virile et les délibérations circonstanciées comme un beau prétexte de dérobade... La plupart des hommes aiment mieux être appelés habiles en étant des canailles qu'être appelés des sots en étant honnêtes: de ceci, ils rougissent, de l'autre, ils s'enorgueillissent [5]

Ce texte de Thucydide, je l'ai cité pour la première fois en 1962, en voulant commenter l'inversion des valeurs qui s'était produite dans l'armée française pendant la guerre d'Algérie, mais ce qui est peut-être plus remarquable est que, lisant récemment un récit écrit par le chef de l'orchestre d'Auschwitz, Simon Laks, j'ai constaté que, sans connaître Thucydide, il avait retrouvé presque les mêmes mots [6].

c) Il faut noter enfin que les installations criminelles elles-mêmes ont été systématiquement détruites par les nazis. Ce fut le cas, dès 1943, pour les centres de mise à mort de Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka, ce fut le cas, en novembre 1944, pour Auschwitz, où il faut se livrer à une difficile entreprise archéologique pour rétablir dans son lieu la vérité historique. [Il n'y a eu aucune entreprise archéologique. Seuls les révisionnistes l'ont réclamée] Quand la guerre fut terminée, tout était en place pour la destruction de la mémoire, tout, sauf précisément la mémoire des témoins, puisque nombre de ceux-ci avaient tout de même survécu et que les ruines fumaient encore.

Personne, ou presque personne, en 1945, ne pouvait nier sérieusement un crime, dont, paradoxalement, personne ne pouvait encore prendre l'exacte mesure. [Par exemple, personne ne niait alors l'existence des pompes à vide de Treblinka, décrites par V. Grossmann] Les accusés de Nuremberg n'essayèrent pas sérieusement de nier l'évidence, chacun -- à l'exception de Speer -- essayant de nier sa propre responsabilité. Les nazis avaient tout prévu, sauf le caractère écrasant de leur défaite. Personne ne s'imaginait alors sérieusement que, dans leur défaite, ils avaient laissé une bombe à retardement qui s'appelle aujourd'hui révisionnisme ou négationnisme.

De ce phénomène étrange, essayons d'abord de tracer la géographie. Quand on va à Yad Vachem, à Jérusalem, et qu'on examine cette section de la documentation qui correspond à l'enfer (les livres pornographiques) de notre Bibliothèque nationale, on peut avoir le sentiment -- par exemple en examinant les différentes éditions de la brochure de Richard Verrall, dit " Harwood ", *Did six Millions Really Die?* ou de *The Hoax of the XXth Century* de Butz, ou encore les oeuvres diverses de Faurisson, Stäglich, Christophersen ou Carlo Mattogno -- d'une entreprise internationale. En fait, l'entreprise "révisionniste" a plusieurs visages qu'il faut savoir analyser. Il y a d'abord, bien sûr, les pervers individuels, tel ce "témoin de Jéhovah", Ditlieb Felderer, installé en Suède, et qui diffusait, il n'y a pas bien longtemps, une *Jewish Information Letter*, où l'on pouvait lire, par exemple:

"*Please, accept this hair of a gassed victim*", ou "*This sample of Jewish fat*" ("Veuillez, je vous prie, recevoir ces cheveux d'une victime gazée", ou "cet échantillon de graisse juive ").

Laissons ces paranoïaques individuels. Celui-là, du reste, semble s'être tu. Il y a, en tous les cas, longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Quels sont aujourd'hui les lieux par excellence du révisionnisme? Il y a d'abord, et pour des raisons évidentes, l'Allemagne. C'est le pays où ces livres ont la plus grande diffusion. Ils s'adressent à un public spécialisé: les héritiers ou les survivants des nazis ou des nationalistes d'extrême-droite qui, dans les années trente, ont été les alliés des nazis. Le "révisionnisme" peut là, selon les publics et selon les auteurs, prendre soit la forme d'une négation radicale: les nazis n'ont tué aucun Juif en tant que tel [7] (nul doute que, depuis la réunification de l'Allemagne, une fraction du peuple de l'ancienne RDA a donné un nouveau et très important public à ce type de spéculations) -- il est remarquable qu'il n'y ait pas de "révisionnisme" pour les malades mentaux ou les Tsiganes [PVN est mal informé]; soit des formes plus modérées: la mort des Juifs est un acte de guerre. Les Juifs ayant déclaré la guerre à Hitler, il est tout à fait normal qu'Hitler ait fait la guerre aux Juifs. La destruction du ghetto de Varsovie, par exemple, est la conséquence de l'insurrection, non sa cause. C'était la thèse de Himmler en personne.

Les lieux du révisionnisme

Ces publications très nombreuses, et qu'une loi d'interdiction ne semble pas avoir beaucoup gênées, débouchent rarement sur la grande presse et les débats parlementaires, même si tel lapsus du président du Bundestag fait parfois scandale. Ces publications ont donc un statut comparable à celui des films X ou de la presse pornographique. Il est rarissime en Allemagne que d'autres groupes que ceux de l'extrême-droite s'emparent de ces questions. C'est arrivé parfois avec les *Grünen* (les "Verts").

Deuxième lieu important: les Etats-Unis et le Canada [8], parce que c'est là que se trouve l'argent. On donnera comme exemple le livre édité par Ernst Zündel, un canadien nazi: *Did Six Millions Really Die?* avec une préface de mon ancien camarade Robert Faurisson. C'est là aussi que l'on rencontre, sur la côte californienne, le Liberty Lobby de William Carto, qui finance les congrès révisionnistes de Los Angeles, et le *Journal of Historical Review*. Très classiquement, ce journal réunit dans une harmonieuse synthèse anticommunisme, antisémitisme, haine des Noirs, telle que la manifeste, par exemple, le Ku-Klux-Klan, haine des démocrates, enfin. Débordent-ils ailleurs que sur cette extrême-droite? Ils ont tenté de se faire prendre au sérieux en achetant les fichiers de l'American Historical Association, en faisant de la publicité dans les journaux étudiants (récemment par exemple à Cornell), et en mettant en avant des personnages comme Noam Chomsky, qui a accepté, il y a un peu plus de dix ans, de préfacer Robert Faurisson, tout en spécifiant qu'il ne l'avait pas lu [9]. Cela lui valut en Amérique beaucoup plus de réprobation que de gloire, y compris chez les plus ardents adeptes de la *political correctness*. Je ne crois pas au danger révisionniste en Amérique, pas plus d'ailleurs qu'en Australie, en dépit des efforts d'un homme comme John Bennett.

Troisième lieu: la France, et, dans une moindre mesure, la Belgique et l'Italie, où fonctionnent des personnages comme Carlo Mattogno ou Cesare Saletta, qui couvrent le champ ouvert entre le fascisme et l'ultra-gauche. Là s'est nouée une étrange alliance entre l'ultra-gauche et l'extrême-droite. Là on peut parler d'un danger réel, dans la mesure où, en France tout au moins, existe un parti politique qui rassemble toutes les variétés de l'extrême droite: à la fois Maurras, Hitler et le catholicisme traditionaliste de feu Mgr Lefebvre, un parti politique qui pèse à peu près 15% de l'électorat, et ne cache pas, dans ses journaux, dans les déclarations de

son leader Jean-Marie Le Pen, dans sa propagande, qu'il est du côté des assassins de la mémoire. Il a d'ailleurs des Juifs pour le soutenir. Ouvertement, il est plus anti-arabe qu'antisémite, mais il a soutenu Saddam Hussein pendant la guerre du Golfe. En un sens, c'est bien là l'héritage de Vichy, mais d'un Vichy qui a reçu l'appui d'une fraction de l'ultra-gauche.

Comment expliquer cela? Tout tourne, en réalité, autour d'un personnage étrange, Paul Rassinier, interné à Buchenwald et à Dora, mort en 1967. Rassinier fut, dans sa jeunesse, communiste, puis socialiste ; il appartenait au courant pacifiste de la SFIO des années trente, d'où sa haine pour Léon Blum, chef de la tendance opposée et suspecté d'être antihitlérien, parce que juif. Rassinier, contrairement à Paul Faure et à d'autres anciens pacifistes, fut résistant, membre de Libération-Nord et déporté [Notez l'entourloupe paralogique: d'après Vidal, Rassinier est hostile à Blum, antihitlérien parce que juif; puis il résiste: mais contre qui? Contre Blum ou contre Hitler?]. Il réintégra les rangs socialistes et devint député de Belfort à la Première Constituante. Il est bien possible que dans ses activités "révisionnistes" il ait exprimé sa culpabilité de déporté constamment protégé, puisqu'il passa au Revier (infirmerie) la plus grande partie de sa déportation [10] [Affirmation aussi gratuite que stupide]. Ses héritiers spirituels sont une secte "marxiste", La Vieille Taupe, elle-même issue, par plusieurs intermédiaires, d'un groupe dissident du trotskisme, Socialisme ou Barbarie.

Quelle est l'analyse qui est derrière ces délires paranoïaques? On trouve, au centre, un thème déjà évident chez Rassinier : il n'y a aucune différence fondamentale entre la Première Guerre mondiale que chaque pays avait présentée comme la guerre du droit et la Seconde, qui vit l'alliance des démocraties libérales et du bolchevisme stalinien. Là, Rassinier retrouve les idées de l'historien américain Barnes, qui s'efforça, après 1918, de démontrer que les Américains avaient eu tort de s'engager dans la guerre contre l'Allemagne de Guillaume II aux côtés de la France et de l'Angleterre.

S'agissant de la Seconde Guerre mondiale, le caractère absolument spécifique de l'Allemagne hitlérienne est nié [Y-a-t'il quelque chose en histoire qui ne soit pas "absolument spécifique"?] et avec lui est nié par Rassinier, en France, et par Barnes et ses disciples américains, ce qui est le crime par excellence, les chambres à gaz hitlériennes.

C'est cette intuition de Rassinier qui a été développée par La Vieille Taupe, dans une perspective qui n'a cessé d'être la sienne: la révolution mondiale. Pour faire la révolution, il faut décharger la mémoire de l'hitlérisme de ce qu'il a eu de spécifique et montrer que l'Allemagne nazie, l'Occident libéral et bourgeois et l'URSS stalinienne ou brejnévienne sont, quant au crime, sur le même niveau. L'Occident a les guerres coloniales, l'Allemagne la Gestapo et l'URSS le KGB, sans parler des camps que l'on retrouve partout. Une fois les illusions dissipées, la place sera libre pour la vraie révolution, celle qui mettra fin à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Pour démontrer cette thèse, les gens de La Vieille Taupe se sont appuyés sur les écrits minutieux d'un maniaque du scandale et de l'antisémitisme: Robert Faurisson, celui-là même qui a préfacé le livre sur le procès Zündel.

Puis-je ajouter que le révisionnisme au sujet des chambres à gaz n'est pas le seul. Une étrange activité s'est développée récemment en France. Il devient à la mode dans certains milieux d'écrire que le chef de la résistance française, Jean Moulin, envoyé par de Gaulle en métropole en janvier 1942, était depuis le début des années trente un agent soviétique. Il n'en existe bien sûr aucune preuve, mais cela n'empêche rien. Sans doute découvrira-t-on bientôt que le seul véritable patriote français pendant la Seconde Guerre mondiale était le maréchal Pétain, aidé peut-être par le général Giraud [11].

Disons encore un mot des ex-pays communistes. Ce qui a caractérisé ces pays durant la phase communiste de leur histoire n'est pas le "révisionnisme". Celui-ci fut toujours interdit. Au contraire, parmi les publications les plus documentées sur le grand massacre, certaines viennent de Hongrie, et surtout de Pologne. En URSS même, le massacre des Juifs n'est qu'un aspect, mineur, des massacres hitlériens dont ont été victimes, suivant la terminologie soviétique "les Russes, les Ukrainiens et autres nationalités paisibles de l'URSS". L'historiographie soviétique ne nie pas Auschwitz ou Treblinka, elle aurait même tendance à gonfler les chiffres, mais elle en gomme la dimension juive. De même, en Pologne, Auschwitz est d'abord présenté comme un camp pour Polonais. Il est aisé de prévoir qu'avec le développement des nationalismes rivaux on va voir ressurgir une thèse qui est déjà celle d'un groupe comme Pamyat: les vrais criminels de la Seconde Guerre mondiale sont les Juifs. On lisait déjà cela dans divers livres ou brochures émanant de l'émigration hongroise, ceux qui publient, par exemple, un pamphlet intitulé: *Kissinger Soviet Agen*t ou un livre comme *The World Conquerors* de Marschalko [12].

Reste à dire quelques mots d'un dernier lieu géographique, le Moyen-Orient, où Israël est aux prises avec le monde arabe. Que ce conflit ait contribué à développer les formes les plus variées de l'antisémitisme était aisément prévisible, même si cet antisémitisme peut être présenté comme ce que Maxime Rodinson appelle un "racisme de guerre" [13]. Les plus violents, dans ce domaine, ceux qui ont systématiquement traduit et republié les *Protocoles des sages de Sion* ne sont pas les plus belliqueux, puisqu'il s'agit principalement des idéologues de l'Arabie Saoudite, alliée de l'Amérique. Le point intéressant est l'attitude des Palestiniens. Il me semble que ceux-ci sont attirés par deux attitudes extrêmes: l'une est la négation pure et simple de la Shoah, dont il y a divers exemples dans la littérature palestinienne; l'autre est l'identification de leur propre destin à celui du peuple juif. Tout le monde a pu remarquer, par exemple, que la Déclaration d'indépendance des Palestiniens en novembre 1988 était calquée sur la Déclaration d'indépendance d'Israël en 1948. C'est dans cet esprit qu'il arrive aux dirigeants palestiniens de dire que la Shoah, ils savent ce que c'est, puisque c'est ce qu'ils subissent au quotidien. J'ai entendu M. Arafat dire cela, en 1989, à un groupe d'intellectuels, dont je faisais partie. J'ai protesté dans un article que publia *Le Monde*. Je dois à la vérité de dire que la *Revue d'études palestiniennes* a reproduit intégralement ma protestation et que cette même revue a rendu compte avec sympathie de mon livre *Les Assassins de la mémoire* [14] [qui sont beaucoup plus dangereux que les assassins de Palestiniens. Cela montre bien en effet la nature de cette revue de pleutres].

J'en ai maintenant terminé avec ce tour du monde de la négation et puis maintenant passer à un stade un peu plus réflexif de cet exposé.

Sur le plan proprement scientifique, il va sans dire que l'apport du pseudo-révisionnisme à la connaissance de ces événements sinistres est égal à zéro. Il en résulte qu'il n'est pas et ne sera jamais question d'une discussion scientifique avec ces personnes. Quand Chomsky a signé une pétition affirmant au sujet de Robert Faurisson que "ce professeur respecté de littérature française du XXe siècle et de critique documentaire... a mené une enquête historique approfondie et indépendante sur la question de l'holocauste", c'est à ce moment qu'il a commis une sorte de péché contre la vérité et la science. Aucun des "révisionnistes" n'a jamais conduit une enquête historique. Il est d'ailleurs frappant de voir qu'aucun de ces messieurs n'est un historien de métier: Stäglich est un magistrat, Butz un professeur d'informatique, Faurisson un professeur de littérature [rappelons que Wellers, directeur du Centre de documentation juive de Paris et de sa revue *Le Monde juif,* avait achevé ses études en Russie en 1925, à l'âge de vingt ans -- ce qui ne fait pas un historien, et qu'en outre il était chargé de recherche au CNRS comme "physiologue". Détails à l'article Wellers de l'AAARGH.]. Je dois avouer que j'ignore la profession de Carlo Mattogno qui représente l'Italie dans cette petite bande abjecte. Aucun, à ma connaissance, n'a la moindre formation historique. Pour l'honneur de notre profession il est bon que cela soit rappelé.

S'agissant de domaines moins brûlants, il n'est pas inutile de rappeler que les négateurs ont des prédécesseurs. L'exemple le plus amusant est, peut-être, celui d'un très célèbre érudit de la fin du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle, le R. P. Hardouin (1646-1742), qui expliqua qu'à de rarissimes exceptions près, toute la littérature grecque, latine et patristique était composée de faux fabriqués aux XIVe siècle par des moines hérétiques. Si Calvin et Luther, par exemple, et, après eux, le mouvement janséniste, ont pu faire usage de saint Augustin, c'est parce que les oeuvres de saint Augustin étaient autant de faux. Quant au reste de la littérature ancienne, Hardouin la divisait en deux groupes, les textes qui étaient authentiques et bons, par exemple les Géorgiques de Virgile, et ceux qui étaient authentiques et pervers, par exemple l'oeuvre de Flavius Josèphe.

Mais suffit-il d'opposer en bloc le vrai et le faux pour que la question posée par le "révisionnisme" soit considérée comme réglée? Les faits historiques ne sont pas des choses ; ils vivent et se transforment avec le mouvement historique lui-même.

Une première question d'abord: pourquoi le "révisionnisme", cette nouvelle forme qu'a pris le vieil antisémitisme [affirmation qui relève de la plus basse propagande] a-t-il fait tout à coup son apparition à la première page des journaux, en tous les cas en France, à la fin des années soixante-dix? Certes, il est clair que la prise de conscience, par les historiens eux-mêmes, de la spécificité du judéocide à l'intérieur de la Seconde Guerre mondiale n'a pas été immédiate du tout. Au point de départ, je veux dire à l'époque du procès de Nuremberg, on ne peut parler d'une conscience générale de ce qu'avait été la Shoah. Celle-ci était noyée dans l'ensemble des crimes du nazisme. Quand Chaim Weizmann voulut faire entendre une voix juive à la barre de ce procès, il lui fut répondu que c'était inutile et que les juges avaient bien assez de matériel sur ce sujet. La guerre contre les Juifs est passée de la périphérie au centre de la réflexion sur la Seconde Guerre mondiale [15] après une longue période d'incubation. [Serait-il malséant de se demander pourquoi, et si ce n'est pas pure aberration?]

Il suffit, par exemple, de remarquer ceci: le symbole de la déportation, dans un pays comme le mien dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, était, pour les hommes, Buchenwald ou Dachau, pour les femmes, Ravensbrück. La raison en est évidente. C'était de Buchenwald, de Dachau et de Ravensbrück qu'étaient revenus, en 1945, le maximum de survivants. Or, ces camps, à l'exception de Ravensbrück, n'avaient pas de chambres à gaz et la chambre à gaz de Ravensbrück elle-même n'a joué qu'un rôle relativement marginal dans l'histoire du camp [rappelons que cette chambre à gaz de Ravensbrück est très contestée, notamment par O. Wormser-Migot qui traite G.Tillion (qui en a répandu et soutenu la légende) d'"hallucinée"]. Il faut même ajouter qu'il y a eu comme une "migration du récit" entre Auschwitz et Buchenwald, comme il y avait eu une migration des hommes en janvier-février 1945 entre ces deux camps. C'est ainsi que certains témoignages attestèrent l'existence d'une chambre à gaz à Buchenwald, chambre à gaz purement imaginaire et ce conte a, bien entendu, été exploité par Rassinier, puis par Faurisson.

Si Auschwitz a, ensuite, pris le relais dans la conscience des Européens, c'est, bien entendu, parce que c'est à Auschwitz que les installations d'extermination fonctionnèrent de la façon la plus durable, mais c'est aussi parce qu'il est revenu beaucoup plus de survivants d'Auschwitz que des centres de mise à mort: Belzec, Chelmno, Sobibor, Treblinka. Auschwitz était un camp mixte, camp d'extermination, camp de concentration, camp-usine. Si l'on excepte les très rares survivants des Sonderkommandos, les survivants d'Auschwitz qui ont témoigné pour l'histoire nous renseignent moins sur la mort que sur la vie à Auschwitz. Tel est le cas, par exemple, de celui qui, à mon avis, a été le plus remarquable peintre des relations humaines à Auschwitz, Primo Levi. Il n'est d'ailleurs pas mauvais de rappeler qu'il a eu quelque difficulté à publier le premier de ses livres, *Se questo è un uomo*. Primo Levi était un chimiste italien, qui fut employé comme chimiste-esclave à Auschwitz III-Monowitz. Son témoignage sur l'extermination de ses compagnons de voyage tient en quelques lignes. Peut-

être verrons-nous un jour une nouvelle migration du récit d'Auschwitz vers Belzec ou Treblinka? [Toujours plus à l'Est, jusqu'au Birobidjan, sans doute...]

Si je prends maintenant ma propre expérience de fils de deux Français juifs qui trouvèrent la mort à Auschwitz, je dirai que pendant plusieurs années, je n'ai pas fait de vraie distinction entre camps de concentration et camps d'extermination. Le premier livre qui m'ait vraiment appris ce qu'était le camp d'Auschwitz fut *La Nuit* , d'Elie Wiesel, livre publié en 1958 aux Éditions de Minuit [allez voir les articles auxquels nous vous renvoyons, ils parlent de la fabrication du témoignage d'E.Wiesel, dévoilé par une historienne juive en 1996]. J'avais déjà vingt-huit ans. Il se trouve que je déteste l'oeuvre d'Elie Wiesel, à la seule exception de ce livre. C'était pour moi une raison supplémentaire de le mentionner [instinct du faux témoignage, chez le préfacier de Flavius Josèphe?]. Huit ans plus tard était publié chez Fayard, à grand lancement et à grand scandale le livre exécrable de Jean-François Steiner, *Treblinka,* et c'est pourtant ce livre qui m'a fait comprendre ce qu'était un camp de pure extermination. [Voilà bien toute la formation intellectuelle de Vidal-Naquet, qui n'avait pas encore songé qu'il était plus rapide et plus efficace de faire carrière sur les camps allemands que sur la Grèce antique: il a avalé deux belles couleuvres. Wiesel et Steiner -- qui vient de déposer pour Papon -- sont deux inventeurs acharnés. PVN prend la pire des littératures de gare pour de l'expérience vécue. C'est parce qu'il a "compris" ces deux illuminés qu'il vient maintenant nous donner des leçons de réalité historique. C'est à se tordre.] La formation d'un historien ne se fait pas seulement à coup d'études documentées. Même dans l'oeuvre d'un historien et, naturellement, dans sa vie, il y a une part d'irrationnel. Quand je parle du mouvement de la conscience historique, je ne puis raisonner comme si l'histoire de la destruction des Juifs en Europe avait constamment progressé depuis le simple recueil de témoignages et de documents jusqu'à l'élaboration scientifique telle qu'on la trouve dans la dernière édition du livre de Hilberg. Cela serait une vue archi-simpliste de l'évolution de l'historiographie. La notion de progrès doit être mise en question dans l'étude de l'historiographie comme elle doit être mise en question dans l'étude de l'histoire. Un livre comme *The Holocaust*, de Martin Gilbert [16], chronique plutôt qu'histoire, peut être utile, mais, comme cela a été souvent souligné, il marque une énorme régression par rapport à des livres très antérieurs, y compris à des livres ou à des recueils de documents écrits sur le terrain. Comme l'écrit Arno Mayer: "Aucun recueil de souvenirs, aucune oeuvre littéraire, aucune analyse historique n'atteindra jamais la précision et la pénétration qui distingue des ouvrages comme la *Chronique du ghetto de Varsovie* d'Emmanuel Ringelbum, le *Journal du ghetto de Varsovie* d'Adam Czerniakow ou la *Chronique du ghetto de Lodz*, 1941-1944, qui est une oeuvre collective. Ces trois chroniques de première main, écrites à l'intérieur des cités des mourants et des morts, sont d'une conception résolument moderne par la façon dont leurs auteurs établissent les faits, la chronologie, le contexte historique et décrivent la dynamique de la collaboration et de la résistance dans des conduites d'extrême impuissance. Chose plus remarquable encore, ces chroniques enregistrent l'impact qu'eut sur la vie quotidienne et le destin des ghettos le cours de l'histoire mondiale, et en particulier, celui de la guerre [17]."

L'extermination des Juifs, ce que beaucoup d'historiens ont tendance à oublier, se déroulait, en effet, non pas en marge de la Seconde Guerre mondiale, mais au coeur de celle-ci. En revanche, l'historiographie de cette extermination s'est développée, elle, pendant les décennies qui ont suivi, c'est-à-dire, en gros, pendant la guerre froide, et, naturellement, sans être épargnée par le mouvement de l'histoire elle-même. Cela peut être dit de toute entreprise historique, même lorsqu'elle porte sur un passé très lointain comme la Grèce ancienne, qui est mon domaine scientifique propre; à plus forte raison est-ce vrai pour des événements aussi près de nous que ne l'est la Shoah.

Raul Hilberg, qui est tout le contraire d'un "révisionniste", a dit un jour que ces canailles [merci] pouvaient être utiles dans la mesure où ils obligent les historiens de métier à exercer un sérieux contrôle sur leurs méthodes et leurs résultats. Est-ce vrai? Pouvons-nous dire qu'il

y a des failles dans l'historiographie de la Shoah, des failles qui peuvent expliquer le très relatif succès des négateurs [merci encore] parmi des personnes qui ne sont pas toutes des gangsters?

La réponse est positive et je vais essayer d'expliquer pourquoi.

a) L'histoire peut, parfois, être hypercritique. C'est le cas, par exemple, de certaines pages du livre d'Arno Mayer, *La Solution finale dans l'histoire*. [note de l'AAARGH: Mayer y déclare, p. 362: "Sources for the study of the gas chambers are at once rare and unreliable"]. Le plus souvent, pourtant, l'histoire de la Shoah a été hypocritique. En particulier, bien des historiens ne se sont pas montrés suffisamment critiques quant à la valeur de leurs sources. En disant cela, je ne suis pas en train de suggérer que nous devrions supprimer des archives de la Shoah tout ce qui nous a été donné, oralement, par les témoins. Je pense même que nous n'avons pas encore assez exploité ce type de documents et que l'historien se doit de devenir un disciple de Marcel Proust, dans la mesure où la mémoire est inscrite, elle aussi, dans l'histoire. Mais la mémoire n'est pas nécessairement mémoire du vrai et nous avons à donner sa place et son importance à la fabulation. La mémoire doit être examinée en tant que telle. [C'est-à-dire, pour un historien véritable, comme un ensemble d'affirmations douteuses.] Nous avons beaucoup à apprendre d'elle, beaucoup de faits, bien sûr, mais pas uniquement des faits. Je dirais volontiers que l'historiographie de la Shoah comporte deux chefs-d'oeuvre. *La Destruction des Juifs en Europe*, d'une part, livre qui repose dans sa quasi-totalité sur des documents écrits et des archives administratives, et *Shoah*, de Claude Lanzmann, un film qui est une oeuvre d'art et s'appuie exclusivement sur la mémoire vivante des témoins. Les faits sont, je pense, exacts, mais ils sont vus à travers l'écran de la mémoire, et c'est dans cette direction que doit s'orienter l'historien d'aujourd'hui.

b) La Shoah fait partie de l'histoire des Juifs. Ceux qui le nient en disant, comme le fait, par exemple, un homme que j'admire infiniment, le professeur Y. Leibowitz de l'Université hébraïque de Jérusalem, que cette histoire concerne uniquement les *Goyim* (" non-Juifs ") se trompent parce qu'ils oublient le vécu de l'histoire. Or, il existe aujourd'hui un Etat juif, qui assurément n'est pas né d'Auschwitz, mais dont l'existence même a quelque rapport avec cette tragédie de la Seconde Guerre mondiale. Cet Etat juif est en guerre non avec les nazis, mais avec les Arabes palestiniens, que beaucoup d'Israéliens appellent les "Arabes d'Eretz Israël". Beaucoup d'hommes politiques responsables d'Israël -- cela était vrai dans le gouvernement du Likoud, mais n'a pas disparu, je pense, avec le retour du parti travailliste au pouvoir et même après la reconnaissance mutuelle entre Israël et l'OLP -- et avec eux beaucoup d'éducateurs estiment que la guerre actuelle est la continuation du génocide et qu'Arafat est un pseudonyme nouveau d'Adolf Hitler, lequel s'appela aussi Nasser pendant les années cinquante et soixante.

Si une pierre jetée par un garçon ou une fille des territoires occupés, si une balle tirée par un guérillero palestinien, si même une bombe jetée sur un bus par un terroriste palestinien est la continuation du génocide, le résultat immanquable de ce type d'affirmation est que certains de ceux qui estiment que les Palestiniens ont de bonnes raisons de se rebeller penseront tout naturellement que la Shoah elle-même n'a pas été la terrifiante tragédie que nous connaissons. Ceux qui, en Israël ou ailleurs, font un usage politique de la Shoah prennent le risque de faire de celle-ci non une vérité historique, mais une "vérité politique", comme le dit la secte des négateurs, c'est-à-dire quelque chose qui peut être annihilé par un raisonnement plus approfondi. [Il y a longtemps que c'est fait, y compris pour les derviches tourneurs du genre Vidal-Naquet qui, un jour, appellent aux armes pour soutenir Israël, et le lendemain s'excusent de l'avoir fait.]

Je ne suis pas en train de suggérer que la Shoah appartient aux historiens, et aux historiens seulement. Un homme politique français a dit un jour que la guerre est quelque chose de trop

difficile pour être confiée aux seuls militaires. La Shoah est une partie de la mémoire vivante des Juifs, et ceci va durer encore pendant quelques décennies. Mais rien n'est éternel, et les hommes politiques devraient le savoir et réfléchir avant de se risquer à faire un usage politique du génocide hitlérien. Combien d'Israéliens me l'ont dit en privé. Combien d'autres l'ont dit en public, comme le journaliste Boaz Evron ou le professeur Yehashayu Leibowitz. Ce dernier s'est exprimé, par exemple, dans le film réalisé par le cinéaste israélien Eyal Sivan, *Izkor, les esclaves de la mémoire*. Que montre ce film? Rien d'autre, en définitive, que ce qu'a montré Yosef Yerushalmi dans son livre *Zakhor* [18]: nous ne devons pas être les esclaves de la mémoire. En Israël, tout se passe comme si un lien étroit s'était établi entre la fête de Pâques (Pessah), le jour de la Shoah (Yom ha-Shoah) et le jour de l'Indépendance (Yom Hatzmaout). Ce lien est, semble-t-il, très fermement serré sur le système éducatif. S'il en est bien ainsi, et j'ai tout lieu de le craindre, je ne pense pas seulement que c'est politiquement dangereux, j'estime que c'est historiquement dangereux.

L'histoire n'est pas une religion. La vérité d'Auschwitz n'est pas une vérité religieuse, que le Seigneur Dieu ait été présent ou non. Auschwitz et Treblinka appartiennent à une série de faits historiques, non à une vérité religieuse. Ils doivent être étudiés comme on étudie des faits historiques, ce qui implique des méthodes critiques comparables à celles qu'utilisent tous les jours les historiens de la Révolution française. [Attention, il utilise là les arguments d'un petit groupe abject. Le Bétar devrait intervenir.] Il est, par exemple, absurde de parler comme le faisaient les Polonais jusqu'à une date récente de quatre millions de victimes à Auschwitz, ou même, comme le fait Claude Lanzmann [19] de trois millions. Si l'on pense, comme Raul Hilberg, que le nombre des victimes du génocide est d'un peu plus de cinq millions de personnes et non de six millions, il faut accepter cette conclusion comme nous le ferions pour n'importe quel épisode historique. Et nous devons accepter aussi de comparer Auschwitz et Treblinka avec d'autres grands massacres de l'histoire ancienne ou récente, avec le massacre des Arméniens, par exemple, en 1915, ou avec le massacre des Indiens d'Amérique, après l'événement que nous avons commémoré en 1992. Nous devons même accepter le fait qu'Auschwitz et Treblinka n'ont pas la même signification historique pour les Juifs, les Européens, les Américains, d'une part, et pour les peuples d'Asie, d'Amérique latine ou d'Afrique noire de l'autre. J'ai dit: pas la même signification, je n'ai pas dit: pas de signification du tout. Je ne suis pas en train de plaider pour l'ignorance ou la négation de la Shoah au nom de ce qui est *politically correct.*

Le Shoah business

Mais il y a quelque chose de pire que l'utilisation politique ou religieuse de la Shoah et c'est ce qu'on pourrait appeler le shoah-business. Bien sûr, personne ne peut l'empêcher. Lors d'un de mes voyages en Israël, j'ai trouvé des dépliants touristiques sur la "grotte de l'Holocauste" (Holocaust Cave) sur le mont Sion. Cela est pire que tout et je ne sais comment qualifier cet effroyable mélange d'histoire, de commerce, de religion et de politique. Bien sûr, on pourrait m'objecter qu'il existe un Napoléon business, et cela ne conduit personne à faire de Napoléon un mythe solaire comme l'avaient proposé au XIXe siècle quelques disciples irrévérencieux de Max Müller. Mais supposons que la Corse devienne une grande puissance de la Méditerranée occidentale. Supposons que, au nom de Napoléon, elle constitue un mini-empire dans le sud de la France, le nord-ouest de l'Italie et le nord de l'Espagne. Inévitablement, il y aura un petit groupe de fous qui expliqueront que Napoléon n'a jamais existé et que l'empire corse, prétendument napoléonien, ne repose sur aucune base historique sérieuse. C'est exactement ainsi qu'a raisonné un éminent professeur de Beyrouth, M. Kemal Salibi, qui a essayé de prouver que le pays de la Bible se trouve aujourd'hui en Arabie Saoudite [20].

J'en arrive maintenant à la fin de cet exposé. Une dernière question: que devons-nous faire de ces gens? Comment pouvons-nous nous en débarrasser? Pouvons-nous faire un bon usage des négateurs, comme l'a suggéré Raul Hilberg? N'ai-je pas, moi-même, écrit un essai sur Flavius

Josèphe intitulé *Du bon usage de la trahison*? Les "révisionnistes" sont une secte, au sens religieux du mot, je veux dire au sens où Max Weber opposait la secte à l'Eglise. [de l'Eglise holocaustique, sans doute.] Quand je parle de secte, je ne songe pas à les comparer à une de ces sectes qui se partagent le quartier de Mea Shearim, à Jérusalem. Ils ont pourtant, effectivement, certains des traits de la secte religieuse. [Pourquoi dire de pareilles sottises?] Certes, nombre d'entre eux sont de pures et cyniques canailles, mais certains d'entre eux croient réellement à ce qu'ils disent. La grande majorité d'entre eux sont des antisémites, selon les différentes acceptions de ce terme, mais tous ne le sont pas.

Bien entendu, comme je l'ai déjà dit, il ne peut être question de discuter avec eux. Un astronome discute-t-il avec un astrologue ou avec une personne qui affirme que la lune est faite de fromage de Roquefort? Mais devons-nous les persécuter au nom de la vérité? Je ne le crois pas, en dépit des législations qui ont été adoptées contre eux en Allemagne et en France. La persécution, et même, tout ce qui ressemble à de la persécution, engendre les martyrs, et nous n'avons pas le moindre intérêt à faire de ces gens des martyrs. Je ne suis nullement contre les poursuites pour diffamation quand il s'agit de mensonges dirigés contre les personnes ou les institutions, mais je suis résolument hostile à l'idée d'imposer la vérité historique par la loi. Quand, en 1990, le Parlement français vota une telle loi, elle eut contre elle l'unanimité des historiens. [dont l'indignation s'est traduite par un énorme et épais silence. Les historiens sont des lâches, nous pouvons le dire sans risque de nous faire démentir par les faits.] Si l'histoire du communisme et de la Vérité d'Etat ou de parti a quelque chose à nous enseigner, c'est qu'aucune vérité historique ne peut reposer sur l'appareil d'Etat -- cet Etat fût-il libéral -- pour être considérée comme la Vérité. Si la vérité n'a aucun besoin de la police ou des tribunaux, elle a assurément besoin des historiens. Il existe, ici ou là, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en France, en Italie et, naturellement, en Israël, des équipes historiques qui ont accompli un travail admirable.

Je dois pourtant insister sur deux points qui me paraissent essentiels.

Nous devons traquer la preuve, même lorsqu'elle nous paraît écrasante. Par exemple, sur la question des chambres à gaz comme instruments techniques de meurtre, jusqu'à une époque très récente, notre documentation était pauvre, assez riche, bien sûr, pour que nous sachions qu'elles ont existé et fonctionné, mais pas assez pour savoir avec exactitude quand, comment, où elles ont fonctionné. [Il y a même une Association chargée de récolter ces preuves, depuis 1980 et elle n'a jamais rien publié!!! Vidal-Naquet en fait partie; l'AAARGH vous propose ses statuts et le point sur ses travaux, à l'article ASSAG.] C'est un ancien "révisionniste", Jean-Claude Pressac, pharmacien de son métier, qui a comblé cette lacune. Son livre, dont le sujet est résumé par son sous-titre: *Technique and Operation of the Gaz Chambers*, n'est certainement pas un bon livre d'histoire [21]. Pressac ne montre de véritable compréhension ni pour les victimes, ni même pour les bourreaux, mais il s'est donné une bonne connaissance technique du système qui était en fonction à Auschwitz, des entreprises qui l'ont fait fonctionner et des problèmes techniques qu'elles ont eu à résoudre. Cet ancien "révisionniste" visita Auschwitz pour prouver que les chambres à gaz, même là, n'avaient jamais existé. Quand il découvrit, dans les archives du musée -- il travaille maintenant sur les archives de Moscou -- la preuve du contraire, il fut terrassé par l'évidence [Bien évidemment, Vidal-Naquet affabule complètement. Pressac n'a jamais "découvert" de "preuve".] ; malheureusement, cet ensemble disponible avait été, avant lui, négligé par les historiens.

Bien entendu, nous devons aussi essayer d'écrire une histoire différente, ni dogmatique, ni sceptique, ni extensionnaliste, ni réductionniste, pour utiliser la terminologie d'Arno Mayer, qui n'a pas lui-même été toujours fidèle à ces excellents principes. L'histoire dont je rêve devrait atteindre à la fois le niveau de l'individu et celui de l'histoire mondiale, L'Unique et l'Universel, pour citer le titre d'un ouvrage célèbre de Jacob Talmon.

Y aura-t-il un jour où des personnes comme Butz ou Faurisson apparaîtront comme des farceurs aussi innocents que les gens qui, encore aujourd'hui, cherchent à localiser l'Atlantide? Ni mes lecteurs, ni mes auditeurs d'aujourd'hui ne vivront assez longtemps pour connaître ce temps. Mais un jour peut-être...

NOTES

1. Traduction J. Cartier, Les Belles Lettres, Paris, 1990.

2. "Une mémoire sans souvenir", Hors-cadre, printemps 1991, p. 27-39.

3. Voir Michèle Escamilla-Colin, *Crimes et châtiments dans l'Espagne inquisitoriale*, 2 volumes, Berg International, Paris, 1992.

4. Voir son livre, *Auschwitz, Technique and Operation of the Gaz Chambers*, Fondation Beate Klarsfeld, New York, 1989, et, depuis, *Les Crématoires d'Auschwitz*, CNRS, Paris, 1993.

5. Thucydide, III, 82. Traduction J. de Romilly.

6. Voir ma préface à Simon Laks, *Mélodies d'Auschwitz*, reproduite supra dans le présent ouvrage, p. 185 à 193.

7. Cf. l'ouvrage collectif: *Drahtziehen im Braunen Netz. Der Wiederaufbau der NSDAP*, Editions ID Archiv, Berlin-Amsterdam, 1992.

8. Il existe un bon ouvrage de synthèse sur ce sujet: Deborah Lipstadt, *Denying the Holocaust. The Growing Assault in Truth and Memory*, New York, Free Press, 1994.

9. Si j'en crois Serge Thion, dans son livre *Une allumette sur la banquise*, Le Temps irréparable, s.l., 1992, p. 67. Ce texte était d'abord une lettre qui m'était destinée.

10. Je résume ici les conclusions d'un travail inédit de Florent Brayard.

11. Voir mon ouvrage *Le Trait empoisonné. Réflexions sur l'affaire Jean Moulin*, La Découverte, Paris, 1993, ainsi que mes "Propos d'un méchant pamphlétaire", parus dans *Le Débat*, 79, mars-avril 1994.

12. De tels livres, et beaucoup d'autres, y compris les fameux *Protocoles des sages de Sion*, sont publiés en série, aux Etats-Unis, par le Christian Book Club, qui n'indique aucun lieu de publication.

13. Voir *Peuple juif ou problème juif?* Maspero, Paris, 1981.

14. Mon article publié dans *Le Monde* du 9 mai 1989 a été republié dans la *Revue d'études palestiniennes*, no. 33, automne 1989. On le trouvera aussi dans mon livre *Les Juifs, la mémoire et le présent*, II, La Découverte, Paris, 1991.

15. Voir dans le recueil de J.-P. Azéma et F. Bédarida (éd.), *Vichy et les Français*, Fayard, Paris, 1992, l'étude de Renée Poznanski, "Des marges de l'histoire au coeur de son écriture", p. 57-67.

16. *Holocaust: A History of the Jews of Europe during the Second World War*, Holt Rinehart & Winston, New York, 1986.

17. A. J. Mayer, *La Solution Finale dans l'histoire* (titre original: *Why Did the Heavens not Darken?*), traduction M.-G. et J. Carlier, La Découverte, Paris, 1990, p. 36.

18. Y.-H. Yerushalmi, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, trad. E. Vigne, La Découverte. Paris, 1984.

19. Dans sa préface au livre de Filip Müller, *Trois Ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Pygmalion, Paris, 1980, p. 12.

20. K. Salibi, *La Bible est née en Arabie*, Grasset, Paris, 1986.

21. Et il en est de même, en dépit du fracas médiatique qui a accompagné la publication de son livre cité *supra*, p. 274, n. 4.

[avec, en gras et entre crochets, des commentaires et renvois de l'AAARGH]

En mémoire des victimes

Qu'un homme, après s'être posé des questions sur l'existence des chambres à gaz hitlériennes -- il a même été documentaliste de la petite bande des négateurs, des Faurisson, Thion et autres Pierre Guillaume --, en soit venu à écrire le seul ouvrage technique sur ce mode d'extermination, est à la fois rassurant et un peu effrayant. Rassurant, parce que cela prouve que la vérité est capable de vaincre; effrayant, parce qu'à s'enfermer dans une technique on risque de s'y perdre. J'ai jadis, dans une "déclaration d'historiens" rédigée avec Léon Poliakov, mis en cause l'idée même d'une interrogation technique.

Les faits ont été techniquement possibles, disions-nous, puisqu'ils ont eu lieu (*Le Monde* du 21 février 1979). Nous avions assurément tort, au moins dans la forme, même si le fond de notre argumentation était juste. Je persiste à croire aujourd'hui que, si l'étude du technique est absolument nécessaire, [**Note de l'AAARGH: il dit rigoureusement le contraire dans la déclaration dont il parle; voir le texte]** on ne rappellera jamais assez que les victimes n'étaient pas des objets mais des hommes, et que les bourreaux s'étaient faits les instruments d'une idéologie meurtrière.

Restent quelques points limités de désaccord. On a, admettons-le, gonflé la notion de codage. Celui-ci est de tous les temps, et Thucydide l'a déjà décrit dans une page célèbre du livre III de la *Guerre du Péloponnèse*. Si, pendant la guerre d'Algérie, la torture électrique s'appelait la "brasse coulée", c'est par une euphémisation analogue. Cela n'interdisait nullement à un nageur d'employer aussi cette expression dans un sens parfaitement bénin.

S'il est vrai qu'il y eut, à Auschwitz, plus de survivants juifs polonais que de Français ou de Juifs de Salonique, cela ne permet pas pour autant de parler d'un "taux élevé de survivants polonais", mais il est vrai que tout dans ce domaine est relatif. Ajoutons que la grande majorité de ces survivants, qu'ils aient vécu la guerre en Pologne ou en Union soviétique, devaient quitter le pays où ils avaient perdu le goût de vivre **[sur les survivants d'Auschwitz, voir la rubrique six millions de l'AAARGH].**

Enfin, c'est je crois mal connaître l'histoire des démocraties populaires, et en particulier celle de la Hongrie et de la Roumanie, que d'imaginer qu'en 1946 une publication sur Auschwitz exprimait obligatoirement la volonté des autorités staliniennes **[qui a dit cela? où?]**. Celles-ci n'avaient à cette date coupé que les toutes premières tranches de ce que Rakosi appelait le salami. En Roumanie, le roi Michel régnait et en Hongrie, c'était le parti des petits propriétaires qui occupait le pouvoir. La vraie glaciation stalinienne est postérieure.

Telles sont les réflexions que m'inspire un article que je félicite *L'Histoire* de publier.

Histoire d'une négation

Des thèses défendues par Maurice Bardèche en 1948 au « point de détail » de Jean-Marie Le Pen, en passant par Paul Rassinier, l'historienne Valérie Igounet retrace cinquante ans de négationnisme en France

Pierre Vidal-Naquet

On dit souvent qu'en France, selon l'adage de Beaumarchais, *« tout finit par des chansons »*. Je serais parfois tenté de dire que, dans notre pays, tout - je veux dire : les querelles les plus violentes - finit par des thèses de doctorat. Il y a quelques mois, je présidais à Nanterre une thèse - excellente - sur « La justice pendant la guerre d'Algérie », sujet qui fut brûlant il y a un tiers de siècle. Et voici qu'est donnée au public, sous une forme abrégée, une autre thèse de doctorat d'histoire, celle de Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*. Là encore, j'étais membre du jury de ce travail dirigé par Pierre Milza. Eh oui, c'est une longue histoire, qui débute il y a plus de cinquante ans, lorsque Maurice Bardèche, en 1948, qui se disait lui-même fasciste, publia un livre apologétique : *Nuremberg ou la terre promise*, qui se terminait par cette mâle sentence : *« Il faut choisir : avoir les SS avec nous ou chez nous. »* Bardèche - au demeurant bon spécialiste des romans de Balzac et de Stendhal - n'avait pas un tempérament d'historien. Il disait à la fois une chose et son contraire : que les camps étaient une invention de la propagande alliée et que la volonté hitlérienne d'exterminer ne concernait que les juifs et n'intéressait donc pas les Français. C'est un des mérites de Valérie Igounet que d'avoir montré avec une documentation à peu près exhaustive que le négationnisme est bien né à l'extrême droite, et que cette mouvance politique n'a cessé de s'intéresser à cette négation du crime hitlérien. Jean-Marie Le Pen, par son *« détail »*, est le digne héritier de Maurice Bardèche.

Dans le très bon travail de Valérie Igounet, je mets tout à fait hors de pair l'analyse de ce qu'a exprimé *Rivarol*, le meilleur organe de cette tendance. En 1967, par exemple, l'hebdomadaire hésite beaucoup entre deux tendances (« analyses » serait un mot un peu gros) : faut-il, au Proche-Orient, soutenir Israël, parce que ce petit pays défend l'Occident contre les affreux Arabes, ou faut-il au contraire tenir les juifs d'Israël comme les porte-parole dissimulés du communisme ? Comme on le sait, il existe deux variétés d'antisémites : ceux qui tolèrent les juifs à condition qu'ils soient au loin - ainsi raisonnait feu Xavier Vallat -, et ceux qui les haïssent où qu'ils soient, y compris en Palestine. Les négationnistes appartiennent, lorsqu'ils sont antisémites, ce qui est tout de même le cas de la grande majorité d'entre eux, de toute évidence à la seconde variété.

Reste que si Bardèche fut le fondateur, Paul Rassinier (1) prit, à partir de 1950 et jusqu'à sa mort en juillet 1967, le relais dans cette course au mensonge, poussant à chaque livre nouveau le bouchon un petit peu plus loin, jusqu'à attribuer aux juifs la responsabilité de la seconde guerre mondiale. Quant aux chambres à gaz hitlériennes, symboles de la volonté d'extermination, elles disparaissaient au passage. Personne

n'en étant sorti vivant pour témoigner - sauf les membres des Sonderkommandos, tous juifs et donc menteurs -, elles n'avaient bien entendu jamais existé.

Rassinier, personnage médiocre et pathétique (au sens anglais du mot, c'est-à-dire pitoyable), venait de la gauche tout en collaborant sous un pseudonyme à *Rivarol*. C'est cette alliance entre l'extrême droite et une certaine ultra-gauche, celle de la Vieille Taupe de Pierre Guillaume, reniée du reste par un de ses fondateurs, Jacques Baynac, et nombre de ses sympathisants, qui va créer la dimension proprement française du négationnisme. Certes, les idéologues français de ce délire ont quelques sympathisants en Italie ou en Belgique, mais la France est le pays où le scandale a éclaté principalement, en 1978. On peut suivre sur ce point l'analyse de Valérie Igounet.

Pourquoi des « révolutionnaires » ont-ils pensé que la Cause ne pouvait se passer, si j'ose dire, de l'inexistence des chambres à gaz ? L'antifascisme est depuis la guerre le fondement idéologique de l'Occident démocratique. Si l'on veut faire la révolution, il faut démontrer que les trois systèmes qui se sont partagé le monde industriel - le « fascisme-nazisme », le « bolchevisme » et la « démocratie » - ne valent pas mieux les uns que les autres. Le grand massacre des juifs qui fait la différence n'a donc jamais existé. Cette secte avait besoin d'un Messie. Elle le trouva en la personne d'un mort, Paul Rassinier, mais elle eut la chance de s'en donner un qui était bien vivant : un clown antisémite, j'ai nommé Robert Faurisson.

Faurisson n'est ni un politique ni un révolutionnaire. Il s'allie avec qui veut bien de lui : Bardèche, Pierre Guillaume ou encore Serge Thion, pourvu qu'il puisse assouvir la double passion qui le fait vivre : passion du scandale qui lui fit *« déchiffrer »* le sonnet des voyelles d'Arthur Rimbaud comme décrivant le corps féminin pendant le coït, passion de l'antisémitisme que je lui ai pour ma part toujours connue et qu'il ne prend même plus la peine aujourd'hui de dissimuler. Les juifs étant qualifiés en bloc de *« fieffés menteurs »*. C'est ce personnage qui, naviguant avec volupté d'un extrémisme à l'autre, mentant allégrement au nom de la vérité, disqualifiant en bloc tous les témoignages au nom d'une impossibilité technique parfaitement imaginaire, est devenu à lui tout seul le centre du négationnisme mondial. C'est à juste titre qu'il est au centre du livre de Valérie Igounet.

Ce livre, sous la forme qui fut d'abord la sienne, celle de la thèse, comportait tout un volume, passionnant, d'entretiens avec nombre de ceux qui s'étaient, à des titres divers, intéressés à ces questions. De ces nombreux entretiens, Valérie Igounet en avait pour l'impression retenu deux : un monologue de Robert Faurisson, et un entretien (qui n'est pas non plus un dialogue) avec Jean-Claude Pressac, le célèbre pharmacien qui a détruit les arguments « techniques » de Faurisson. Au nom de la loi Gayssot, une association antiraciste a exercé un chantage sur l'éditeur et le texte de Faurisson a disparu. Je le déplore d'autant plus que personne ne démolit mieux Faurisson que Faurisson lui-même, à condition qu'on sache le lire.

Reste Pressac. Je l'ai moi-même introduit, en 1982, sur la scène de la Sorbonne, lors d'un colloque. Le Pressac de cette époque ne disqualifiait pas sommairement tous les témoignages comme le Pressac d'aujourd'hui. Ancien négationniste, Jean-Claude Pressac ne s'intéresse en réalité qu'aux seuls problèmes techniques soulevés par Faurisson ou par le Faurisson italien, Carlo Mattogno. Sous sa plume, les victimes

disparaissent, le génocide n'a jamais existé, reste un simple problème technique qu'il estime avoir résolu. Quant à ceux qui ne le suivent pas dans toutes ses variations, ils sont aimablement qualifiés de *« girouettes »*, ce qui dans sa bouche doit être un compliment. Quant aux témoignages qui ne correspondent pas avec ses démonstrations, ils sont renvoyés en bloc aux « poubelles de l'histoire ». Merci pour eux.

Au terme de la lecture du travail plus que consciencieux, passionnant, de Valérie Igounet, on éprouve deux sentiments : l'admiration d'abord pour un récit aussi complet de cette aventure du négationnisme français. Mais était-il possible de se limiter à la France ? Valérie Igounet ne le croit pas, et elle a bien raison. Prenons un exemple : pourquoi un homme comme Serge Thion, chercheur au CNRS, s'est-il lancé dans cette aventure dont il est sans doute le personnage le plus pervers, après avoir écrit notamment un bon livre sur l'apartheid et des analyses percutantes sur le Sud-Est asiatique ? Pourquoi ? Parce que les Khmers rouges ont sombré dans le génocide et la négation de ce génocide-là, entreprise par Thion en liaison avec Noam Chomsky (voir *Esprit*, de septembre 1980), a entraîné la négation du génocide hitlérien dont Thion - non Chomsky - s'est fait le porte-parole et l'expert.

Mais, par-delà cette critique, il est un autre point que je tiens à marquer. On éprouve, devant le mensonge dont Faurisson est l'expression la plus pure, comme une sorte de vertige proprement philosophique. Quand j'étais en hypokhâgne, en 1947-1948, année où j'ai fait la connaissance de Robert Faurisson, j'eus à disserter pour notre professeur de philosophie sur le mensonge. Il y a des menteurs sympathiques. Un personnage de Corneille dit à un autre : *« Et vous savez mentir par générosité. »* Mais le mensonge m'apparaissait non sous cette forme, mais sous celle du langage à l'état pur : totalement dépourvu de tout rapport avec le réel. Tel est le cas du discours négationniste. Robert Faurisson a publié récemment, hors commerce et en quatre volumes formant 1996 pages, une partie de ses *Ecrits révisionnistes*. A la page 1875, on trouve cette perle, à propos de Massada : *« Selon une légende juive, les juifs qui avaient trouvé refuge dans cette forteresse de la mer Morte opposèrent une farouche résistance armée aux Romains qui venaient en 70 de détruire Jérusalem. Au XXe siècle, des fouilles archéologiques entreprises sur place prouvèrent que ni le siège ni la bataille n'avaient eu lieu. Que croyez-vous qu'il arriva alors ? Le mythe de »Massada«, ce sanctuaire de la résistance du peuple juif et de ses martyrs, n'en devint que plus vivace. Il en va de même d'Auschwitz. »* Hélas, les fouilles de Massada, certes critiquables, comme n'importe quelle entreprise historique ou archéologique, ont prouvé exactement le contraire. Les rampes d'accès construites par les Romains sont visibles comme le soleil en plein midi. Vertige du mensonge, vous dis-je, et, bien entendu, il en est effectivement d'Auschwitz comme de Massada. Que Valérie Igounet soit remerciée.

(1) Sur Paul Rassinier, voir les ouvrages récents de Florent Brayard, *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme* (Fayard, « Le Monde des Livres » du 16 février 1996), et de Nadine Fresco, *Fabrication d'un antisémite* (Seuil, « Le Monde des Livres » du 12 février 1999).

HISTOIRE DU NÉGATIONNISME EN FRANCE de Valérie Igounet. Seuil, 704 p., 180 F. (En librairie le 29 mars.)